3137.6

2

LA FILLE DES CHIFFONNIERS

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET FERDINAND DUGUÉ

Direction de M. HARMANT

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la GAITÉ, le 22 mars 1861.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

Distribution de la pièce

BAMBOCHE (premier comique).....	MM. CHARLES PÉREY.
DARTÈS, riche brésilien (premier rôle). .	MANUEL.
PAUL VERDIER, médecin (jeune premier).	LÉON LEROY.
HENRI DUVAL, peintre (amoureux)....	LACROIX.
MAS, agent d'affaires (grime).....	DERVILLE.
DON SANDOVAL, attaché d'ambassade..	BEUZEVILLE.
LUSSAN, invité.....	GASPARD.
GEORGES, idem.....	ZIMMER.
HARRIS, idem.....	DAMY.
LEPAILLEUX, chiffonnier.....	LEMAIRE.
FARFAILLOU, idem.....	MALLET.
JOSEPH, domestique de Dartès.....	HYACINTHE.
LE PÈRE LAVIGNE, musicien.....	VÉNIAT.
PREMIER CHIFFONNIER.....	JANIN.
DEUXIÈME CHIFFONNIER.....	HENICLE.
TROISIÈME CHIFFONNIER.....	GARNIER.
UN GEOLIER.....	LEQUIN.
TÉRÉSA, la Catalane (grande coquette)..	Mlles DUVERGER.
MARIETTE (jeune première).....	A. MONGEAL.
LA MÈRE MOSCOU (rôle de genre)....	M. ALEXANDRE.
L'ARLEQUINE.....	Mme SOUTON.
JUSTINE, femme de chambre de Térésa.	Mlle ADOLPHINE.

CHIFFONNIERS, INVITÉS, MASQUES, DEUX GARDIENS.

La scène est à Paris, en 1855.

Pour la mise en scène exacte et complète de cet ouvrage, s'adresser à M. RUOZEVIL, régisseur général, et, pour la musique, à M. FOSSEY, chef d'orchestre au théâtre de la Gaîté.

LA
FILLE DES CHIFFONNIERS

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

LA VILLA DES CHIFFONNIERS

Le théâtre représente l'amas de cabanes et de masures connu sous le nom de Villa des Chiffonniers, près la barrière des Deux-Moulins : dans une sorte de terrain vague, des maisonnettes construites avec des ruines; des portes sans gonds, des châssis de fenêtre sans carreaux, des toits en paillassons, en terre battue, en carton bitumé, en ardoises mêlées de tuiles et de planches, des tuyaux de cheminée faits avec des tiges de bottes; toutes ces cabanes, plantées au caprice des propriétaires, n'ont qu'un rez-de-chaussée; l'une d'elles pourtant se distingue par un toit en fer-blanc. Au premier plan, à droite, une masure un peu plus grande que les autres, et servant de magasin; à l'avant-scène, un auvent sous lequel deux femmes armées de ciseaux font un triage et un découpage de chiffons de toutes provenances qu'elles mettent en tas; au deuxième plan de droite, en avançant sur le théâtre, la maisonnette au toit de fer-blanc; au milieu de la scène, un puits, devant lequel des femmes lavent; au deuxième plan, à gauche, une autre cabane en planches mal jointes, et qui, par leurs différentes couleurs, annoncent qu'elles ont diverses origines; au-dessus de la porte, une enseigne : *A la Renommée des Arlekins*. Au premier plan, une table, une tonnelle couverte de plantes grimpantes; sous la tonnelle, des bancs et des escabeaux; au troisième plan, à gauche et en pan coupé, l'entrée de la villa avec un poteau indicateur, sur lequel on lit : *Cité doré : Villa des Chiffonniers*. Une charrette à bras, arrêtée devant le magasin à droite, est chargée, par deux ou trois hommes, de paquets de chiffons, de peaux de lapin, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHIFFONNIERS, CHIFFONNIÈRES, ENFANTS, puis LEPAILLEUX et FARFAILLOU, arrivant du dehors; ensuite L'ARLEQUINE.

(Au lever du rideau, une troupe d'enfants déguenillés, mais frais et roses, danse en chantant une ronde. Ainsi, on va, on vient, on travaille, on danse dans cette fourmilière qu'egayent les rayons du soleil.)

LES ENFANTS, chantant.

Air connu.

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés,

La belle que voilà,
Ira les ramasser...

PREMIER CHIFFONNIER, jetant un paquet dans la charrette.

Six douzaines de peaux de lapin!... Enlevé!

DEUXIÈME CHIFFONNIER, apportant un paquet de chiffons de soie.

Soie de Lyon!... Une pièce en morceaux... Petite largeur!

TROISIÈME CHIFFONNIER, apportant une brassée de souliers.

Philosophes à retaper!... Bonne mesure!

LES ENFANTS.

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse;
Sautez, dansez,
Embrassez celui que vous voudrez!

UNE PETITE FILLE.

Tant pis, j'embrasse le père Pailleux! (Elle saute au cou de Lepailleux, qui est entré suivi de Farfaillou.)

LEPAILLEUX, l'embrassant.

Tiens! c'est la moutarde à Grinchet; une vraie pomme d'api.

LA PETITE FILLE, se frottant la joue.

En v'là une barbe qui pique!

FARFAILLOU.

Et moi, on m'embrasse-t-il aussi?

LA PETITE FILLE.

Toi?... On ne vous connaît pas. (Les enfants s'éloignent en jouant et en chantant.)

LEPAILLEUX, à Farfaillou.

Viens ici, que je te présente.

PREMIER CHIFFONNIER.

Qu'est-ce que c'est que ce nouveau-là?

LEPAILLEUX.

C'est un élève, Farfaillou.

FARFAILLOU.

Dit Casse-Cœur.

LEPAILLEUX.

Dit Casse-Cœur. Ce garçon végétait dans les bouts de cigares; mais, avec nous, il se fera une position sociale.

FARFAILLOU.

Où's que nous sommes, ici?

LEPAILLEUX, lui montrant l'écriteau.

Regarde et lis!

FARFAILLOU, lisant.

« Cité Doré... Villa des Chiffonniers... »

LEPAILLEUX.

Cité Doré! Ça devrait s'appeler Cité Lepailleux, car c'est moi qui l'ai inventée.

PREMIER CHIFFONNIER.

C'est vrai tout de même. (Jetant un paquet dans la charrette.) Un lot de vieilles plumes!

DEUXIÈME CHIFFONNIER, même jeu.

Un lot de vieille ferraille!

LEPAILLEUX, à Farfaillou.

Tiens... par exemple... cette maison que tu vois-là...

FARFAILLOU, cherchant.

Où ça, une maison?

LEPAILLEUX, montrant la maison au toit de fer-blanc.

Celle-là... Eh bien, c'est la mienne.

FARFAILLOU.

Ah!

LEPAILLEUX.

Ça n'est pas beau, ça n'est pas commode : c'est froid l'hiver, chaud l'été, humide toujours, mais c'est à moi! Un dimanche, il faisait beau, j'avais des idées de campagne. En sortant de Paris par la barrière des Deux-Moulins, j'aperçois un écriteau au milieu de la plaine : « Terrains à vendre ou à louer, au mètre. » Le propriétaire était justement là. Je lui propose de lui louer dix mètres de terrain, à cinquante centimes le mètre, par an. Le bail signé, il me fallait une maison, et je l'ai apportée dessus mon dos.

FARFAILLOU.

Tout entière?...

LEPAILLEUX.

Mais non, bêta!... en détail. On démolit pas mal, dans Paris; je remplissais ma hotte de plâtras, de vieux bois, puis, avec ça, je bâtissais mon Louvre. Au bout de trois semaines, j'en étais au casque.

FARFAILLOU.

Au casque?

LEPAILLEUX.

C'est comme ça que j'appelle le toit de mon immeuble, attendu qu'il est en vieux fer-blanc. J'avais fait des économies de boîtes de sardines... les voilà... Quand les camarades ont vu que pour cent sous par an et quelques hottées de plâtras on pouvait avoir pignon sur rue, ils ont fait comme moi, ils ont quitté leurs garnis et ils se sont faits propriétaires. Ici, nous sommes chez nous, nous avons des maisons qui, comme tu vois, ne nous coûtent pas grand'chose, et, de plus, nous avons l'air, le soleil et la santé, que le bon Dieu donne pour rien.

L'ARLEQUINE, sortant de la gargotte.

Bonsoir, père Lepailleux!

FARFAILLOU, à part.

Oh! la jolie créature!

L'ARLEQUINE.

Vous venez dîner? Qu'est-ce qu'on vous servira?

LEPAILLEUX.

Un arlequin... c'est mon plat favori. On y trouve de tout,

depuis la truffe jusqu'à l'hareng saur... Arlequin pour deux... je régale M. Farfaillou.

FARFAILLOU.

Dit Casse-Cœur.

LEPAILLEUX.

Dépose tes hommages aux pieds de l'Arlequine, ainsi titrée, à cause de son enseigne : *A la Renommée des Arlekins.*

L'ARLEQUINE, à part.

Il est gentil, ce garçon-là !... (Haut.) On va recommander la chose. (Elle entre à gauche.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DARTÈS.

PREMIER CHIFFONNIER.

Complet! comme dans l'omnibus. En route! (Un homme se met dans les brancards et un autre pousse la charrette. — Au moment où elle arrive près du poteau, elle s'arrête devant un monsieur fort bien mis, qui lit l'écriteau.)

DARTÈS, lisant.

« Cité Doré... Villa des Chiffonniers... » C'est bien ici.

L'HOMME, qui tire la charrette.

Gare! gare donc! (La charrette passe.)

LEPAILLEUX.

Oh! voilà un monsieur mieux couvert que ma maison.

FARFAILLOU, riant.

Il cherche peut-être un appartement.

LEPAILLEUX.

Il a plutôt l'air de chercher quelqu'un. (Allant à lui.) Monsieur désire....

DARTÈS.

Savoir le nom d'un chiffonnier qui, sans doute, demeure ici.

LEPAILLEUX.

Oh! il n'y a pas place pour tout le monde dans la cité.

DARTES, lorgnant, à part.

Ils appellent ça une cité!

LEPAILLEUX.

C'est donc à un chiffonnier que monsieur a affaire?

DARTES.

Précisément. Et vous devez savoir quel est celui d'entre vous qui, d'ordinaire, parcourt la rue de Monsieur, quartier des Invalides.

LEPAILLEUX.

Certainement; nous avons chacun nos rues et nos tas.

DARTÈS.

Le hasard me ferait-il rencontrer tout de suite l'homme que je cherche?

LEPAILLEUX.

Non, monsieur. Ça n'est pas moi qui pique dans la rue en question... c'est Bamboche.

DARTÈS.

Bamboche!... Ce n'est pas un nom, cela?

LEPAILLEUX.

C'est pourtant celui du camarade.

DARTÈS.

Soit; et il demeure...

LEPAILLEUX.

Ah! il ne demeure pas.

DARTÈS.

Hein?

LEPAILLEUX.

Bamboche n'est visible que le soir, très-tard, et dans la rue.

DARTÈS.

A la rigueur, le nom me suffira, et puisque vous m'assurez que ce Bamboche travaille seul rue de Monsieur...

LEPAILLEUX.

Oh! lui seul.

DARTÈS.

C'est bien. (Il écrit sur son calepin. — Depuis quelque temps, l'Arlequine est sortie de la gargotte et regarde Dartès.) Merci!... (Il remet son calepin dans sa poche, mais une carte s'en échappe et tombe sans que Dartès s'en aperçoive.)

L'ARLEQUINE.

Quoi donc qu'on peut vouloir à Bamboche?... Voilà la première fois que...

LEPAILLEUX.

Quelqu'un le demande?... Je le bien, crois il ne connaît personne... C'est pas un homme, Bamboche, c'est un escargot.

FARFAILLOU, apercevant la carte.

Tiens, le monsieur aux renseignements a laissé tomber quelque chose.

LEPAILLEUX.

Minute!.. Si ça a de la valeur, ça sera porté chez le commissaire; il demeure à deux pas... Oh! ça n'est qu'une carte.

FARFAILLOU.

Avec une figure dessus.

LEPAILLEUX.

C'est ma foi vrai, il y a une femme... une jolie femme!

L'ARLEQUINE.

J'ai mon portrait comme ça... Ça m'a coûté vingt sous.

LEPAILLEUX.

Dire qu'on peut avoir aujourd'hui une femme pour vingt sous.

FARFAILLOU.

En carton!...

LEPAILLEUX.

Ça ne vaut pas la peine d'aller chez le commissaire... Si le monsieur ne vient pas réclamer la chose, (A l'Arlequine.) garde-la, ça meublera ta maison.

FARFAILLOU, apercevant Henri qui entre.

Encore un Elbeuf!

L'ARLEQUINE.

C'est M. Henri.

LEPAILLEUX.

L'*artisse*... Oh! il a mon estime, celui-là... Je le reconnais... il m'a croqué l'autre jour... il m'a fait laid comme nature... Bonjour mon *artisse!*

HENRI.

Bonjour, père Lepailleux!

LEPAILLEUX.

Vous allez bien?... Moi aussi... Je gage que vous venez encore à la chasse aux binettes? (Montrant Farfaillou.) En voilà une que je vous recommande.

UN PETIT GARÇON, avec un plat.

L'arlequin demandé.

LEPAILLEUX.

Et soigné, hein? (Il prend le plat.) Hum! sapristi! il y a de tout dans celui-là... Ça sent le lard et la fleur d'orange... A table, Farfaillou! à table! (Ils entrent sous le bosquet à droite.)

SCÈNE III.

HENRI, L'ARLEQUINE.

HENRI.

Il n'est pas encore quatre heures, n'est-ce pas?

L'ARLEQUINE.

Il s'en manque de cinq minutes à notre coucou. Vous avez donc un rendez-vous?

HENRI.

Oui.

L'ARLEQUINE.

Ici?

HENRI.

Ici.

L'ARLEQUINE.

Avec un homme?

HENRI.

Je ne crois pas.

L'ARLEQUINE.

Avec une femme, alors?

HENRI.

Hum! Je n'en suis pas bien sûr!

L'ARLEQUINE.

Ah! c'est avec la mère Moscou?

HENRI.

Juste! Répondriez-vous bien du sexe de cet être fantastique et grotesque?

L'ARLEQUINE.

Certes!... La mère Moscou, est une vraie femme... pas comme les autres, j'en conviens... On la prendrait pour un zouave en mardi gras... surtout quand elle a sa petite pointe! Songez donc que c'est une ancienne vivandière de la Grande Armée; elle a fait la campagne de Russie; enfin c'est une vieille de la vieille... Et si elle a une figure de singe et une tournure de Carabosse, elle a un cœur d'or... la mère Moscou! C'est la Providence des pauvres gens!

HENRI.

Est-elle donc riche?

L'ARLEQUINE.

Riche... non... mais, d'abord, elle a hérité de ses trois maris.

HENRI.

Trois!

L'ARLEQUINE.

Puis, quand elle a été licencée avec l'armée de la Loire, elle s'est faite chiffonnière; et comme elle travaillait dur, elle a ramassé quelques économies... Elle vous a donc promis de poser?

HENRI.

Oui, aujourd'hui à quatre heures...

L'ARLEQUINE.

A quatre heures?... Vous pouvez tailler votre crayon... Tenez, quatre heures sonnent, et v'là la mère Moscou.

LA MÈRE MOSCOU, chantant dans la coulisse.

En avant, fanfan Lanlipe,
Eh! mill' noms d'un' pipe
En avant!

(Elle entre au pas accéléré. Elle a un vieux chapeau de paille posé sur une cornette blanche, une veste de hussard en speucer, une jupe rouge et des guêtres blanches rapiécées, un tablier bleu bien usé, mais propre, et, sur sa veste de hussard, un mouchoir en fichu; le teint basané, le nez rouge et la moustache grise.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA MÈRE MOSCOU.

LA MÈRE MOSCOU.

Salut, la société... et la compagnie! comme disait Romulus.

HENRI.

Romulus?

L'ARLEQUINE, bas.

C'était son premier.

LA MÈRE MOSCOU.

Heure militaire... voilà!...

L'ARLEQUINE, haut.

Ça va bien, mère Moscou?

LA MÈRE MOSCOU.

Toujours bien... L'âme est chevillée dans la machine... Je serai morte avant d'être malade... Oh! j'ai été fabriquée dans le bon temps.

L'ARLEQUINE.

Asseyez-vous donc... Il y a loin de la rue Mouffetard à la barrière des Deux-Moulins.

LA MÈRE MOSCOU.

Bah!... Il y avait un peu plus loin de Saragosse à Moscou... et on y a été sur ces guiboles-là... et on irait encore, nom d'une pyramide!... comme disait Millavoine.

HENRI.

Millavoine?

L'ARLEQUINE, bas.

C'était son deuxième. (Haut.) Le fait est que vous êtes fièrement bien conservée pour votre âge...

LA MÈRE MOSCOU.

Mon âge, il n'y a que le père Éternel qui le connaisse... moi, je ne m'en doute pas, et je m'en bats les deux... yeux! comme disait Grabugeot.

L'ARLEQUINE, bas.

C'était son troisième.

HENRI, de même.

Et son dernier, je pense.

L'ARLEQUINE, riant.

On ne sait pas.

LA MÈRE MOSCOU, à Henri.

Nous disons donc, petit, que nous voulons croquer maman... Aussi s'est-on requinquée à votre intention... grrrande tenue!... Ah çà! comment posons-nous? de face ou de profil... à pied ou à cheval?

HENRI.

De profil, si vous voulez.

LA MÈRE MOSCOU.

Tiens, M. Charlet m'a déjà fait poser comme ça... à cause de mon nez... Il était fou de mon nez, ce brave homme!

HENRI, commençant.

Nous y sommes...? Fixe!...

LA MÈRE MOSCOU.

Immobile, comme devant les Prussiens.

VOIX, dans la coulisse.

Ohé! l'Arlequine... ohé!

L'ARLEQUINE.

On y va!... Je reviendrai voir tout à l'heure si ça ressemble. (Elle sort.)

LA MÈRE MOSCOU.

Ce bon M. Charlet!... c'était là un barbouilleur chic... un troupier fini... Il aurait mérité d'être de la garde... Vous allez faire comme lui, hein?... Vous me portraiterez avec mes reliques. (Elle soupire.) Ah!

HENRI, dessinant.

Qu'est-ce que vous appelez vos reliques, mère Moscou?

LA MÈRE MOSCOU.

Ce qui me reste de mes trois adorés... car je les ai adorés tous les trois... pas ensemble... chacun à son tour de numéro matricule. Pauvres mignons!... Tenez, cette chaîne que j'ai au cou, c'était la chaîne de montre de Narcisse Grabugeot... J'y ai pendu la blague de Millavoine, et, dans la blague, j'ai mis les oreilles de Romulus.

HENRI.

Les oreilles?

LA MÈRE MOSCOU.

Longues de ça, et d'un blond superbe...

HENRI.

Ah!... ce qu'on appelait des oreilles de chien...

LA MÈRE MOSCOU.

Faut pas que je m'attendrisse... quand je pleure, je louche... (Elle entr'ouvre sa jupe.)

HENRI.

Qu'est-ce que vous faites?

LA MÈRE MOSCOU.

Ne regardez pas!... Je cherche ma tabatière.

HENRI.

Où diable la mettez-vous?

LA MÈRE MOSCOU.

Dans la sabretache de Millavoine... à côté de la pipe de Narcisse. (Elle porte, en effet, sous sa jupe, une vieille sabretache, dans laquelle est sa tabatière.) En usez-vous?

HENRI.

Merci!... Est-ce encore un souvenir, ça?

LA MÈRE MOSCOU.

C'est là-dedans que Romulus a pincé sa dernière prise... A ta mémoire, mon chéri! (Elle hume sa prise.)

HENRI.

Vous avez encore de beaux restes, mère Moscou.

LA MÈRE MOSCOU, soupirant.

Ah! vous vous êtes levé trop tard, petit; c'était en 1809 qu'il fallait me voir!... Tenez, le matin de la bataille de Wagram... Ah! je ne me doutais guère que, ce jour-là, je *reserais* veuve.

HENRI.

Ah ! c'est à Wagram que M. Millavoine...

LA MÈRE MOSCOU.

Coupé en deux comme un oignon. (Prisant.) A ta mémoire, mon chéri !

HENRI.

Vous allez vous attendrir.

LA MERE MOSCOU.

Hum !!! Ça vous gènerait-il si je fumais la pipe de Narcisse Grabugeot?...

HENRI.

Du tout... Mais elle est fendue, votre pipe!

LA MÈRE MOSCOU.

Oui, depuis 1812... depuis la bataille de la Moskowa. C'est en entrant dans la grande redoute que Narcisse a cassé sa pipe... c'est de ce jour-là que j'ai z-été *reveuve*... Depuis Grabugeot, aucun homme ne m'a été de rien. On ne pouvait pas le remplacer, celui-là !... Eh ben, ça avance-t-il?... Peut-on voir?

HENRI.

Oui, oui.

LA MÈRE MOSCOU, regardant.

Ah! saperlotte!

HENRI.

Vous trouvez que ça ne ressemble pas?

LA MÈRE MOSCOU.

Au contraire, ça ressemble trop... Si je me voyais pour la première fois, je me ferais sauver... C'est égal, vous me donnerez une copie de la chose... pour...

HENRI.

Pour vous?

LA MÈRE MOSCOU.

Cette bêtise !... je me connais assez comme ça... Non, pour mon filleul, pour Bamboche... qui est tout ce que j'aime à présent, avec Mariette.

HENRI, dessinant.

Qu'est-ce que c'est que Marriette?

LA MÈRE MOSCOU.

Mariette... c'est la fille des chiffonniers.

HENRI.

Quand on est la fille de tout le monde, c'est qu'on n'est l'enfant de personne.

LA MÈRE MOSCOU.

L'enfant de personne?... Mariette a trois cent trente-trois pères... Si vous ne lui en trouvez pas assez comme ça, vous êtes difficile.

HENRI.

Trois cents trente-trois?...

LA MÈRE MOSCOU.

Oh! c'est toute une histoire, qui remonte à une huitaine d'années... J'avais déjà avec moi mon filleul, Bamboche, que j'avais ramené de... (Elle s'arrête.)

HENRI.

De...

LA MÈRE MOSCOU.

De son pays... Je me faisais vieille; le cachemire d'osier me pesait sur le dos, et je l'avais repassé à Bamboche, avec le nº 7, vous savez... (Elle fait le geste de piquer avec le crochet.) L'état convenait à mon filleul, vu qu'il ne voulait travailler que la nuit.

HENRI.

Il avait donc des raisons pour se cacher?

LA MÈRE MOSCOU.

Par exemple! Est-ce que j'ai dit ça?... Bamboche chérit la lune et n'aime pas le soleil, voilà tout. Nous avions pour voisine, sur notre carré, une pauvre marchande de fleurs qui se tuait le corps et l'âme pour gagner du pain à sa petite fille. Ah! dame, à cette époque-là, nous n'avions pas pour nous soigner votre ami, notre bon docteur Paul Verdier... Il l'aurait peut-être sauvée, lui!... Bref, comme elle n'avait ni parents, ni amis, on parlait déjà de conduire l'orpheline à l'hospice... Alors Bamboche réunit les chiffonniers, nos camarades, et il leur dit : « Chacun de nous est trop pauvre pour adopter un enfant... mais à nous tous, nous serons assez riches pour élever la petite... Moi, par exemple, je donne cinq sous par mois... Associons-nous tous les trois cents, et, avec nos cinq sous chacun, nous ferons de Mariette une honnête fille d'abord, et plus tard une honnête femme... Moscou sera sa mère-grand. — J'accepte! que je crie. — Nous acceptons! crient les autres. » Voilà comment Mariette est devenue la fille des chiffonniers; et quand il faudra doter l'enfant... eh ben, les trois cent trente-trois papas feront ce qu'ils pourront, et la mère Moscou fera le reste... En usez-vous? (Elle lui offre une prise.)

HENRI.

Vous êtes tous de braves cœurs. Par Dieu! je l'aime sans le connaître, votre filleul, et je veux avoir Bamboche dans ma collection.

LA MÈRE MOSCOU.

Oh! faudra que votre collection se passe de mon filleul; il ne veut pas faire voir sa figure au monde... il ne tient pas à passer à la postérité... Pauvre garçon! j'ai bien cru avant-hier qu'il se mettait en route pour y aller... à la postérité.

HENRI.

Il était malade?

LA MÈRE MOSCOU.

Oui... et le docteur n'a été rassuré que ce matin; il lui a

permis de se lever dans la journée, et je l'ai laissé tantôt à la maison avec un bon feu et de la tisane... Dame, on n'a qu'un filleul, et on le soigne.

L'ARLEQUINE, rentrant.

Eh bien?

HENRI.

C'est fini!

L'ARLEQUINE.

Voyons... Oh! c'est effrayant.

LA MÈRE MOSCOU.

La! qu'est-ce que je disais?

L'ARLEQUINE.

Oh! mais c'est que c'est tout à fait la mère Moscou.

LA MÈRE MOSCOU.

Comme c'est flatteur!... Enfin, on ne peut pas être et avoir été. (Elle prend une prise; pendant ce temps, Paul est entré, et vient sans rien dire se placer derrière Henri; il regarde aussi le portrait.)

PAUL.

Bravo! c'est parfait!

SCÈNE V.

LES MÊMES, PAUL.

LA MÈRE MOSCOU.

Oh! not' docteur! Bonsoir, major!

HENRI.

Toi ici, mon cher Paul?

PAUL.

Oui, je cours après un de mes malades.

LA MÈRE MOSCOU.

Vous êtes retourné rue Mouffetard?

PAUL.

Oui.

LA MÈRE MOSCOU.

Comment avez-vous trouvé Bamboche?

PAUL.

Mais, je ne l'ai plus trouvé.

LA MÈRE MOSCOU, avec effroi.

Ah!... Il était mort?

PAUL.

Non, il était sorti.

LA MÈRE MOSCOU.

Sorti!... Bamboche, sorti en plein jour!... Il avait une fièvre *célébrale*, alors?

PAUL.

Non, il était tout à fait bien ce matin.

LA MÈRE MOSCOU.

Bamboche dans la rue, avant la nuit, ça n'est pas naturel... Il se sera passé quelque chose d'extraordinaire à la maison... Je vas y courir; je reviendrai ensuite chercher Mariette à son magasin... Et là-dessus, mon major, monsieur... salut, la société... et la compagnie !

HENRI, riant.

Comme disait Romulus.

LA MÈRE MOSCOU.

Escadron, au galop ! (Elle sort en courant par le fond.)

L'ARLEQUINE.

Mais voyez donc... elle court !

HENRI.

Oui, comme en 1809... C'est bien la plus étonnante petite vieille !...

L'ARLEQUINE, tenant l'album.

Vous l'avez faite avec sa pipe ! Eh bien, ça ne lui va pas mal. Oh ! laissez-moi la montrer aux autres. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE VI.

PAUL, HENRI.

HENRI.

Je vois que le brillant docteur, aujourd'hui recherché par nos grandes dames du noble faubourg, est resté fidèle à ses clients d'autrefois.

PAUL.

Certes !... Ceux-là ne craignaient pas de se confier à ma jeunesse, à mon inexpérience...

HENRI.

Tu achevais sur eux ton éducation médicale ; tu les guérissais, et tu ne leur demandais rien pour ça.

PAUL.

Pauvre moi-même, j'ai d'abord été le médecin des pauvres. Par reconnaissance, ils faisaient du bruit autour de mon nom...

HENRI.

Et de populaire qu'il était, ce nom va devenir célèbre... On t'appelle, on te désire partout déjà, et particulièrement rue de Monsieur, hôtel Dartès, où je t'ai présenté il y a six mois. Je t'avais trouvé là de précieux clients : le mari, ancien corsaire brésilien, je crois, a des millions, et la femme a une maladie de nerfs... C'était une mine à exploiter; de plus, madame Dartès est jeune et jolie. Tu découvris bientôt qu'elle n'était malade que d'ennui, et tu prescrivis la promenade, la

distraction ; mais la convalescente redoutait d'avoir un spasme, un évanouissement, et elle ne voulait se promener qu'avec son cher docteur. Enfin, ta présence seule calme ses crises. Oh ! je suis tout à fait rassuré sur la femme ; mais je commence à craindre pour le mari. Je le crois bien malade, hein ?

PAUL.

Tu te trompes... je ne suis pas l'amant de madame Dartès.

HENRI.

Allons donc !

PAUL.

Madame Dartès est belle ; je crois sans fatuité ne pas lui être tout à fait indifférent...

HENRI.

Elle t'adore !

PAUL.

N'exagérons rien... Il est peu probable d'ailleurs que le roman commencé ait jamais le dénoûment que tu supposes accompli déjà... Un moment j'ai cru que j'aimais madame Dartès.

HENRI.

Et tu le lui as dit ?

PAUL.

Mais j'ai senti bientôt que mon cœur m'appartenait tout entier... J'excuse la passion coupable dans les âmes fortement, sincèrement éprises ; j'ai toujours eu une souveraine répugnance pour ces amours qui ne sont que des désirs ou des caprices, et qui ne prolongent leur courte durée qu'à force de ruses, de tromperies et de bassesses. Être l'amant de la femme quand on presse la main du mari, c'est odieux, c'est lâche ! et il y a en moi un instinct de loyauté qui se révolte à cette pensée.

HENRI.

C'est superbe ; mais tu as incendié cette petite femme-là, et tu sais qu'on n'est pas toujours maître d'un incendie... Le feu te gagnera, mon cher... il te gagnera... Madame Dartès m'a fait promettre de t'amener mort ou vif à sa soirée de quinzaine, c'est après-demain, et tu y viendras... Oh ! tu y viendras... Tu ne sais donc pas qu'il y va peut-être de mon existence, à moi...

PAUL.

Quelle plaisanterie !

HENRI.

Je ne plaisante jamais avec les choses sérieuses. Madame Dartès, ne pouvant pas parler de toi toute la journée à son mari... m'a élevé à l'emploi d'auditeur... Quand tu ne viens pas... c'est moi qu'elle envoie chercher pour se plaindre de ta négligence, de ton oubli, pour savoir de moi ce que tu fais, ce que tu dis, ce que tu penses ; et pour qu'on ne trouble

pas nos tête-à-tête, elle fait défendre sa porte à tout le monde quand je suis avec elle... si bien que le farouche Brésilien est devenu jaloux... pas de toi... de moi... mon cher... de moi ! Je ne serais pas surpris qu'un de ces jours il me cherchât querelle, et s'il me tue... tu auras ce meurtre-là sur la conscience... Voyons... me reconduis-tu jusqu'au boulevard ?

PAUL.

Non. J'ai quelques visites encore à faire dans ce quartier...

HENRI.

Où peut-on allumer son cigare ?...

LEPAILLEUX, qui est entré et a entendu les derniers mots.

A ma pipe... si vous voulez lui faire cet honneur-là.

HENRI, allumant.

Il est bon d'avoir des amis partout. Merci, père Lepailleux... Viens-tu, Paul ?

PAUL.

Me voilà.

LEPAILLEUX.

Salut, docteur ! (Pendant ce temps, plusieurs chiffonniers sont arrivés par le fond; ils saluent Paul.)

LES CHIFFONNIERS.

Bonjour, not' docteur !

PAUL.

Bonjour, mes amis, bonjour ! (Il sort avec Henri.)

SCÈNE VII.

LEPAILLEUX, CHIFFONNIERS, puis BAMBOCHE.

PREMIER CHIFFONNIER.

Qu'est-ce qui me demande ?

DEUXIÈME CHIFFONNIER.

Qu'est-ce qu'on me veut ?

TROISIÈME CHIFFONNIER.

Qui est-ce qui me réclame ?

LEPAILLEUX.

Ah çà ! qu'est-ce que vous avez donc tous ?... Vous arrivez comme des ahuris de Chaillot.

PREMIER CHIFFONNIER.

J'ai qu'on a écrit sur mon ardoise : « A six heures chez l'Arlequine... ça pressé ! »

DEUXIÈME CHIFFONNIER.

On a écrit la même chose dessus ma porte.

LES AUTRES.

Chez moi aussi.

LEPAILLEUX.

Ça m'a l'air d'un poisson d'avril.

FARFAILLOU.

Au mois d'octobre?

PREMIER CHIFFONNIER.

Enfin, qu'est-ce que ça veut dire ?

DEUXIÈME CHIFFONNIER.

Qui est-ce qui nous a écrit à tous ?

TOUS.

Oui... qui ?... qui ?...

BAMBOCHE, entrant tout essoufflé et en tenue complète de chiffonnier, hotte, crochet, etc.

Qui ?... C'est moi.

TOUS.

Bamboche!

BAMBOCHE.

Ah ! j'en ai fait des courses, j'en ai monté des escaliers... mais je ne comptais ni les pavés ni les marches... j'allais... j'allais comme le Juif errant. Seulement, on ne l'avait pas mis à la diète, le Juif errant... on ne lui défendait pas de manger... Heureusement qu'on m'avait ordonné de boire de la tisane, sans me dire laquelle... J'ai pris de la tisane de trois-six pour me donner des jambes... mais j'ai usé tout ce que j'en avais... et je demande à m'asseoir. (Un chiffonnier lui donne un escabeau.)

FARFAILLOU.

Quoi donc qu'il y a ?

LEPAILLEUX.

Oui... pourquoi que tu nous as *invoqués?*

BAMBOCHE.

Pourquoi? (Montrant une lettre.) Voilà pourquoi.

LEPAILLEUX.

Un papier !

BAMBOCHE.

En voilà un qui m'a fait courir... J'étais bien tranquille chez la mère Moscou... je regardais tomber la pluie, et je me disais : « C'est quelquefois bon d'être malade, ça empêche de sortir, et je ne sortirai pas ce soir... » Tout à coup on frappe ; j'ouvre, et le facteur me jette un poulet affranchi... Comme ma marraine me fait lire toutes ses lettres, j'ouvre celle-ci... elle était de madame Malicorne. (Il se lève et quitte sa hotte.)

PREMIER CHIFFONNIER.

La maîtresse d'apprentissage de Mariette...

FARFAILLOU.

Mariette ?

LEPAILLEUX.

Oui, de notre fille.

FARFAILLOU.

Vous avez une fille... à plusieurs ?

LEPAILLEUX.

On te contera ça... Hé ! dis donc, Bamboche, elle est toujours contente de la petite ?

BAMBOCHE.

Oui, oui... très-contente... elle la met à la porte.

TOUS.

A la porte... notre fille !

FARFAILLOU, étonné.

Leur fille !

BAMBOCHE.

Madame Malicorne a trouvé charmant de faire travailler Mariette pendant trois ans pour rien de fixe et zéro de gratification ; mais aujourd'hui que l'apprentie passe ouvrière... on la prie d'aller chercher de l'ouvrage ailleurs.

LEPAILLEUX.

De sorte que v'là not' fille sur le pavé ?

BAMBOCHE.

Elle y était, mais elle n'y est plus.

LEPAILLEUX.

Tu lui as trouvé une place ?

BAMBOCHE.

J'ai décidé que, pour que Mariette ne puisse plus être renvoyée de chez les autres, elle serait chez elle... je lui ai acheté un établissement.

TOUS.

Un établissement !

LEPAILLEUX.

Avec quoi ?

BAMBOCHE.

Avec ton argent, (Montrant un chiffonnier.) avec le sien, le mien, celui de tous le monde, quoi !

LEPAILLEUX.

Voyons, voyons, ça demande une explication.

BAMBOCHE.

Eh ben, la voilà. Il y a quelques jours, en vidant ma hotte, j'avais trouvé une petite affiche à la main annonçant qu'on traiterait de gré à gré de la vente d'un fonds de fleuriste, situé quartier des Invalides, rue Vauneau.

LEPAILLEUX.

Derrière la rue de Monsieur?

BAMBOCHE.

Juste... Je me disais : Voilà qui ferait l'affaire de notre fille, et, en roulant la nuit dans la rue, j'avais reluqué la boutique... Ça n'était pas grand, ça ne devait pas être cher... Après avoir lu la lettre de madame Malicorne, je pensai à la douleur de Mariette lorsqu'on lui apprendrait la chose. A ce moment-là, le hasard me met sous les yeux, sous la main, la petite affiche en question... On ne veut pas de Mariette pour ouvrière, que je me crie à moi-même... eh bien, elle

sera maîtresse. Là-dessus, je ne fais qu'un saut... je descends l'escalier comme une avalanche, je file... comme un wagon train express. J'arrive rue Vanneau; on me croit fou d'abord, enfin on m'écoute... puis on me dit les conditions auxquelles on cédera le fonds... Quinze cents francs, plus cinq cents francs pour les six mois de loyer d'avance, et cinq cents francs pour les marchandises en magasin... Total, deux mille cinq cents francs... C'est pour rien... On va préparer l'acte, on le signera demain matin, on payera demain soir et après-demain notre fille sera chez elle... Voilà... J'ai à présent la langue dans le même état que les jambes. (Il s'assied sur la table.)

LEPAILLEUX.

On payera... on payera!... Ah çà! voyons... est-ce que tu nous prends pour des actionnaires de la Californie?... Je me suis engagé à donner cinq sous par mois... je donne mes cinq sous, mais qu'on ne m'en demande pas davantage.

TOUS.

Ni à moi!... ni à moi!

BAMBOCHE.

Vous savez que ça fait neuf cents francs par an... Eh bien, pour cette année, vous doublerez la mise, et vous donnerez les douze mois d'un coup.

LEPAILLEUX.

Comment?

BAMBOCHE.

En cassant les tirelires ceux qui en ont, en allant chez ma tante ceux qui sont à sec... Vous avez adopté Mariette... tout à l'heure encore vous l'appeliez votre fille... eh bien, quand on a une fille, il faut l'établir... ou on n'est qu'un tas de mauvais pères!

LEPAILLEUX.

Mais c'est pas dix-huit cents francs qu'il faut, t'as dit deux mille cinq cents.

BAMBOCHE, se levant.

Ce que je ne vous ai pas dit, c'est que j'ai rencontré tout à l'heure ma marraine.

LEPAILLEUX.

La mère Moscou?

BAMBOCHE.

Je lui ai conté la chose... Elle aussi chérit Mariette, qui l'appelle grand'maman... Ma marraine a topé dans mon idée tout de suite... Elle m'a même embrassé dans la rue.

LEPAILLEUX.

Si elle ne donne que ça.

BAMBOCHE.

Laissez-moi donc finir... Marraine n'a pas que la pipe à Grabugeot dans sa sabretache... « Faites dix-huit cents

francs à vous tous, qu'elle m'a dit... Je ferai le reste à moi toute seule.

LEPAILLEUX.

Ah! c'est beau ça!

BAMBOCHE.

Allons, un bon mouvement... la!... Votons d'emblée... Une, deux, trois!... Ça y est-il?

LEPAILLEUX.

Doter sa fille pour six francs une fois donnés... Bah! j'emprunterai sur ma maison..

PREMIER CHIFFONNIER.

Moi j'irai chez ma tante... Je connais le chemin.

BAMBOCHE.

Que ceux qui ont du cœur lèvent la main!

LEPAILLEUX.

Je lève les deux! (Tous lèvent la main.)

BAMBOCHE.

Enlevé!

LA MÈRE MOSCOU, entrant.

Bravo! bravo!...

LEPAILLEUX.

Hourra pour la mère Moscou!

TOUS.

Hourra!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA MÈRE MOSCOU.

LA MÈRE MOSCOU.

Voulez-vous bien vous taire, tas de Cosaques!

LEPAILLEUX.

C'est un hommage rendu à vos vertus.

LA MÈRE MOSCOU.

Et à mes sept cents balles, n'est-ce pas? C'est mes économies de trente ans; mais pour ma petite Mariette, je me mettrais en gage moi-même.

LEPAILLEUX.

Quand faut-il l'argent?

BAMBOCHE.

Oh! ça n'est pas pressé... tout de suite...! Je n'ai pas pu prévenir tout le monde... faudra aller faire la collecte chez les autres.

LEPAILLEUX.

Le travail ne commence qu'à dix heures... d'ici-là, nous pourrons déjà ramasser quelque chose, le reste se fera demain,

et après-demain notre fille sera dans son comptoir, et elle mettra pour enseigne : *A la Hotte fleurie!*

BAMBOCHE.

Et comme ça se trouve... le numéro de sa maison, c'est le numéro sept!

LEPAILLEUX.

Notre crochet... les armoiries du chiffon au complet... A la pêche aux petits écus, vous autres!... à la pêche!... (Ils sortent tous.)

SCÈNE IX.

BAMBOCHE, LA MÈRE MOSCOU, puis L'ARLEQUINE.

LA MÈRE MOSCOU.

Ça a donc bien marché?

BAMBOCHE, inquiet.

Grâce à vous, marraine... Vous aviez si bien emboîté le pas!

LA MÈRE MOSCOU.

Oui, comme à Lutzen... Pourquoi donc que tu regardes toujours derrière ton dos?

BAMBOCHE, allant s'asseoir à gauche.

Moi?... Pour rien.

LA MÈRE MOSCOU.

Allons... Mariette te devra une fière chandelle tout de même... Tu as fait pour c'te petite ce que tu n'avais pas osé faire depuis que, de Marseille, je t'ai amené à Paris... tu es sorti en plein jour.

BAMBOCHE.

C'est vrai... je n'y ai pas songé d'abord.

LA MÈRE MOSCOU.

Eh bien, on ne t'a pas mangé, imbécile!

BAMBOCHE.

Quand je me suis trouvé au milieu de la rue, en plein soleil, en face de gens qui pouvaient me voir, qui pouvaient me reconnaître... alors je me suis souvenu... alors... j'ai eu peur... Je voulais courir... je n'avais plus de jambes... Si on marchait derrière moi, il me semblait qu'on me poursuivait; si on me cognait en passant, je croyais qu'on m'arrêtait... Enfin, comme le cœur allait me manquer... je me suis... ça ne m'était pas arrivé depuis la fameuse nuit de Marseille... vous savez... je me suis grisé... C'était pour un bon motif, cette fois-ci... et j'y ai été franchement, absinthe, cassis, cognac... tout y a passé, alors...

LA MÈRE MOSCOU.

Alors, t'es redevenu un homme?

BAMBOCHE, se levant.

Je suis devenu fou.

LA MÈRE MOSCOU.

Fou?

BAMBOCHE, bas.

Je l'ai revue.

LA MÈRE MOSCOU.

Qui?

BAMBOCHE, même jeu.

Elle.

LA MÈRE MOSCOU.

Elle?

BAMBOCHE, avec terreur.

La morte... la noyée!

LA MÈRE MOSCOU.

Veux-tu te taire!... T'as eu le cauchemar tout éveillé... Ça m'est arrivé à Leipsick... J'ai revu Grabugeot tout debout sur son cheval... Et elle, tu l'as revue?

BAMBOCHE.

En passant le pont Saint-Michel.

LA MÈRE MOSCOU.

C'est ça... dans l'eau.

BAMBOCHE.

Non, en calèche.

LA MÈRE MOSCOU.

En calèche!

BAMBOCHE.

Et elle allait si vite, que le temps de crier : C'est elle!... et de m'appuyer sur le parapet pour ne pas tomber, il n'y avait plus personne.

LA MÈRE MOSCOU.

Mon pauvre bonhomme! T'avais bu un coup de trop, voilà tout. Les gens à calèche ne nous sont de rien, à nous autres. Pensons à Mariette, qui va être bien heureuse ce soir, et vive la joie!

BAMBOCHE.

Oui, c'est ça, vive la joie!... Hein?...

LA MÈRE MOSCOU.

Quoi donc?

BAMBOCHE.

On m'a appelé.

L'ARLEQUINE, dans la coulisse.

Monsieur Bamboche!...

LA MÈRE MOSCOU.

C'est l'Arlequine!

L'ARLEQUINE, entrant.

Monsieur Bamboche, il y a là quelqu'un qui vous demande

BAMBOCHE.

Moi?

L'ARLEQUINE.

Pour vous mener chez le commissaire.

BAMBOCHE, à part.

Le commissaire!

LA MÈRE MOSCOU.

L'Arlequine se trompe. Ce n'est pas toi qu'on demande.

L'ARLEQUINE.

C'est si bien lui, que, comme j'ai dit qu'il était ici, on l'attend.

BAMBOCHE, tremblant.

On... on m'attend... qui... qui ça?

L'ARLEQUINE.

Le sergent de ville.

BAMBOCHE, bas.

Ah! on vient m'arrêter!

L'ARLEQUINE.

Et il a un drôle d'accent : il doit être Picard ou Marseillais.

BAMBOCHE, bas.

Un Marseillais! je suis perdu!

LA MERE MOSCOU.

Ne tremble donc pas comme ça. (Haut.) De quoi?... J'en ai vu des commissaires, et ils ne m'ont pas avalée. Allons, j'irai avec toi, clampin!

BAMBOCHE, bas.

Non, non, vous n'êtes pour rien dans la chose. Je ne veux pas vous compromettre... (Avec résolution.) L'Arlequine, donne-moi un verre de n'importe quoi.

L'ARLEQUINE.

Comme vous avez été malade, je vais vous apporter du doux.

BAMBOCHE.

Non... du dur, du raide... du rhum... du rach... du vitriol! (L'Arlequine sort et rentre tout de suite avec une bouteille et un verre.) Quand je disais que j'avais peur du soleil... Je suis pincé, marraine, je suis pincé!

LA MÈRE MOSCOU.

Mais non. J'irai avec toi. Tu me laisseras parler.

BAMBOCHE.

Non, non. (Buvant.) Encore! toujours! (Il boit à même la bouteille, qu'il prend des mains de l'Arlequine, après avoir bu deux petits verres.)

LA MÈRE MOSCOU.

Ah! t'es pas raisonnable... tu vas te boissonner! (Elle lui retire la bouteille et la rend à l'Arlequine.)

BAMBOCHE, gris.

Ah! le canchemar... c'était un avertissement. Embrassez-moi, marraine, et adieu!... Adieu! (Haut.) L'Arlequine, ne

laissez pas marraine sortir d'ici. Retenez-la... attachez-la!... C'est bien assez de ma tête! (Il sort tout éperdu.)

L'ARLEQUINE.

Sa tête!

LA MÈRE MOSCOU.

Il ne l'a plus, sa tête. La course, le cognac... Il va lâcher des bêtises à l'autorité. Je ne veux pas qu'il parle, je ne veux pas qu'il dise...

L'ARLEQUINE.

Mais rassurez-vous donc! Je parie que je devine pourquoi on est venu chercher votre filleul? Il s'agit d'une femme.

LA MÈRE MOSCOU.

Hein? Qu'est-ce qui t'a dit ça?

L'ARLEQUINE.

On me l'a donnée à garder, et je l'ai là dans ma poche. Eh! tenez, la v'là, cette femme, allez la reporter au commissaire. (Elle lui donne la carte photographiée et sort.)

SCÈNE X.

LA MÈRE MOSCOU.

Qu'est-ce qu'elle me donne là?... une carte!... Oui, il y a une femme dessus. Je me moque pas mal de celle-là. (Elle regarde.) Ah! miséricorde! Est-ce que j'ai la fièvre dans les yeux? On dirait de la belle Catalane. C'est du pur hasard! Oui, une dame riche qui ressemble à une pauvre fille, une bonne femme qui ressemble à une mauvaise.

LA VOIX DE BAMBOCHE, en dehors.

Vive le vin! vive l'amour!

LA MÈRE MOSCOU.

C'est Bamboche qui revient déjà!

SCÈNE XI.

LA MÈRE MOSCOU, BAMBOCHE.

BAMBOCHE, entrant, et tout à fait gris.

La victoire est à nous!
Ohé! les p'tits agneaux!...

Où est marraine? Marraine, je rapporte ma tête...

LA MÈRE MOSCOU.

Je le vois bien. Et le commissaire?...

BAMBOCHE, très-gris.

Oh! il a un poêle qui chauffe dur, le commissaire!... mais il est charmant... pas le poêle... il était rouge!... pas le commissaire!... Étais-je bête d'avoir peur!... Savez-vous pourquoi on me demandait?... C'était pour me donner vingt francs

de la part d'un monsieur de la rue de Monsieur, à qui j'avais rapporté un bibelot qu'il avait perdu la semaine dernière. Embrassez-moi, ma marraine. Vous aviez raison, la calèche du pont Saint-Michel, c'était un cauchemar. Il n'y a jamais eu de calèche... il n'y a jamais eu de pont Saint-Michel. Sapristi, qu'il fait chaud! Éteignez donc votre poêle, monsieur le commissaire! Tiens! est-ce que vous tirez les cartes, marraine? Cristi! qu'il fait chaud ici! (Il tombe sur un banc. La nuit est venue.)

LA MÈRE MOSCOU, cachant la carte.

Inutile de lui montrer ça. (On entend sonner un coucou.) Hein! huit heures au coucou de l'Arlequine, et Mariette que j'oubliais! Mariette, qui sera partie toute seule de son magasin! Je vas aller au-devant d'elle et couper au plus court. (Elle s'éloigne en courant. On voit sortir de toutes les masures des chiffonniers avec leurs hottes, leurs crochets et leurs lanternes allumées.)

SCÈNE XII.

BAMBOCHE, CHIFFONIERS, puis LEPAILLEUX, FARFAILLOU.

PREMIER CHIFFONNIER, à Lepailleux qui arrive.

Eh bien, la quête a-t-elle été bonne?

LEPAILLEUX.

Excellente; on fera plus que la somme, et on mettra sur l'enseigne : *A la Hotte d'or!*

BAMBOCHE, se levant.

Qui est-ce qui dit que je dors?

LEPAILLEUX.

Tiens! Bamboche qui est rigolo...

BAMBOCHE.

C'est peut-être vrai... Je rêvais commissaire et poêle rouge.

CRIS en dehors.

Arrêtez! arrêtez!

TOUS.

Qu'est-ce qu'il y a?

FARFAILLOU, arrivant du dehors.

Une jeune fille renversée par une calèche!

BAMBOCHE.

Il n'y a plus de calèche.

FARFAILLOU.

Tenez, la voilà, on l'apporte ici.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PAUL, MARIETTE.

(Paul tient dans ses bras Mariette évanouie.)

TOUS.

Mariette!

BAMBOCHE.

Not' fille!

LEPAILLEUX.

Oui, not' fille qu'on a écrasée.

PAUL.

Rassurez-vous, j'ai pu retenir les chevaux... Je vous affirme qu'elle n'est pas même blessée; un peu d'eau, voilà tout ce qu'il me faut.

BAMBOCHE.

De l'eau, l'Arlequine, de l'eau! (Il entre dans la gargotte. — Paul a déposé Mariette sur un banc. Mariette, soutenue par lui, est entourée des chiffonniers.)

PAUL.

Je ne vous trompais pas; elle rouvre les yeux, elle revient à elle.

LEPAILLEUX.

Mariette, not' fille... n'aie plus peur!

MARIETTE.

Oh! mes amis... j'ai bien cru ne plus vous revoir!... Qui donc m'a sauvée?

LEPAILLEUX.

C'est lui, M. Paul, notre médecin, notre ami à tous!

MARIETTE.

Merci, monsieur! Oh! sans vous, j'étais morte! (Bruit, cris au dehors.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADAME DARTÈS, entrant, entourée de femmes qui ont l'air de lui faire des reproches et qui lui montrent Mariette.

MADAME DARTÈS.

Eh bien, quoi?... qu'y a-t-il?... Cette petite a eu peur, voilà tout; n'est-ce pas, monsieur?

PAUL.

En effet!

MADAME DARTÈS, avec surprise.

Monsieur Paul!... Il faut manquer de tuer les gens pour vous rencontrer, monsieur. (A Mariette.) Eh bien, petite, nous n'avons rien qu'une robe abîmée?... Tenez, voilà pour en avoir une autre... (Elle lui donne sa bourse.)

MARIETTE.

Oh! madame! (Elle se lève, la bourse tombe, Paul la ramasse.)

LEPAILLEUX.

De quoi, de l'argent? Mais notre fille n'est pas une mendiante!...

PAUL, bas, et rendant la bourse à madame Dartès.

Une bonne parole eût mieux valu que de l'or, madame!...

MADAME DARTÈS.

Vous n'avez plus rien à faire ici, et vous ne me refuserez pas votre bras pour aller jusqu'à ma voiture.

PAUL.

Je suis à vos ordres, madame.

LEPAILLEUX, montrant Mariette.

Comment, docteur, vous nous quittez déjà?...

PAUL.

Je reviens, mes amis, je reviens. (Au moment où Paul, rassuré sur l'état de Mariette, offre son bras à madame Dartès et s'apprête à sortir avec elle, Bamboche rentre tenant un pot plein d'eau; il se heurte en courant contre madame Dartès, qui se retourne vivement et le repousse.)

BAMBOCHE.

Voilà de l'eau!... Ah! elle! (Il laisse tomber le pot, qui se brise, et dont le contenu éclabousse la robe de madame Dartès.)

MADAME DARTÈS.

Maladroit!... (On rit. — Bamboche est allé tomber sur un escabeau.)

BAMBOCHE, à part.

Encore mon cauchemar du pont Saint-Michel! (Madame Dartès sort au bras de Paul, et sans avoir remarqué Bamboche.)

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

LE BOUDOIR DE TÉRÉSA

Un boudoir élégant : grande porte au fond, portes latérales; fenêtre à gauche, cheminée à droite, une table au milieu; deux petites causeuses et deux chaises autour; deux lampes brûlent sur la cheminée; un candélabre allumé sur un petit meuble à gauche, près de la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, seul, puis JUSTINE.

(Joseph, un journal à la main, est nonchalamment allongé dans une causeuse. On entend un coup de sonnette.)

JOSEPH.

Sonne, sonne!... Si tu crois que je vais me déranger... Voyons un peu le cours de la Bourse... où en sont mes valeurs?... (Nouveau coup de sonnette.) Ah! c'est impatientant, à la fin... on ne peut pas lire tranquillement son journal... (Lisant.) Voilà un feuilleton qui sera amusant... *Souvenirs intimes de la Morgue.* (Nouveau tintement plus énergique.) Mais casse-la donc une bonne fois, et que ça finisse!...

JUSTINE, entrant.

Joseph!... vous n'entendez donc pas?... madame vous sonne...

JOSEPH, assis.

J'y courais...

JUSTINE.

Je le vois bien.

JOSEPH.

Savez-vous ce qu'elle veut ?

JUSTINE.

La guirlande de bal qu'elle doit mettre ce soir, et qui n'est pas encore arrivée...

JOSEPH.

Eh bien, après? Je ne l'ai pas dans ma poche, moi.

JUSTINE.

Ah! madame est d'une colère!

JOSEPH.

Comme toujours!

JUSTINE.

Est-ce que ce n'est pas vous qu'elle a envoyé chez le marchand?

JOSEPH.

Non, c'est le Tigre... En voilà un qui sera bousculé quand il arrivera... Si elle osait, madame Dartès battrait ses gens... Oh! je finirai par demander mon compte... On est domestique, mais on est homme, et, quand on a de la dignité... (Il se lève.)

JUSTINE.

On est un imbécile!... Qu'est-ce que ça nous rapporte, à nous autres, la dignité?... pas un centime!... Quand on est en service, on ne doit penser qu'à une chose : aux profits! Madame est insolente, insupportable; mais monsieur est généreux... madame crie, mais monsieur paye... Que madame me griffe un jour... ça coûtera cher à monsieur... Donnez-moi son journal. (Elle le prend et remet la bande.)

JOSEPH.

Mais le patron n'est pas si commode que ça! Il a, par instants, des regards qui sont comme des coups de pistolet, et puis des colères blanches qui vous donnent la chair de poule... Je ne m'y fierais pas, moi!... Le valet de chambre qu'il avait ramené du Brésil, et que j'ai remplacé, m'a baragouiné un jour que son maître avait parfois des emportements terribles, et que, quand ça le prenait, il vous tuait un homme comme une mouche!...

JUSTINE.

Bah! nous ne sommes pas au Brésil ici, le sauvage se sera civilisé!...

JOSEPH.

C'est égal... il y a une chose qui me taquine, moi.

JUSTINE.

Laquelle?...

JOSEPH.

C'est de ne pas savoir au juste ce que sont ces gens-là...

Drôle de ville que Paris! il arrive tout à coup, de l'autre bout du monde, un homme et une femme dont personne auparavant n'avait entendu parler; ils ont de l'argent, ils achètent un hôtel, ils mènent grand train, ils donnent des fêtes superbes, et chacun les recherche, leur fait la cour, sans se demander si ce sont des honnêtes gens ou des...

JUSTINE.

Oh! je suis sûr que monsieur est un honnête homme...

JOSEPH.

Et madame, qu'est-ce que c'est?

JUSTINE.

Ah! c'est plus difficile à deviner... Pourtant, malgré sa beauté, son élégance et une certaine habitude du monde, madame a parfois des gestes, des allures, des paroles même qui ne sentent pas du tout la femme comme il faut, et je parierais une année de vos gages que madame la baronne Dartès n'est qu'une grisette parvenue, qui a été assez adroite pour se faire épouser.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. MAS, venant du fond.

JOSEPH, à Justine.

Chut!

MAS.

Madame la baronne Dartès est-elle visible?

JUSTINE.

Je ne sais pas, mais monsieur est dans son cabinet.

MAS.

C'est à madame que j'ai à parler. Veuillez lui annoncer M. Mas, agent d'affaires.

JOSEPH, bas, à Justine.

Il est déjà venu la semaine dernière. Victor, le valet de pied, le connaît; c'est un aigrefin, à ce qu'il dit. (Il sort à droite.)

MAS.

Eh bien?...

JUSTINE.

Ah! justement, voilà madame!

SCÈNE III.

LES MÊMES, TÉRÉSA.

TÉRÉSA, entrant vivement.

Et cette guirlande?...

JUSTINE.

Tom n'est pas encore revenu... Il y a là quelqu'un pour madame.

TÉRÉSA, à part.

Lui, peut-être?

MAS, s'avançant et saluant.

Madame, j'ai bien l'honneur...

TÉRÉSA, désappointée.

Ah!

MAS.

Si ma visite est inopportune, je...

TÉRÉSA.

Non, restez, monsieur, restez... (Sur un signe, Justine sort par le fond.)

MAS.

Je n'ai d'ailleurs que quelques mots à dire à madame la baronne.

TÉRÉSA.

Vous m'avez été recommandé, monsieur, comme un homme habile.

MAS.

Je me charge volontiers des affaires difficiles, délicates...

TÉRÉSA.

Je vous ai dit, monsieur, que je ne vous marchanderais pas vos honoraires.

MAS.

Je le sais. Aussi, madame, suis-je tout à vous. (Tirant un papier d'une serviette d'avoué qu'il a sous le bras.) J'ai examiné, comme vous me l'aviez demandé, la donation qui vous a été faite par M. votre mari.

TÉRÉSA.

Et cette donation?

MAS.

Est parfaitement régulière, et aurait ses effets aussi bien en France qu'au Brésil... Elle vous donne le droit de traiter, contracter, acquérir, vendre...

TÉRÉSA.

Ah! je puis vendre... réaliser au besoin...

MAS.

Toute votre fortune, si cela vous convient, et je me mets pour cela entièrement à votre disposition.

TÉRÉSA.

Merci! (Un silence.) Monsieur, vous pourriez, m'avez-vous dit, me procurer un passe-port pour l'étranger, sous un autre nom que le mien?

MAS.

Un passe-port pour vous... seule?

TÉRÉSA.

Peut-être...

MAS.

Je vous répète, madame, que vous pouvez compter sur moi.

JUSTINE, rentrant, avec un carton.

Madame, voici la guirlande.

TÉRÉSA.

C'est bien!... Je vous reverrai, monsieur Mas, et bientôt, je l'espère...

MAS, à part.

Voilà une petite femme qui sera d'un excellent rapport... (Saluant.) Madame... (Il sort.)

TÉRÉSA, à elle-même.

Ah! je pourrai donc briser ma chaîne... mais lui, voudra-t-il tout me sacrifier... m'aimera-t-il comme je l'aime?... (Apercevant Justine qui, après avoir posé la guirlande sur un meuble, s'est mise à attiser le feu.) Que faites-vous là?...

JUSTINE.

J'attends les ordres de madame.

TÉRÉSA, à elle-même.

Viendra-t-il ce soir?... Il n'est plus le même pour moi; on dirait qu'il cherche à m'éviter; veut-il seulement se faire un masque d'indifférence et de froideur?... Ah! le doute et l'anxiété me rendront folle...

JUSTINE, à part.

Elle ne me fait pas de querelle... je suis volée, moi!

TÉRÉSA, se regardant dans une glace.

Mon Dieu! mais je suis laide à faire peur! cette toilette ne me sied pas du tout! (Avec colère.) Justine!...

JUSTINE.

Madame?... (A part.) Allons donc!

TÉRÉSA.

Voyons, tâchez de donner de la grâce à cette guirlande... en la plaçant.

JUSTINE.

Je vais tâcher, madame. (Elle la pose.)

TÉRÉSA.

Mais non, non, pas ainsi... vous êtes une maladroite...

JUSTINE.

Oui, madame.

TÉRÉSA.

Une sotte!

JUSTINE.

Oui, madame.

TÉRÉSA.

Une impertinente!

JUSTINE.

Oui, madame.

TÉRÉSA.

Prenez donc garde! (Elle la frappe de son éventail sur les doigts.)

DARTÈS, entrant par la porte du fond.

Térésa!...

JUSTINE, feignant de pleurer.

Ah! monsieur!... monsieur!...

DARTÈS, doucement.

Taisez-vous, et sortez...

JUSTINE, à part.

Voilà au moins deux louis de gagnés. (Sortie.)

SCÈNE IV.

TÉRÉSA, DARTÈS.

TÉRÉSA, s'asseyant.

Je trouve de fort mauvais goût, monsieur, que vous interveniez dans les querelles que je peux avoir avec mes gens...

DARTÈS.

Des querelles? Ah! ma chère Térésa, le mot n'est pas juste! On n'a de querelles qu'avec ses égaux. Quant aux domestiques qui font mal leur service, on les renvoie, mais on ne doit jamais les humilier, par respect pour soi-même.

TÉRÉSA.

Est-ce que c'est une leçon?...

DARTÈS.

Non!

TÉRÉSA.

Il vous sied vraiment bien de me faire de la morale sur ce chapitre, à vous qui avez été corsaire et planteur, à vous qui avez labouré à coups de fouet les épaules de vos matelots et remué à coups de bambou vos fourmilières de nègres!

DARTÈS.

Ah! je vous en prie, ne me rappelez jamais mon passé.

TÉRÉSA.

De peur que la fantaisie ne vous prenne de me rappeler le mien, n'est-ce pas?...

DARTÈS.

Prenez garde, Térésa! vos paroles vont devenir amères et ce ne serait pas généreux à vous, car vous savez bien que je vous aime assez pour ne rien répondre qui vous afflige, ou vous offense!... C'est vrai, j'ai été jadis un homme de violence, d'iniquité souvent! L'ardent soleil de mon pays avait bronzé ma chair et brûlé mon sang, les périls multipliés d'une vie aventureuse m'avaient fait une âme implacable, et j'ai eu parfois la férocité des tigres, contre lesquels je luttais corps à corps! Mais ce passé, pénible et sinistre, je suis heureux de l'oublier à vos genoux!... Depuis que je vous connais, Térésa, depuis que je vous aime, je n'ai plus que des sourires sur les lèvres et de bonnes pensées dans le cœur!... Ah! vivre ainsi, toujours! toujours! Térésa!... (Il lui baise la main.)

TÉRÉSA, à part, regardant la pendule.

Viendra-t-il?...

DARTÈS.

Êtes-vous belle!...

TÉRÉSA, se levant.

Je me trouve affreuse, moi!...

DARTÈS.

Coquette!... A propos, vous ne savez pas une chose?...

TÉRÉSA.

Quoi donc?...

DARTÈS.

Il paraît que je suis très-malade.

TÉRÉSA.

Vous?...

DARTÈS.

Oui, oui... J'ai rencontré tantôt le docteur, Paul Verdier...

TÉRÉSA.

Ah!

DARTÈS.

Il s'effraye beaucoup des palpitations qui me prennent parfois; il prétend que l'air de Paris m'est fort nuisible, et m'engage à partir pour Nice le plus promptement possible!

TÉRÉSA.

Partir!

DARTÈS.

Qu'en dites-vous?

TÉRÉSA.

Si... en effet... votre santé...

DARTÈS.

Merci, ma bonne Térésa!... Je me préoccupe beaucoup moins de ma santé que de ce qui peut vous rendre heureuse, et ce qu'il vous faut, à vous, reine de la mode, c'est Paris, le brillant et splendide Paris, avec ses bals, ses théâtres, ses parures, ses merveilles; ce qui sied à votre jeunesse, à votre beauté, pour les rehausser encore, c'est ce cadre étincelant qu'on appelle le monde?... C'est Paris qui vous fait vivre; restons donc à Paris, dût-il me tuer, moi!

TÉRÉSA.

Dartès...

DARTÈS.

Oh! après tout, croyez-le bien, je ne vous fais pas là un grand sacrifice... les inquiétudes du docteur à mon égard sont parfaitement chimériques, et je compte bien en rire ce soir avec lui!

TÉRÉSA, vivement.

Il viendra donc?...

DARTÈS, surpris.

Mais... je le suppose...

TÉRÉSA, se remettant.

Avec son ami, sans doute?...

DARTÈS.

M. Henri?

TÉRÉSA.

Oui.

DARTÈS.

Un fat!

TÉRÉSA, à part.

C'est lui qu'il soupçonne! (Haut.) M. Henri ne vous plaît pas, et je le trouve charmant, moi!...

DARTÈS.

Ah!

TÉRÉSA.

C'est mon meilleur valseur!

DARTÈS.

Gageons qu'il vous fait la cour?...

TÉRÉSA.

Pourquoi pas!

DARTÈS.

Si je le croyais...

TÉRÉSA.

Eh bien?...

DARTÈS.

Je le briserais comme ceci! (Il jette l'éventail avec lequel il jouait.)

TÉRÉSA.

Bravo, monsieur le philosophe! Il vous seyait bien vraiment de me faire un cours de morale évangélique à propos de ma femme de chambre! Ce pauvre éventail n'a pas de chance! j'ai commencé à le casser sur les doigts de Justine, et vous alliez l'achever... (Elle rit aux éclats, et va s'asseoir à gauche.)

DARTÈS.

Ne riez plus, je vous en prie, vous me faites mal! ces choses-là, voyez-vous, sont plus sérieuses que vous ne croyez.

TÉRÉSA, avec raillerie.

« Depuis que je vous connais, Térésa, depuis que je vous aime, je n'ai plus que des sourires sur les lèvres et de bonnes pensées dans le cœur! » Voilà ce que vous me disiez il n'y a qu'un instant, oublieux que vous êtes...

DARTES.

C'est vrai, j'ai tort, pardonnez-moi.

TÉRÉSA.

Vous ne le méritez guère...

DARTÈS.

Ah! c'est que, voyez-vous, j'ai autant d'aversion que de mépris pour ces désœuvrés, ces diseurs de riens, ces don Juan de salons qui profanent honteusement l'amour, cette chose sacrée; qui se font un misérable jeu de l'amitié, de la foi jurée, du repos des familles, et passent leur inutile exis-

tence à compromettre une femme quand ils ne peuvent la perdre!...

TÉRÉSA.

Vous les drapez bien, nos pauvres soupirants!... Allons, vous vous vantiez, mon cher, vous n'êtes pas amendé le moins du monde... Prenez garde, le sauvage reparaît!

DARTÈS.

Eh bien, oui, je suis jaloux; et malheur à celui qui oserait...

TÉRÉSA.

Qu'est-ce que vous feriez?...

DARTÈS.

Je le tuerais, pardieu!... Térésa, vous avez tressailli.

TÉRÉSA.

Moi?...

DARTÈS.

Vous tremblez encore! Pourquoi tremblez-vous?...

TÉRÉSA.

Si vous croyez qu'on entend de sang-froid de pareilles menaces! Savez-vous que vous êtes un homme terrible, et qu'en fin de compte je ne suis pas très-rassurée pour moi-même.

DARTÈS.

Pour vous?... Comment?...

TÉRÉSA.

Dame! écoutez donc, c'est à ne plus oser regarder personne, si vous êtes disposé à prendre le premier venu pour un galant...

DARTÈS.

Oh! je ne m'y tromperais pas!

TÉRÉSA.

Croyez-vous?

DARTÈS.

J'en suis sûr!

TÉRÉSA.

Vraiment!

DARTÈS.

Ah! c'est que parmi tous ces beaux fils qui papillonnent autour de vous et sont autant d'ennemis secrets de mon bonheur, il n'y a qu'un seul homme, voyez-vous, qui ne m'inspire aucune défiance; et cet homme, dont je répondrais comme de moi, car il est la loyauté même, c'est notre jeune docteur, M. Paul Verdier.

TÉRÉSA, à part.

Naturellement.

DARTÈS.

Voici l'heure où vos salons vont se remplir... Allons, ma belle reine, allez recevoir vos nombreux sujets et ne me reprochez pas trop d'en vouloir à ce monde frivole qui vient briser nos plus douces causeries.

TÉRÉSA, à part.

S'il allait ne pas venir!...

DARTÈS.

Avant de nous quitter, encore un mot, Térésa, un mot qui me donne à la fois courage et bonheur. Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas?...

TÉRÉSA.

Mon Dieu, oui, je vous aime...

DARTÈS.

Ah! c'est mal dit...

TÉRÉSA.

Mais comment voulez-vous que je le dise?

DARTÈS.

Térésa!... je vous ai parlé quelquefois d'un de mes meilleurs amis, don Sandoval, qui avait déjà quitté le Brésil à l'époque de notre mariage; il est attaché aujourd'hui à la légation de France, et je lui ai donné parole de vous le présenter ce soir avant tout le monde!...

UNE VOIX, annonçant dans le salon voisin.

Don Sandoval!

DARTÈS.

Eh! tenez, c'est lui!... (Il ouvre la porte du fond et arrête Sandoval qui passe dans la galerie.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, SANDOVAL.

DARTÈS.

Viens, mon ami, viens... Voici la baronne Dartès qui te connaît déjà par tout le mal que je lui ai dit de toi.

SANDOVAL.

Madame... (Il baise la main de Térésa.)

LA VOIX, en dehors.

M. Henri Duval, M. Paul Verdier!

TÉRÉSA, à part.

Enfin!

SANDOVAL.

Veuillez croire, madame, que je suis très-heureux de...

TÉRÉSA.

Pardon de vous quitter si vite, monsieur, mes hôtes me réclament...

DARTÈS.

Va, ma chère, va... (A Sandoval.) Tu l'excuses, n'est-ce pas?...

SANDOVAL.

Certainement...

TÉRÉSA, à part.

Allons, que mon sort se décide! (Elle sort.)

SCÈNE VI.

DARTÈS, SANDOVAL.

SANDOVAL, à part.

C'est égal! l'accueil est un peu brusque...

DARTÈS.

Eh bien, comment la trouves-tu?

SANDOVAL.

Oh! très-belle!...

DARTÈS.

Et avec cela, l'esprit le plus fin, le cœur le plus droit; c'est un ange!... Est-ce que tu en doutes?...

SANDOVAL.

Oh! Dieu m'en garde! Mais parlons affaires, veux-tu?

DARTÈS.

Affaires?...

SANDOVAL.

Oui... on a découvert au Texas une mine merveilleuse, et j'ai engagé dans cette exploitation la moitié de ma fortune; veux-tu faire comme moi? Il y a des millions à gagner.

DARTÈS.

Bonne réussite!

SANDOVAL.

Tu ne veux pas en être?

DARTÈS.

Je ne le peux pas.

SANDOVAL.

Pourquoi?

DARTÈS.

Parce que ma fortune ne m'appartient plus.

SANDOVAL.

Comment?

DARTÈS.

Ma femme seule à le droit d'en disposer... Je lui ai tout donné.

SANDOVAL.

C'était donc vrai!

DARTÈS.

Mais oui! et ce que j'ai fait, je le ferais encore! Non contente de s'opposer à un mariage qui assurait mon bonheur, ma famille a lâchement accablé Térésa de dédains et d'humiliations... Alors, pour me venger de ces orgueilleux, pour ôter tout espoir à ces collatéraux avides, pour qu'ils n'eussent plus rien à revendiquer après ma mort, j'ai, par une donation inattaquable, transféré tout ce que je possédais à la femme aimée qui porte aujourd'hui mon nom.

SANDOVAL.

Puisses-tu ne jamais t'en repentir!...

DARTÈS.

Sandoval...

SANDOVAL.

Oh! ne te méprends pas sur le sens de mes paroles! elles n'ont rien de blessant pour toi... ni pour elle! Un ami sincère peut ne pas approuver de tels actes, mais il ne doit jamais les discuter...

DARTÈS.

Merci!... Eh! j'y songe, monsieur le diplomate, si vous voulez faire danser ma femme, il faut prendre rang tout de suite; je crains même qu'il ne soit déjà trop tard... Enfin, j'espère qu'avec ma protection...

SANDOVAL.

J'accepte de grand cœur.

DARTÈS.

Viens la voir, mon ami, viens l'admirer encore! (Ils sortent; quelques invités refluent dans le boudoir.)

SCÈNE VII.

LUSSAN, GEORGES, HARRIS, INVITÉS.

GEORGES.

Décidément, messieurs, l'hôtel Dartès n'a pas de rival à Paris... c'est splendide.

HARRIS.

Oui, mais fort étouffant! Je ne respire plus! Dieu me pardonne, il fait encore plus chaud ici qu'au salon. Ah! (Il va à la fenêtre qu'il ouvre.) Ah! le bon air!...

GEORGES.

Lussan!...

LUSSAN.

Quoi?...

GEORGES.

Sais-tu bien que tu es fort monotone ce soir? Tu n'as encore dit de mal de personne...

LUSSAN.

Je ne dis pas tout ce que je pense...

GEORGES.

Voyons, que diable, un peu de verve satirique... Tiens, je me dévoue, commence par moi...

LUSSAN.

Je n'ai pas de méchancetés à perdre.

GEORGES.

Il n'y a que la première qui coûte... Te voilà parti!...

LUSSAN.

Tenez, mes bons amis, une confidence...

TOUS.

Ah ! ah ! voyons, écoutons...

LUSSAN.

J'ai beaucoup perdu le mois dernier, j'ai besoin d'argent, et c'est à vous que je veux en gagner...

HARRIS.

Bravo ! Et quel sera l'enjeu ?

LUSSAN.

Oh ! une misère !... Je tiens cent louis contre chacun de vous...

GEORGES.

Il y a justement des cartes dans le petit salon bleu...

LUSSAN.

Laisse-les où elles sont... c'est d'un pari qu'il s'agit...

TOUS.

D'un pari ?...

HARRIS.

Explique-toi...

GEORGES.

Le mot de l'énigme...

LUSSAN, baissant la voix.

Et d'abord, messieurs, madame la baronne Dartès aime quelqu'un...

TOUS.

Bah !...

LUSSAN.

J'en suis sûr...

HARRIS.

Et qui donc ?

TOUS.

Qui donc ?...

LUSSAN.

Ce n'est pas moi, ce dont j'enrage... Oh ! ne vous montez pas la tête, ce n'est pas vous non plus...

GEORGES.

Je sais qui, moi...

LUSSAN.

Et c'est ?...

GEORGES.

Son mari...

LUSSAN.

Georges, tu es par trop naïf... reste toujours garçon.

GEORGES.

Voyons, quelle espèce de pari nous proposes-tu ?

LUSSAN.

Je perds cent louis contre chacun de vous, si ces éblouissements de toute sorte ne recèlent pas la foudre, et si le coup de tonnerre n'éclate pas avant la fin du bal...

GEORGES.

Mais pourquoi?

HARRIS.

Sur quels indices?...

GEORGES.

Que sais-tu donc?

LUSSAN.

Rien... mais j'étais le cavalier de madame Dartès tout à l'heure, et j'ai suivi son regard pendant qu'elle dansait; je l'ai reconduite à sa place, et j'ai vu...

TOUS.

Quoi?...

LUSSAN.

Enfin, est-ce parié?...

TOUS.

C'est parié. (Une ritournelle se fait entendre.)

GEORGES.

Vite, messieurs, vite... ne faisons pas attendre nos danseuses... (Ils sortent tous.)

LUSSAN, seul.

Je ne peux pas m'être trompé!... Ils sont quatre; bénéfice total : huit mille francs! (Il s'éloigne aussi. Paul et Henri entrent presque en même temps. Paul tient une lettre à la main; Henri s'arrête à la porte du fond et regarde au dehors.)

SCÈNE VIII.

PAUL, HENRI, puis DARTÈS.

PAUL, à part.

Cette lettre qu'elle a glissée dans ma main!... cette lettre, je ne veux pas, je ne dois pas la lire...

HENRI, qui est entré vivement à la suite de Paul.

Détruis-la vite, alors. Dartès a tout vu... Le voilà!... (Dartès paraît, et, pâle, frémissant, terrible, il regarde Paul qui froisse la lettre et cherche à la cacher dans sa main.)

DARTÈS.

Monsieur Paul Verdier, madame Dartès vous a remis une lettre?

PAUL.

C'est vrai, monsieur.

DARTÈS.

Vous ne pouviez pas mentir, vous l'avez encore dans la main... Donnez-la-moi...

PAUL.

C'est impossible...

DARTÈS.

Donnez-la-moi !...

PAUL.

Jamais !

DARTÈS.

Donnez-la-moi sur l'heure, ou je vais vous l'arracher...

PAUL.

Monsieur...

DARTÈS.

Vous ne me connaissez pas, allez !...

PAUL.

Mais, monsieur, votre soupçon contre madame Dartès est injuste et blessant : ce n'est pas par elle que cette lettre a été écrite, c'est par...

DARTÈS.

Par qui donc ?...

PAUL.

Par moi...

HENRI.

Paul !...

PAUL, affirmant.

Par moi !...

DARTÈS.

Infamie !...

PAUL.

Mais cette lettre que j'avais osé écrire à madame Dartès dans un moment d'égarement, voyez, monsieur, voyez... elle n'a pas daigné l'ouvrir !... le cachet n'en est pas même brisé !

DARTÈS.

Ainsi, l'homme à qui j'avais donné toute mon affection, toute mon estime ; l'homme dont tout à l'heure encore je vantais la loyauté, s'était glissé lâchement dans ma maison comme un larron d'honneur !... Ah ! je suis vraiment curieux de savoir jusqu'où est allée votre audace dans cette lettre dont chaque mot veut une goutte de sang !... Allons, donnez !...

PAUL.

Jamais !

DARTÈS.

Ah ! pour la dernière fois...

HENRI, se plaçant entre eux.

Au nom du ciel, monsieur !...

DARTÈS.

Laissez-moi ! (Voyant Paul brûler la lettre à une bougie.) — Ah ! (Il repousse Henri et s'élance vers Paul, qui jette vivement par la fenêtre la

lettre enflammée.) Brûlée!... anéantie!... (On entend au dehors le refrain de Bamboche : « Vive le vin! vive l'amour! etc. » La voix se tait tout à coup.)

DARTÈS, à Paul.

Je vous tuerai, misérable, je vous tuerai!...

PAUL.

Je suis à vos ordres, monsieur; mais, de grâce, évitez un scandale qui rejaillirait sur madame Dartès.

DARTÈS.

Sur elle!... Oui, oui... vous avez raison. (Térésa entre suivie de nombreux invités.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TÉRÉSA, LUSSAN, GEORGES, HARRIS, INVITÉS.

TÉRÉSA, à Henri.

Savez-vous, monsieur, que vous êtes coupable de lèse-galanterie!... Voici la polka-mazurka que vous devez danser avec moi, et il faut que je vienne vous chercher...

HENRI.

Oh! pardon, madame la baronne, mille fois pardon! (A part.) J'ai bien le cœur à la danse...

TÉRÉSA, à part, regardant Paul et Dartès.

Ensemble!... (Haut et avec effort.) Qu'est-ce que vous complotiez donc là tous les deux?...

DARTÈS.

Le docteur et moi?... Oh! nous nous querellions presque; oui, il insiste toujours pour que je quitte Paris par raison de santé, et je veux rester par raison de bonheur... Quitter Paris, mais ce serait de l'ingratitude à moi!... J'y ai trouvé tant de cœurs honnêtes, serré tant de mains loyales!...

TÉRÉSA, à part.

Il ne soupçonne rien... je respire. (Haut.) Rentrez-vous au salon, messieurs?

DARTÈS.

Non, pas encore... le docteur va faire ma partie... il me doit une revanche, (A Paul.) n'est-ce pas?

PAUL.

C'est vrai!...

DARTÈS.

Nous allons jouer un jeu d'enfer!... Sandoval, tu seras mon second.

SANDOVAL.

Volontiers.

DARTÈS.

Et monsieur Henri celui du docteur... après la polka, bien entendu...

HENRI, à part.

Je comprends...

TÉRÉSA, à Dartès.

Chance heureuse, alors, messieurs!... (Elle se dispose à sortir avec Henri.)

PAUL, à part.

Je me perds, mais je devais la sauver...

TROISIÈME TABLEAU

LE DUEL A LA LANTERNE

Un carrefour désert dans le quartier des Invalides : à droite, le mur du jardin de l'hôtel Dartès, une porte dans ce mur; à gauche, une petite boutique portant pour enseigne : *Mercerie et Fleurs.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIETTE, LA MÈRE MOSCOU.

(Au lever du rideau, Marielle et la mère Moscou ferment les volets de la boutique. — On entend par intervalles la musique du bal Darlès.

LA MÈRE MOSCOU.

Laisse-moi faire, va, mignonne... ces volets sont lourds, et mes vieux bras sont plus solides que ces petites menottes-là...

MARIETTE.

Laissez-moi toujours vous aider...

LA MÈRE MOSCOU.

Non, non... j'en viendrai à bout toute seule... En campagne, j'ai souvent porté le sac de Grabugeot... et il pesait plus que ça, je t'en réponds...

MARIETTE.

Comme vous êtes arrivée tard, maman Moscou?

LA MÈRE MOSCOU.

J'ai promis de venir te tenir compagnie pour te rassurer : je veux bien effrayer les voleurs avec cette frimousse-là, mais je ne veux pas faire peur à tes pratiques.

MARIETTE.

Oh! par exemple...

LA MÈRE MOSCOU.

Suffit... je me connais!... Eh bien pour ton premier jour, d'installation, la vente a-t-elle marché? Es-tu contente?

MARIETTE.

Oh! très-contente!... J'ai reçu des commandes!

LA MÈRE MOSCOU.

Des commandes... conséquentes?...

MARIETTE.

Une bonne semaine de travail !...

LA MÈRE MOSCOU.

Je te prédictionne que la cour finira par se fournir chez toi... (Regardant Mariette qui écoute, rêveuse, les bruits joyeux de l'orchestre.) Bon !... v'là Cendrillon partie pour le royaume de fées !...

MARIETTE.

On doit donner là une bien belle fête !...

LA MÈRE MOSCOU.

Et il y en a du monde... si tu avais vu la file de voitures devant la grande porte de l'hôtel...

MARIETTE.

Écoutez donc !...

LA MÈRE MOSCOU.

C'te musique-là ?... Oh ! j'aime mieux l'orchestre du *Lapin blanc*...

MARIETTE.

Vous avez aimé la danse, maman Moscou ?..

LA MÈRE MOSCOU.

Ah ! je crois bien !... Mon triomphe, c'était *la Monaco !*

A la Monaco, l'on chasse et l'on déchasse
A la Monaco, l'on chasse comme il faut...

Tiens, quand j'y pense, ça m'émoustille encore. (A part.) Veux-tu te taire, vieille folle. (Haut.) Parlons d'autre chose... Tu ne te ressens plus de ton accident de l'autre soir ?...

MARIETTE.

Oh ! plus du tout...

LA MÈRE MOSCOU.

Bien sûr ?

MARIETTE.

Bien sûr.

LA MÈRE MOSCOU, avec intention.

C'est inutile que le médecin revienne... alors.

MARIETTE.

Le médecin ?

LA MÈRE MOSCOU, avec intention.

Pourtant s'il revenait, par hasard, il ne faudrait pas mal le recevoir.

MARIETTE.

Oh ! par exemple.

LA MÈRE MOSCOU.

A la bonne heure !...

MARIETTE.

Rentrons-nous ?

LA MÈRE MOSCOU.

On a donc sommeil ?

MARIETTE.

Oh ! non !... j'ai encore au moins deux heures de travail, et

puis... notre ami Bamboche a promis de passer par ici dans sa tournée et de frapper aux volets, s'il y avait encore de la lumière... Ah! je serai bien heureuse de l'embrasser, lui à qui je dois tant!...

LA MÈRE MOSCOU.

Ah! c'est ton père de prédilection, celui-là, et tu as bien raison de l'aimer... il se mettrait au feu pour toi!... il s'est déjà mis au soleil!... Allons... pendant que tu travailleras, moi, je me fricoterai une petite rôtie au rhum... C'était le lait de poule de Romulus! (Elles entrent dans la boutique; la porte du jardin s'ouvre, Dartès seul fait quelques pas dans le carrefour, écoute et regarde, puis se rapproche de la porte.)

SCÈNE II.

DARTÈS, PAUL, HENRI, SANDOVAL.

DARTÈS.

Vous pouvez venir, messieurs... nous voilà sortis de l'hôtel, et il est inutile d'aller plus loin... nous serons à merveille ici! (A Paul.) Qu'en dites-vous, monsieur?

PAUL.

Je vous répète, monsieur, que je suis à vos ordres.

DARTÈS.

Sandoval, les épées!

HENRI.

Je m'oppose à ce combat, qui a des allures de guet-apens!...

DARTÈS.

Monsieur!

HENRI.

Oh! vous ne m'intimiderez pas, et rien ne m'empêchera de dire ce que je pense! C'est mon droit, j'en use!...

SANDOVAL.

Je suis témoin comme vous, mon devoir est de vous entendre... Parlez donc!...

HENRI.

Il fait nuit, nous sommes en pleine rue... Je déclare donc une rencontre impossible dans de pareilles conditions, et je demande qu'elle soit ajournée...

SANDOVAL.

Dartès et moi, monsieur, nous sommes d'un pays où les affaires d'honneur ne s'ajournent pas!...

HENRI.

Oh! pardon, je suis tout simplement Parisien, moi, et je me suppose autant d'honneur, de courage qu'à personne; de plus, j'ai la prétention de croire que nos mœurs valent bien

les vôtres. Eh bien, monsieur, en France, on ne se bat qu'au grand jour!... Si une provocation a lieu le soir, comme cela arrive aujourd'hui, on prend rendez-vous pour le lendemain, on rentre chez soi, on dort tranquillement, et, l'heure venue, on allume un bon cigare, on se rend sur le terrain, et on tue son homme ou on se fait tuer!... Voilà.

SANDOVAL.

Enfin, que demandez-vous?

HENRI.

Pardieu! je demande que nous attendions le jour...

DARTÈS.

Attendre, dites-vous, attendre!... Mais, est-ce que je le peux, moi?... Vous parlez de demain... Est-ce que je suis sûr de vivre jusqu'à demain, sous le coup de l'insulte que j'ai reçue, en proie à la rage qui me dévore?... (A Paul.) Mais vous qui êtes médecin, monsieur, vous qui savez ce que je souffre, dites-leur donc que, d'une minute à l'autre, le sang peut m'étouffer!... Mourir ainsi!... Oh! non, non! les morts ne se vengent pas, et je veux me venger sur l'heure!... Allons!... êtes-vous prêt?

PAUL.

Je suis prêt.

DARTÈS.

Bien!

HENRI.

Paul, mon cher Paul...

PAUL.

Les adversaires étant d'accord, mon ami, toute objection devient inutile...

SANDOVAL, à Henri.

C'est vrai, monsieur... Voici les armes!... (Henri prend une épée et la présente d'abord à Paul.)

HENRI.

Eh bien, non, tu ne te battras pas!... (Entraînant Paul à l'écart.) Je condamne une générosité qui peut te coûter la vie. Madame Dartès ne mérite pas un pareil sacrifice... Je n'ai qu'un moyen d'empêcher ce duel, et, ce moyen, je l'emploierai, puisqu'on m'y force; je vais tout dire, tout révéler...

PAUL, bas, à Henri.

Soit, Henri, déshonore-moi pour me sauver! immole lâchement le repos et la réputation d'une femme!... Tu gardes le silence, tu baisses la tête?... J'ai fait mon devoir, ami, que Dieu me protége!..

HENRI.

Allons!...

DARTÈS, à Paul et Henri.

Un dernier mot... Le véritable motif de ce duel restera tou-

jours ignoré, et ce sera simplement le résultat d'une querelle de jeu.

HENRI.

C'est convenu... (Dartès et Paul ôtent leurs habits.) Mais, regardez donc, monsieur, on ne voit pas même briller les lames...

SANDOVAL, hésitant.

C'est vrai, la nuit est bien sombre...

DARTÈS, prenant l'épée des mains de Sandoval.

Qu'importe!... Mettez-moi, de plus, un triple bandeau sur les yeux, et je saurai bien trouver le cœur de l'homme qui m'a outragé!...

SANDOVAL.

Cependant, Dartès...

DARTÈS. Paul prend l'épée des mains de Henri.

Allons, finissons-en!... (On entend le refrain de Bamboche: « Vive le vin! vive l'amour! »)

SANDOVAL.

Quelqu'un...

DARTÈS.

Ah! peste soit de vos lenteurs, nous allons être interrompus.

SANDOVAL.

Un chiffonnier... Eh! voilà ce qu'il nous faut!... (On voit arriver Bamboche sa lanterne à la main, piquant avec son crochet les chiffons qu'il trouve près de la petite porte, et jetant ces chiffons dans sa hotte.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BAMBOCHE.

BAMBOCHE, sans les voir.

J'ai promis de dire un petit bonsoir à Mariette... (Il se dirige vers la boutique.)

SANDOVAL.

Arrêtez!...

BAMBOCHE.

Arrêtez?... Qui?... Quoi?... Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?...

SANDOVAL.

N'ayez pas peur, brave homme...

BAMBOCHE, à part.

Il m'appelle brave homme!... Il ne me connaît pas...

SANDOVAL.

On ne vous veut pas de mal, et on vous payera bien.

BAMBOCHE.

Pourquoi faire?

SANDOVAL.

Mettez-vous là, levez votre lanterne, et éclairez-nous...

BAMBOCHE.

Vous éclairer?

SANDOVAL.

Oui... ces messieurs ont une affaire d'honneur à régler, et, comme la nuit est sombre, vous arrivez fort à propos, vous et votre lanterne...

BAMBOCHE.

Un duel?... Allons donc, c'est des bêtises!...

SANDOVAL.

Trêve de paroles, et faites ce que j'ai dit...

BAMBOCHE.

Il n'a pas l'air accommodant, celui-là... J' vas essayer d'arranger la chose avec les autres. (Reconnaissant les deux jeunes gens.) Monsieur Henri!... monsieur Paul!... l'épée à la main!... Comment!... c'est vous... vous qui allez vous battre?...

PAUL.

Oui!

BAMBOCHE.

Mais je ne veux pas, entendez-vous? Je ne veux pas!...

PAUL.

Il le faut, mon ami! et personne au monde n'a le pouvoir ni le droit d'empêcher cette rencontre.

BAMBOCHE.

Mais, cependant...

PAUL.

N'insistez pas, ce serait me désobliger...

DARTÈS.

Je vous attends, monsieur...

PAUL.

Me voici!...

SANDOVAL, à Bamboche.

Allons!

BAMBOCHE.

Prêter mon gaz à ces infamies-là?... Jamais!

SANDOVAL.

Je vous l'ordonne!...

BAMBOCHE.

Oui-da, mon grand monsieur, essayez donc un peu de m'y forcer?...

PAUL.

Et moi, je vous en prie...

BAMBOCHE.

Ah!... J'obéis, mon docteur, j'obéis. (Bas, à Henri.) Dites donc, monsieur Henri, ça ne fera-t-il rien que je tremble?

HENRI, de même.

Tâchez d'avoir la main plus ferme, mon ami, car ces lueurs vacillantes pourraient être fatales à Paul!...

BAMBOCHE.

Suffit!... Je ne tremble plus! (Dartès et Paul engagent le fer.)

SANDOVAL.

Allez, messieurs! (Ils se battent; Paul est blessé, laisse tomber son épée, et s'affaisse entre les bras de Henri.)

HENRI.

Blessé!

BAMBOCHE.

Not' docteur, notre ami?... Ah!

HENRI, le soutenant.

Paul...

PAUL.

Le coup doit être mortel. (A Dartès.) Je vous pardonne, monsieur... Ah! je tenais pourtant à la vie!...

BAMBOCHE, frappant aux volets de la boutique.

Du secours! du secours!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIETTE, LA MÈRE MOSCOU.

MARIETTE.

Qu'y a-t-il?

BAMBOCHE, montrant Paul blessé.

Mariette!... (Mariette jette un cri déchirant et s'élance vers Paul.) Secoure-le, ma fille, comme il t'a secourue!

MARIETTE.

Ah!... monsieur Paul!...

PAUL.

Elle!... c'est elle! (Il la regarde en souriant et s'évanouit. La mère Moscou, appelée par Bamboche, entre vivement en scène pendant que le rideau baisse. Sandoval entraîne Dartès et arrive avec lui au seuil de la petite porte.)

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

MORTE ET VIVANTE

L'arrière-boutique de Mariette : au fond, la porte vitrée communiquant avec la boutique; à droite, au premier plan, petit escalier conduisant à l'entre-sol; porte au fond vers la droite allant à la cuisine; table à ouvrage, chaises, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEPAILLEUX, puis LA MÈRE MOSCOU.

LEPAILLEUX, entrant par la porte vitrée.

Personne dans la boutique... Ah! c'est dimanche!... Personne non plus ici... Eh ben, où donc qu'est la mère Moscou?

LA MÈRE MOSCOU, à la cantonade.

Dans la cuisine. (Elle sort du fond à droite; elle a un bonnet blanc, une camisole beurre frais, une jupe brune, un grand tablier blanc et une cuiller à pot à la main.) Ah! c'est toi, galopin?...

LEPAILLEUX.

Moi-même, maman Moscou .. Ah çà! d'infirmière que vous étiez depuis plus d'un mois, vous voilà passée cordon bleu...

LA MÈRE MOSCOU.

Eh! mon Dieu, oui... au lieu de tisane, je confectionne du bouillon...

LEPAILLEUX.

Il va donc toujours bien, notre malade?

LA MÈRE MOSCOU.

De mieux en mieux... la blessure est fermée... Ce cher M. Paul, qu'on n'avait pas pu transporter chez lui de peur de le voir mourir en route, est sauvé. Il s'est levé hier, et ce matin il marchait comme un homme. Je vas reporter ma cuiller à pot. (Elle disparaît un moment.)

LEPAILLEUX.

Ah! saperlotte, maman Moscou, voilà une guérison qui vous fera honneur!

LA MÈRE MOSCOU, rentrant.

Hum! si M. Paul n'avait eu que moi pour garde-malade... le pauvre garçon serait... où sont mes adorés... Une nuit, le sang allait l'étouffer, j'étais près de son lit, et je ronflais comme une vieille souche, je l'aurais laissé mourir... mais Mariette ne dormait pas, elle; de sa chambre, elle avait entendu, et, cette nuit-là, ça n'était plus la Mariette que nous connaissions, timide, gauche comme toutes les petites filles... Non... c'était une femme... une femme défendant contre la mort son frère, son mari... enfin celui qu'elle aime...

LEPAILLEUX.

Celui qu'elle aime!... Bah! vraiment... est-ce que vous croyez?...

LA MÈRE MOSCOU, baissant la voix.

Je ne crois pas... je suis sûre, et je m'y connais... moi qui ai été pincée trois fois. C'est avec une balafre que Romulus m'a séduite... Eh ben!... en ta qualité de père, tu ne sautes pas de joie à cette nouvelle-là?...

LEPAILLEUX.

Dame, écoutez donc, maman Moscou, M. Paul est un grand docteur à présent, et rougirait peut-être de s'allier au chiffon.

LA MÈRE MOSCOU.

Allons, bon! te voilà comme Bamboche, toi : il s'avise aussi de ne pas être content de la chose... et quand je lui demande pourquoi... il me répond : « J'ai mes raisons. » Il devient cachottier en diable, M. Bamboche, et je ne sais pas ce qu'il conspire à lui tout seul... Tiens, tout à l'heure, il est entré ici comme un boulet de canon, il a ouvert le petit

secrétaire, il a pris dedans une liasse de papiers que la mère de Mariette nous a laissée en mourant, et il est reparti à fond de train, comme un échappé de Bicêtre.

LEPAILLEUX.

Attendez donc... Je viens de le rencontrer, moi, en compagnie d'un monsieur très-bien convert.

LA MÈRE MOSCOU.

Un grand brun, très-jaune?

LEPAILLEUX.

Oui.

LA MÈRE MOSCOU.

Et qui a l'air étranger?...

LEPAILLEUX.

C'est ça!

LA MÈRE MOSCOU, songeuse.

Le particulier qui a été témoin dans le duel et qui est venu plusieurs fois demander des nouvelles de M. Paul... Qu'est-ce que Bamboche peut manigancer avec lui?...

LEPAILLEUX.

Bah! laissons-le faire, maman Moscou, ça ne peut être que pour le bien de Mariette...

LA MÈRE MOSCOU.

Silence dans les rangs. Tiens, voilà nos amoureux qui descendent bras dessus, bras dessous... Sont-ils gentils!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAUL et MARIETTE.

(Paul, encore faible et pâle, descend lentement les marches de l'escalier, appuyé sur le bras de Mariette.)

MARIETTE.

Prenez garde, monsieur Paul!

PAUL.

Oh! j'ai de la force... Je me sens bien, tout à fait bien! (Il chancelle.)

MARIETTE.

Ah! vous voyez... vous avez encore un peu besoin de moi...

PAUL, à Mariette qui le fait asseoir.

Chère Mariette!...

LA MÈRE MOSCOU, faisant la révérence.

Votre servante, mon major!

PAUL, à la mère Moscou et à Lepailleux.

Bonjour, mes amis!...

LEPAILLEUX.

Bonjour, not' docteur! Ah! tout le monde est joliment

heureux là-bas, et plus qu'on a eu d'inquiétude, plus qu'on rigolera de bon cœur!...

PAUL.

Et à quand la fameuse fête?...

LEPAILLEUX.

Dame! not' docteur, ça sera pour ce soir, si vous êtes en état d'y venir...

PAUL.

Mais, certainement, comptez sur moi...

LEPAILLEUX.

Farfaillou s'est épousé ce matin avec l'Arlequine; il ne voulait plus attendre, et, ce soir, on fêtera votre guérison au moins autant que la noce.

PAUL, à part.

Braves gens!

LEPAILLEUX.

A ce soir donc, monsieur Paul, huit heures, Villa des Chiffonniers; on mettra les petits plats dans les grands, et, en votre honneur, on sera illuminé de plus, on aura l'*orchestre* du Lapin blanc.

PAUL, souriant.

Oh! alors, il faut que je songe à ma toilette; voulez-vous, mon ami, avoir l'obligeance de m'aller chercher une voiture qui me ramène chez moi...

LEPAILLEUX.

J'y cours!...

LA MÈRE MOSCOU, bas, à Lepailleux.

Ne bouge pas!

PAUL.

Je ne dois pas, je ne veux pas abuser de l'hospitalité que j'ai reçue ici.

LEPAILLEUX.

Dame, tant que not' docteur était en danger... il restait ici, c'était naturel... Mais à présent qu'il est guéri, ça pourrait faire jaser...

LA MÈRE MOSCOU.

Jaser!

LEPAILLEUX.

Ça pourrait compromettre... (Riant.) la mère Moscou.

MARIETTE.

Partez donc, monsieur Paul!...

LA MÈRE MOSCOU.

Un moment... il faut que j'emballe les effets que votre ami M. Henri avait fait apporter pour vous... je vais fourrer ça dans un carton, pendant que Lepailleux ira chercher une citadine...

LEPAILLEUX.

Je vas courir rue de Babylone... il y en a toujours...

LA MÈRE MOSCOU.

Oui, oui, toujours. (Bas.) Il n'y en aura pas.

LEPAILLEUX, bas.

Hein ?

LA MÈRE MOSCOU, bas.

Tu n'en ramèneras pas.

LEPAILLEUX.

Pourquoi ?

LA MÈRE MOSCOU.

Ah ! j'ai mes raisons. (Haut.) Allons, file, pars comme un lapin, (Bas.) et reviens comme une tortue... (Elle le pousse dehors.)

SCÈNE III.

MARIETTE, PAUL, LA MÈRE MOSCOU.

LA MÈRE MOSCOU.

Moi, je vas chercher les hardes de notre déserteur.

MARIETTE.

Voulez-vous que je vous aide ?...

LA MÈRE MOSCOU.

Du tout... M. Paul n'est pas si pressé de nous quitter...

PAUL.

Sans doute.

LA MÈRE MOSCOU.

Et puis il faut bien attendre la voiture...

MARIETTE.

Monsieur Paul va lire... et moi je terminerai ces fleurs que je dois livrer demain...

LA MÈRE MOSCOU.

C'est ça... travaille, petite ; vous, mon major, lisez ; moi, je vas vous déménager... (A part, les regardant tous deux.) Sont-ils mignons !... ça me rappelle moi et Grabugeot. (Elle monte à droite et disparaît.)

PAUL, tenant machinalement son livre, et à part.

Je ne peux pourtant pas la quitter ainsi.

MARIETTE, à part, les yeux baissés sur ses fleurs, mais ne travaillant pas.

Ne plus le revoir !

PAUL.

Mariette !

MARIETTE.

Monsieur Paul ?

PAUL.

Mon départ, si brusque qu'il vous paraisse, ne vous fait pas douter de ma reconnaissance, n'est-ce pas ? Elle sera éternelle, croyez-le bien.

MARIETTE, à part, et avec doute.

Éternelle !

PAUL.

Et vous, Mariette, garderez-vous la mémoire des bonnes heures passées ensemble?

MARIETTE, à part.

La pauvre orpheline sera bientôt seule à se souvenir...

PAUL, se rapprochant d'elle.

Mariette !...

MARIETTE, se levant.

Ah! j'ai cru entendre...

PAUL.

Quoi donc?

MARIETTE.

La voiture que vous attendez...

PAUL.

Non, ce n'est pas elle, heureusement... J'ai eu tort de l'envoyer chercher si tôt; j'avais tant de choses à vous dire !...

MARIETTE.

A moi?...

PAUL.

Je vous dois tant, Mariette !

MARIETTE.

Je me suis à peine acquittée envers vous... N'avez-vous pas exposé vos jours pour me protéger, moi, une étrangère, une inconnue?...

PAUL.

Une inconnue!... Oh! non, Mariette... mes yeux et mon cœur vous connaissaient bien... Au chevet de mes pauvres malades, je vous avais vue souvent; et qui vous voit, vous aime. Et puis, à votre insu, vous aviez été déjà mon ange gardien. Entraîné sur une pente fatale, j'aurais roulé dans l'abîme, peut-être, si une pensée coupable avait pu trouver place dans mon cœur, à côté de votre angélique souvenir... Maintenant, Mariette, je ne peux plus renoncer à vous voir... Je reviendrai demain, tous les jours... Vous le permettez, n'est-ce pas?

MARIETTE, se levant.

Monsieur Paul... je... cela me fait de la peine, beaucoup de peine de vous voir partir. Pourtant, notre ami avait raison tout à l'heure ; on ne s'expliquerait plus votre présence ici... il faut donc nous séparer...

PAUL, qui s'est levé aussi.

Non, non, je ne peux pas partir, je ne peux pas vous quitter... car je ne vous ai pas dit encore...

MARIETTE.

Quoi donc?

PAUL.

Je ne vous ai pas dit que je vous aime, Mariette.

MARIETTE, à part, avec bonheur.

Il m'aime, il m'aime! (Elle retombe sur une chaise.)

LA MÈRE MOSCOU, qui a reparu sur l'escalier et qui a entendu.

Allons donc !... j'ai cru que je serais forcée de faire la déclaration moi-même...

PAUL.

Ah ! vous m'aviez deviné, vous !

LA MÈRE MOSCOU.

Avec ça que c'était difficile.

PAUL, courant à Mariette.

Mariette... elle se trouve mal !

LA MÈRE MOSCOU.

Bah ! elle se trouvera bien tout à l'heure. (Elle lui tape dans les mains.) Ça l'a émouvée, c't' enfant. Je sais ce que c'est... j'y ai passé... La première fois, j'ai cru que j'en aurais la jaunisse.

PAUL.

Mariette! chère Mariette!

LA MÈRE MOSCOU.

V'là qu'ça revient. Allons, allons, fillette, c'est pas un malheur qui t'arrive. Le bon Dieu, qui t'a pris ta mère, te devait bien un mari comme celui-là.

PAUL.

Oui, Mariette, oui, vous serez ma femme.

MARIETTE.

Sa femme ! être sa femme, moi !

LA MÈRE MOSCOU.

Pourquoi pas ? Il en pourrait trouver une plus belle, une plus riche, mais une meilleure...

MARIETTE.

Oh ! grand'mère, ne me faites pas devenir folle; vous savez bien que tout cela est impossible.

LA MÈRE MOSCOU ET PAUL.

Impossible ?

MARIETTE.

Songez donc que je suis sans famille.

LA MÈRE MOSCOU.

Sans famille! Eh bien, et tous tes pères ? et moi donc?

MARIETTE.

Je n'ai pas même un nom à apporter en dot.

LA MÈRE MOSCOU.

Qué que t'as besoin d'un nom, puisque tu prendras le sien?... Et d'ailleurs, t'as le nom de ta mère, et il en vaut bien un autre, le nom de la pauvre femme qui est morte à la peine, mais qui aurait fait aussi de toi une bonne ouvrière et une honnête fille.

PAUL.

Elle a raison, Mariette... Je connais la triste histoire de madame Morel, et je ne penserai jamais sans un respect profond à celle qui a noblement accepté une vie de travail et de

misère plutôt que de rien devoir à la pitié de l'homme qui l'avait abandonnée!...

MARIETTE.

Monsieur Paul!... Oh! je vous en supplie, ne condamnez pas celui que ma mère elle-même n'a pas accusé une seule fois dans son malheur!... Il a été séparé d'elle par la fatalité, par la mort peut-être, mais ma mère n'a jamais soupçonné le cœur de l'homme qu'elle avait aimé, et ses lèvres mourantes murmuraient encore dans un dernier sourire le nom de Rafaël.

PAUL, à la mère Moscou.

Ne m'avez-vous pas dit?...

LA MÈRE MOSCOU.

Que ce monsieur était étranger... oui... et de si loin, qu'il n'est jamais revenu.

PAUL.

De quel pays était-il donc?

LA MÈRE MOSCOU.

Ah! ma foi! je l'ai oublié, le pays. Bamboche vous le dira, lui.

PAUL.

Mais, à la mort de madame Morel, n'a-t-on fait aucune démarche, aucune recherche pour retrouver...

LA MÈRE MOSCOU.

Un particulier qui s'appelle Rafaël tout court? Ah bien, oui! Il y a autant de Rafaël dans ces pays-là que de Pierre et de Jacques chez nous... Et puis, comme je disais aux autres, pourquoi *s'ostiner* à chercher un père qui *s'ostine* à se cacher? L'enfant n'en manque pas, de pères... elle en a trois cent trente-trois, et des bons, qui l'aiment pour de vrai, ceux-là!... Il n'y a que ce mulet de Bamboche qui n'a pas encore renoncé à la chose, et qui ne cesse pas de relire les paperasses de la pauvre défunte...

MARIETTE.

Oui, des lettres de mon père. Vous les lirez, monsieur Paul; elles vous apprendront à mieux juger l'homme qui les a écrites.

PAUL.

Ah! croyez bien, Mariette, que je mettrai mes soins à découvrir le secret qui vous intéresse; mais, quoi qu'il arrive...

LA MÈRE MOSCOU.

Tu seras madame Verdier, c'est convenu! Ah! minute, pourtant, il faudra demander la main de la petite à ses papas... (Bamboche en courant.) Justement, en v'là un!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BAMBOCHE.

LA MÈRE MOSCOU.

Mais arrive donc, satané coureur !

BAMBOCHE.

Bonjour, maman Moscou !... Bonjour, Mariette !... Bonjour, monsieur Paul!... Bonjour, tout le monde!

LA MÈRE MOSCOU.

Et d'où que tu viens comme ça ?... Tiens, tu mériterais...

BAMBOCHE.

Qu'on vous embrasse ? (Il lui saute au cou.)

LA MÈRE MOSCOU.

Voyons, voyons... laisse-moi tranquille, ou bien je t'envoie une calotte.

BAMBOCHE, bas.

Ça va bien, marraine, ça va bien!

LA MÈRE MOSCOU.

Possible..: mais ça va encore mieux ici.... et tu arrives à propos, on a quelque chose à te demander.

BAMBOCHE.

A moi ?

LA MÈRE MOSCOU.

Oui.

BAMBOCHE.

Qu'est-ce que c'est?

LA MÈRE MOSCOU.

On a à te demander la main de Mariette.

BAMBOCHE.

Pour M. Paul ?

LA MÈRE MOSCOU, à Bamboche.

Tu dis oui... j'espère..

BAMBOCHE.

Dame... je dirai... ce que Mariette voudra.

LA MÈRE MOSCOU.

Eh bien, nous voilà tous d'accord... seulement, il faudra que Mariette ait un père pour lui donner la main.

BAMBOCHE.

Elle n'aura que l'embarras du choix.

MARIETTE.

Mon choix est déjà fait.

BAMBOCHE.

Elle prendra le plus vieux.

MARIETTE.

Non, le meilleur.

BAMBOCHE.

Il n'y en a pas de méchants.

MARIETTE.

Celui que mon cœur a toujours préféré, et le cœur ne trompe pas.

BAMBOCHE.

Hein?...

LA MÈRE MOSCOU.

Tu ne devines pas qui ça peut être?

BAMBOCHE.

Qui?...

LA MÈRE MOSCOU.

C'est toi!...

BAMBOCHE.

Moi?... moi, vous donner la main... en plein jour, devant tout le monde?... Non, non, ça ne se peut pas... Faudra en choisir un autre, Mariette, un autre plus digne.

MARIETTE.

Je ne le trouverais certainement pas.

BAMBOCHE.

Non, non, marraine sait bien, elle, que je ne peux pas accepter... Dites-lui donc que je ne peux pas.

PAUL.

Voyons... je vous connais tous, moi, et, de tous, vous êtes le plus estimé, le plus honnête homme, peut-être.

BAMBOCHE.

Oh! ne me dites pas ça, vous me feriez rentrer à cent pieds sous terre... vous me forceriez de vous avouer...

PAUL.

Quoi donc?

LA MÈRE MOSCOU, vivement à Bamboche.

Tu vas te taire!

BAMBOCHE.

Me taire?... Eh bien, non, non! Je ne veux ni tromper, ni voler personne, et si je ne parlais pas à présent, je tromperais ces deux enfants-là... je leur volerais leur estime et je ne le veux pas, non, je ne le veux pas.

PAUL.

Calmez-vous, mon ami.

BAMBOCHE.

Que je me calme?... Mais avec vos éloges vous m'avez donné la fièvre... Vous me croyez un honnête homme... Est-ce que les honnêtes gens craignent le soleil? est-ce que les honnêtes gens ne sortent que la nuit? Vous ne vous êtes donc jamais demandé pourquoi j'avais peur du soleil, pourquoi je ne sortais que la nuit? Eh bien, je vas vous le dire.

LA MÈRE MOSCOU.

Je te le défends!

BAMBOCHE.

C'est parce que je suis un gueux... un scélérat...

LA MÈRE MOSCOU.

Ça n'est pas vrai.

MARIETTE.

Oh! je ne le crois pas.

PAUL.

Mais enfin, que craignez-vous donc?

BAMBOCHE.

Ce que je crains?... La cour d'assises.

PAUL ET MARIETTE.

Vous?

BAMBOCHE.

Oui, moi.

PAUL.

Mais... pourquoi?

BAMBOCHE.

Parce que je suis un assassin.

MARIETTE.

Ah! c'est impossible!

BAMBOCHE.

J'ai noyé ma femme.

PAUL.

Vous?

LA MÈRE MOSCOU.

Ce qu'il ne vous dit pas, c'est que...

BAMBOCHE.

J'étais pourtant un brave garçon, un bon ouvrier... A force de travail, j'avais amassé un petit magot; mais, pour mon malheur, je devins amoureux de la plus jolie fille des Catalans.. un faubourg de Marseille... Elle m'enjôla si bien, la Catalane que je l'épousai.

LA MÈRE MOSCOU.

Hum! une paresseuse, une coquette, une dépensière.

BAMBOCHE.

Paresseuse? oui; mais ses mains étaient si blanches, si petites!... Coquette? oui; mais la toilette lui allait si bien!... Dépensière? oui; mais j'aurais eu des trésors que je les aurai jetés aux quatre vents pour elle... Que voulez-vous!. . J'étai aveugle... je travaillais jour et nuit pour payer les dette qu'elle faisait partout... je ne le lui reprochais pas. . « Il fau que jeunesse se passe, » me disais-je! Pendant que je me tuai pour elle... elle me trompait. Tout le monde le savait dan Marseille, tout le monde le voyait... et moi je ne savais rien.. je ne voyais rien... Un jour, enfin, j'eus la preuve de... Oh un coup de couteau m'aurait fait moins de mal. J'aurais d la chasser, ne plus la revoir... mais j'étais trop lâche pour ça.. Non, je l'aimais trop... *Elle pleura*, et je crus à ses belle protestations, et je lui pardonnai, mais il ne pouvait plus

avoir de bonheur dans la maison, j'étais devenu soupçonneux, jaloux, je n'avais plus de cœur au travail... Pour m'étourdir je buvais; quand j'avais bu, j'oubliais... Un soir, j'avais peut-être forcé la dose... je rentre; ma femme n'était pas chez elle... et, dans sa chambre, je vis quelque chose qui brillait à terre... C'était un brin de torsade d'or tombé d'une épaulette... Un homme était venu chez moi... elle était sortie avec lui... et cet homme était encore un amant!... Ivre de vin, de jalousie... je sors... je m'informe... je retrouve et je suis sa trace jusque hors la ville... Je me mets à courir sur le rivage comme un insensé... A quelques pas de moi... je l'aperçois enfin, elle ne me voyait pas... elle suivait des yeux un canot qui était loin déjà... et sur lequel je distinguais pourtant un uniforme. C'était son amoureux qu'elle venait de quitter... Alors... oh! alors, je cours à elle, elle me reconnaît... elle veut fuir... mais impossible de m'échapper... Mes deux mains la tenaient et la serraient comme un étau... Nous étions arrivés au bord de la falaise... Que s'est-il passé dans la lutte?... je ne peux pas m'en souvenir... J'étais ivre... j'étais fou... J'entends un cri... cri terrible que je crois entendre encore... Je regarde autour de moi... plus personne... j'étais seul, comprenez-vous?... seul... Était-elle tombée en se débattant?... l'avais-je jetée à la mer?... Je ne sais pas... je ne sais pas...

LA MÈRE MOSCOU.

Romulus m'aurait écharpée pour moins que ça.

BAMBOCHE.

Tout à coup, je crois voir une robe blanche flottant sur la vague, je crois entendre une voix de femme... sa voix à elle... et je me précipite...

MARIETTE.

Vous vouliez la sauver? Ah! je savais bien que vous étiez bon.

BAMBOCHE.

Dans l'eau, j'eus bien vite perdu connaissance; quand je rouvris les yeux, j'étais chez moi... on m'avait secouru et ramené dans ma maison... Mais elle? elle? m'écriai-je. Personne ne l'avait vue. On n'avait sauvé que moi... Je l'avais donc tuée... Je ne voulais pas lui survivre. J'écrivis une lettre qui annonçait à mes voisins que je m'étais puni moi-même. Je comptais si bien plonger, que cette fois on ne me retrouverait plus... J'étais déjà dans la rue et bien déterminé à en finir, je rencontre ma marraine qui arrivait de Paris... « Où vas-tu? qu'elle me dit. — Je vas me noyer, » que je lui réponds, et je lui raconte la chose... « Te périr pour une créature de ce numéro-là? Allons donc!... » Elle avait la poigne solide dans ce temps-là... elle m'emmène, ou plutôt elle m'enlève et me jette sur une impériale de diligence, et en route pour Paris... Une fois là, j'aurais dû être tranquille. Ah ben, ouitch!... je n'osais pas sortir le jour, je me croyais toujours poursuivi, tra-

qué. Pourtant il fallait gagner son pain... Alors, je pris le crochet, j'endossai la hotte et je roulai ma bosse la nuit... A quelque temps de là, Mariette devint orpheline, j'eus le bonheur d'être pour quelque chose dans son adoption. (Allant à Mariette.) Mais si tu trouvais en nous une famille, moi j'avais trouvé en toi quelqu'un à aimer, à protéger, peut-être... et je travaillai pour elle comme un père pour sa fille... A présent, vous connaissez ma vie... vous savez que je ne suis pas un méchant homme, et vous me pardonnerez d'être un scélérat.

LA MÈRE MOSCOU.

Tu as été la cause d'un malheur, c'est vrai... mais, ce malheur est-il bien arrivé?... Les méchantes femmes, c'est comme les chats... ça retombe toujours sur les griffes et ça ne se tue jamais.

PAUL.

Ce qui est certain, prouvé, c'est que, pour cette femme qui vous avait indignement trompé, vous avez, sans hésiter, risqué votre vie.

BAMBOCHE.

Oh! il y a trop longtemps que nous parlons de moi... A présent, j'ai à m'occuper d'elle. (Il prend son chapeau.)

PAUL.

De Mariette?

LA MÈRE MOSCOU.

Te v'là encore parti?

BAMBOCHE.

Je devrais déjà être loin!

LA MÈRE MOSCOU.

Et sans dire où tu vas?

BAMBOCHE.

Je ne peux vous dire qu'une chose... ça va bien!... ça va très-bien!...

LA MÈRE MOSCOU.

Quoi?...

BAMBOCHE, à Mariette.

Pour me donner des jambes, laisse-moi t'embrasser, Mariette... Ah! tant qu'elle n'est pas vot' femme, c'est ma fille. (Bas, à Paul.) En revenant, j'aurai quelque chose à vous dire... quelque chose à vous rendre, docteur.

PAUL.

A moi?

BAMBOCHE.

Oui, à vous... Ah! on ne trouve pas que des chiffons dans la rue. (Haut.) A ce soir!... (En voulant sortir, il se heurte contre Henri qui entre.) Ouf!...

HENRI.

Aïe!

BAMBOCHE.

Ah! j'ai dû vous faire mal?

HENRI, se frottant l'épaule.

Au contraire!...

BAMBOCHE.

Ah!... Est-ce heureux que ce soit vous, monsieur Henri!.. un autre, ça lui aurait fait mal... à vous... ça vous a fait du bien... Bonsoir! (Il sort en courant.)

LA MERE MOSCOU.

Vot' servante, mon *artisse!*

HENRI.

Bonsoir, mère Moscou!... Bonsoir, mademoiselle Mariette!

LA MÈRE MOSCOU.

Viens, mignonne, laissons ces messieurs causer ensemble... Quand la voiture arrivera, nous vous préviendrons. (Elles sortent.)

SCÈNE V.

PAUL, HENRI.

HENRI.

Enfin, nous voilà seuls!

PAUL.

Bon Dieu, quel air mystérieux!

HENRI.

Madame Dartès est de retour!

PAUL.

Elle? C'est impossible!

HENRI.

Je l'ai vue... elle est venue chez moi.

PAUL.

Chez toi?

HENRI.

Ne suis-je pas son confident intime? M. Dartès, toujours amoureux de sa femme, ne doute plus de son innocence. Il a consenti à la ramener ici, et, pour qu'on ne pût rien soupçonner de ce qui s'est passé, elle a même décidé M. Dartès à rouvrir ses salons, à donner une fête, un bal masqué; enfin, en échange de la promesse qu'elle lui a faite de ne plus te revoir, Dartès a promis, lui, de ne plus te chercher querelle.

PAUL.

Tu le vois, entre cette femme et moi, tout est fini.

HENRI.

Tu crois cela?... Elle a appris, je ne sais comment, ton duel avec M. Dartès, le danger que tu as couru, ton généreux mensonge qui l'a sauvée; enfin, elle sait que tu as voulu donner ta vie pour elle; elle t'aimait, il y a un mois, elle t'adore à présent!

PAUL.

Je ne la reverrai jamais!

HENRI.

Pourras-tu l'éviter toujours!... Et, si elle apprend que tu aimes Mariette, que tu veux l'épouser, elle ne reculera, j'en suis certain, ni devant un éclat, ni devant un scandale.

PAUL.

Tu as raison, dès demain, et sous le prétexte de hâter ma convalescence, je quitterai Paris, et je n'y reviendrai qu'avec ma femme.

HENRI.

A la bonne heure!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MÈRE MOSCOU, MARIETTE.

LA MÈRE MOSCOU.

Enfin, mon major, voilà votre voiture... Lepailleux y a mis le temps, mais ça n'est pas de ma faute.

PAUL.

A bientôt, chère Mariette!... Ah! c'est que je ne peux plus vivre que par vous et près de vous!

LA MÈRE MOSCOU.

Allons! chacun à sa toilette, et rendez-vous général, ce soir, à la Villa des Chiffonniers! (A Henri.) Vous êtes aussi de la fête, pas vrai, mon *artisse*, on vous a *évité?*...

HENRI.

Oui, mère Moscou, et, au besoin, je me serais *évité* moi-même...

LA MÈRE MOSCOU.

Naturablement... En route!... Je reviendrai te prendre, petite.

PAUL.

A ce soir, Mariette!...

MARIETTE.

A ce soir, monsieur Paul!... (La mère Moscou fait passer Paul et Henri devant elle et sort la dernière.)

SCÈNE VII.

MARIETTE, puis TÉRÉSA.

MARIETTE.

Mon Dieu! que vous êtes bon! Ce matin encore, je vous demandais, dans ma prière, de me donner la force d'étouffer un amour insensé, et, par un miracle de votre miséricorde,

j'ai pu laisser Paul lire dans mon cœur! Paul, qui m'aime et qui sera mon mari, mon mari! (Elle s'est remise à travailler à ses fleurs, et n'a pas entendu Téresa qui entre par la porte du fond.)

TÉRÉSA, entrant par le fond.

Voilà la maison qu'on m'a désignée... et cette jeune fille est sans doute...

MARIETTE, se levant.

Du monde?..

TÉRÉSA, regardant Mariette, et avec dépit.

Ah! elle est jolie!...

MARIETTE.

Ces traits, ce regard...

TÉRÉSA.

Eh! mais, attendez donc, je vous ai déjà vue quelque part...

MARIETTE.

C'est vrai, madame.

TÉRÉSA.

Où donc?

MARIETTE.

Sous les pieds de vos chevaux...

TÉRÉSA.

Ah! oui!... Et cet accident n'a rien été, n'est-ce pas, grâce aux soins touchants qu'on vous a prodigués?

MARIETTE.

Madame désire quelque chose... des fleurs?...

TÉRÉSA, indifféremment.

Oui... une coiffure.

MARIETTE.

Je crois que j'ai précisément dans ce carton... (Elle va pour chercher un carton.)

TÉRÉSA, arrêtant son mouvement.

Mademoiselle.., vous vous nommez Mariette?...

MARIETTE, dont l'étonnement augmente à chaque question.

Oui, madame...

TÉRÉSA.

C'est chez vous que, il y a un mois, M. Paul Verdier a été transporté, à la suite d'une rencontre qui avait mis sa vie en danger?

MARIETTE.

Oui, madame.

TÉRÉSA.

Et ce jeune homme est resté chez vous, il était encore ici tout à l'heure?...

MARIETTE.

Oui, madame!

TÉRÉSA, allant fermer la porte du fond.

Les renseignements qu'on m'a donnés étaient exacts.

MARIETTE.

Puis-je savoir, madame?

TÉRÉSA.

Qui je suis?... Mon Dieu! ce que vous voudrez que je sois, une amie ou une ennemie...

MARIETTE.

Une ennemie?

TÉRÉSA.

Mademoiselle, nous sommes bien seules, n'est-ce pas? et personne ne peut entendre ce que je vais vous dire?

MARIETTE.

Personne!

TÉRÉSA.

Asseyez-vous alors, et causons... (Elle s'assied.) Asseyez-vous, mademoiselle...

MARIETTE, s'asseyant, mais regardant toujours Térésa avec une sorte d'effroi.

Vous connaissez M. Paul Verdier, madame?...

TÉRÉSA, avec assurance.

Je l'aime!

MARIETTE, se levant.

Vous l'aimez?...

TÉRÉSA, froidement.

C'est pour moi qu'il s'est battu.

MARIETTE.

Pour vous!

TÉRÉSA.

Pour moi, qu'il aime!

MARIETTE.

Il vous aime?

TÉRÉSA.

Oui. (Mariette retombe assise.) Vous voyez, mademoiselle, que je suis franche avec vous; le lendemain de ce duel, qu'on m'avait laissé ignorer, j'ai dû partir en voyage avec mon mari.

MARIETTE.

Votre mari!

TÉRÉSA.

C'est lui qui avait provoqué monsieur Paul; mais j'ai su détourner ses soupçons et tromper sa jalousie. A mon retour, quelqu'un que j'avais chargé de retrouver les traces de Paul, de Paul qui n'avait pas reparu chez lui, m'a appris tout ce qui s'était passé. La gravité de la blessure, les soins prodigués par vous depuis un mois à ce jeune homme; enfin, on a pu m'apprendre encore, grâce aux indiscrétions d'une bonne vieille femme, votre parente, je le suppose, qu'abusée par les expressions d'une reconnaissance trop vive peut-être, vous aviez laissé l'amour s'éveiller dans votre cœur... et conçu des projets romanesques, impossibles...

MARIETTE.

Impossibles!...

TÉRÉSA.

Alors même que monsieur Paul Verdier serait libre... et

vous savez maintenant qu'il ne l'est pas... pourrait-il sérieusement songer à vous?

MARIETTE, à elle-même, avec des sanglots.

Il ne m'aimait pas... il me trompait, lui... lui!...

TÉRÉSA.

Des larmes?... Je m'y attendais... Ayez donc du courage! Croyez-vous qu'il ne m'en a pas fallu, à moi?... Vous avez secouru Paul, je ne dois ni ne veux l'oublier. J'ai donc songé à votre avenir... Le souvenir de Paul que vous connaissez à peine et que vous allez me promettre de ne plus revoir, ce souvenir s'effacera bien vite... Nous allons nous entendre, n'est-ce pas? Tenez, vous ne pleurez déjà plus. (Elle se lève.)

MARIETTE, se contenant à peine.

Non. Je vous écoute, madame, et je crois faire un mauvais rêve. Je ne savais rien de ce monde... dans ma naïveté d'enfant, je croyais au bien. J'ai recueilli chez moi un jeune homme blessé, mourant, je l'ai sauvé, oui, madame, je l'ai sauvé, et j'en remercierai Dieu tous les jours : ce jeune homme est estimé de tous; on ne connaît de lui que de nobles actions. Il m'a dit : « Mariette, je vous aime... » et il me trompait, moi qui n'ai plus de mère qui me protége! Vous, madame, vous avez un mari qui vous a donné son nom et son honneur à garder, vous trompez ce mari... et vous venez me le dire, à moi, qui suis une honnête fille, et qui me sentais rougir en vous écoutant!

TÉRÉSA.

Mademoiselle!...

MARIETTE.

Oh! mais, si vous aimez Paul, Paul ne vous aime pas, lui! Non, il ne peut pas vous aimer, et quand ici, tout à l'heure, en présence de ceux que la charité a faits mes protecteurs, il me disait : « Mariette, vous serez ma femme, » il ne mentait pas, non, madame, il ne mentait pas!...

TÉRÉSA.

Vous, sa femme?... Vous êtes folle!... Ah!... je comptais n'avoir à lutter que contre une enfant, et c'est une rivale que je rencontre... et elle me défie?... Eh bien, j'accepte le combat... Pour vous reprendre Paul, je braverai tout, et s'il était vrai qu'il pût vous préférer à moi... jamais, je vous le jure, jamais vous ne serez à lui!... Vous, sa femme! Mais, pour empêcher cet odieux mariage, je foulerais sous mes pieds honneur, devoirs, crainte de Dieu même; car, pour vous disputer celui que j'aime, j'irais me jeter entre vous deux jusque sur les marches de l'autel!...

MARIETTE.

Mais votre mari, madame, votre mari tuerait Paul!

TÉRÉSA.

Dût-il nous tuer tous les deux, je n'hésiterais pas.

MARIETTE.

Vous me faites peur!...

TÉRÉSA.

Oh! vous croyez aimer, vous, parce qu'à votre rêve perdu vous donnez quelque larmes... mais... pour que Paul ne soit pas à une autre, c'est mon sang que je donnerais... Allons, nous nous connaissons bien toutes deux. Je serai ce que vous aurez voulu que je soie, une ennemie, une ennemie implacable, et nous verrons si vous pouvez lutter contre moi.

MARIETTE, après un temps.

Lutter!... je ne l'essayerai même pas, madame... si ma vie, si mon bonheur seuls avaient été en péril. . j'aurais été plus courageuse, plus résolue peut-être, mais il y va de ses jours à lui!... Rassurez-vous donc, madame... de ce moment, entre M. Paul et moi, tout est fini.

TÉRÉSA.

Vous voilà plus raisonnable... Et vous me jurez...

MARIETTE, avec mépris.

Je vous jure que je ne serai jamais la femme de votre amant, madame! (Elle sort à droite.)

TÉRÉSA.

C'est tout ce que je voulais.

BAMBOCHE, au dehors.

Mariette!... Mariette!...

TÉRÉSA, à part, et se disposant à partir.

Cette voix...

SCÈNE VIII.

TÉRÉSA BAMBOCHE.

BAMBOCHE, entrant.

Mariette!...

TÉRÉSA.

Ah!...

BAMBOCHE.

Non, non... il vaut mieux que je ne lui dise rien encore... Si ça n'allait être qu'une fausse joie? Faut attendre à ce soir...

TÉRÉSA, à part.

Mais, c'est lui... c'est lui!...

BAMBOCHE, l'apercevant.

Tiens... quelqu'un!... Faites excuse, madame, le magasin est fermé, mais je vas appeler la marchande... (Criant.) A la boutique!... à la...

TÉRÉSA.

C'est inutile! (A part.) S'il me reconnaît, je suis perdue...

BAMBOCHE.

Madame s'en va? madame a été servie?

TERÉSA.

Oui!

BAMBOCHE.

Il n'y a pas moyen de sortir, il pleut à verse... la rue est comme une rivière...

TÉRÉSA, se dirigeant vers la porte.

Oh! qu'importe!...

BAMBOCHE, qui la voit en face.

Ah!

TÉRÉSA, se détournant vivement.

Ah! c'est bien lui!...

BAMBOCHE.

Encore mon cauchemar!

TÉRÉSA, à part.

Il existe!...

BAMBOCHE.

Mais il n'est pas en calèche cette fois... et il ne m'échappera pas... (Il cherche à voir Térésa.)

TÉRÉSA, à part.

Allons, l'audace seule peut me sauver. (Haut et avec calme.) Vous dites donc qu'il pleut très-fort?

BAMBOCHE, à part.

Sa voix...

TÉRÉSA.

Il me sera impossible alors de retourner à pied chez moi ..

BAMBOCHE, à part.

C'est sa voix...

TÉRÉSA.

Rendez-moi le service de me faire avancer une voiture.

BAMBOCHE, à part.

Oh! c'est tout à fait ça! ..

TÉRÉSA.

Eh bien, vous n'êtes pas encore parti? (Un silence.) Ah çà! pourquoi me regardez-vous ainsi, mon garçon?...

BAMBOCHE.

Pourquoi? Vous me demandez pourquoi?...

TÉRÉSA.

Mais... oui...

BAMBOCHE.

Regardez-moi donc aussi.

TÉRÉSA.

Vous?

BAMBOCHE.

Oui, moi... et là, bien en face.

TÉRÉSA.

Mais, mon brave homme, c'est d'une voiture que j'ai be-

soin, et pas du tout de votre visage. Pourtant, si ça vous fait bien plaisir... (Le lorgnant.) La ! je vous ai vu...

BAMBOCHE.

Et ma figure ne vous rappelle rien ?

TÉRÉSA.

Absolument rien.

BAMBOCHE.

Ça ne vous fait pas souvenir de Marseille ?

TÉRÉSA.

Marseille ?... Je n'y suis jamais allée...

BAMBOCHE.

Jamais ?...

TÉRÉSA.

Il paraît que j'ai l'avantage de ressembler à quelqu'un qui vous intéresse...

BAMBOCHE.

Non, vous ne ressemblez pas... vous êtes... elle... ma femme...

TÉRÉSA.

Votre femme... moi !... Ah ! mais vous devenez très-amusant... Votre femme !... Ah !... ah ! ah !... (Elle rit.)

BAMBOCHE.

Oh ! tenez... je crois l'entendre rire... Oui, quand je pleurais de jalousie et de rage... elle riait comme ça... Oh ! voyons, ne me tourmentez plus ! Dis-moi... que c'est toi... dis-moi que tu n'es pas morte, que je ne t'ai pas tuée !

TÉRÉSA.

Vous avez tué votre femme, malheureux ! Ah çà ! mais, j'ai presque envie de crier à la garde... de vous faire arrêter...

BAMBOCHE.

Me faire arrêter !

TÉRÉSA.

Je le devrais. Ne fût-ce que pour empêcher mon mari d'avoir de ces idées-là...

BAMBOCHE.

Son mari ! Vous avez un mari ?

TÉRÉSA.

Mais oui... Ce qui vous prouve suffisamment que je ne suis pas... ce que vous croyez... Allons, ne me regardez plus avec ces yeux effarés, et reprenez votre bon sens... Moi, puisqu'il le faut, je vais attendre patiemment que la pluie ne tombe plus. (Elle s'assied sur un vieux fauteuil à droite; puis, gênée par le regard que Bamboche attache sur elle, et pour détourner son attention, elle dit avec un calme joué.) Donnez-moi donc...

BAMBOCHE.

Quoi ?

TÉRÉSA.

Ce tabouret.

BAMBOCHE.

Hein ?

TÉRÉSA.

Ce tabouret qui est là-bas, sous la table.

BAMBOCHE, à part, et apportant le tabouret.

Je ne rêve pas... je n'ai pas bu... Oh ! non, il ne peut pas y avoir deux femmes si pareilles que ça. (Il met le tabouret sous les pieds de Térésa, et reste à genoux en la regardant.)

TÉRÉSA.

La... très-bien !... (Le lorgnant.) Ah çà ! vous vous vantez, n'est-ce pas?... vous n'avez jamais tué personne?... Non, en vous regardant, on ne peut pas prendre au sérieux ce que vous dites... et si vous ne me faites pas peur... c'est que vous me faites rire... Ah ! ah ! ah !... (Elle se renverse en riant sur le dos de sa chaise.)

BAMBOCHE.

Ah ! encore ce rire... ce rire maudit !...

TÉRÉSA, encore gênée par le regard de Bamboche, laisse tomber son gant.

Ah !... Ramassez-moi donc mon gant, je vous prie !...

BAMBOCHE.

Votre gant... où est-il ?

TÉRÉSA, le lui montrant à terre.

Là... là...

BAMBOCHE, le lui rendant.

Une petite main comme la sienne... oui... mais ces bagues, ces diamants... puis, ce sang-froid... cette gaieté... (Haut.) Ah ! vous avez raison, madame... je suis un imbécile... une brute... Excusez-moi... vous n'êtes pas elle... non, vous ne pouvez pas être Térésa...

TÉRÉSA, poussant un soupir de soulagement.

Ah !... (Se levant.) La pluie doit avoir cessé, et, cette fois, je pars...

BAMBOCHE.

Madame... vous ne m'en voulez plus de ma folie de tout à l'heure ?...

TÉRÉSA.

Non... et même laissez-moi vous donner un bon conseil avant de vous quitter. Ne contez pas comme ça vos petits secrets de ménage à tout le monde, car la justice pourrait vous en demander compte.

BAMBOCHE.

La justice !

TÉRÉSA.

Oui, oui... la justice... Pleurez votre femme, pleurez-la bien ; mais, croyez-moi... n'en parlez jamais... entendez-vous ?... (Bamboche fait un mouvement vers elle.) Jamais !...

BAMBOCHE, se prenant la tête dans les mains, et tombant sur la chaise, à gauche, près de la table.

Ah ! j'ai peur d'être fou ! (Térésa disparaît.)

Digitized by Google

CINQUIÈME TABLEAU

LES ENTRECHATS DE LA MÈRE MOSCOU

La Villa des Chiffonniers, vue de nuit et illuminée : à toutes les fenêtres, sur les tolls des maisons, on a placé des lanternes suspendus à des crochets, on en a placé aussi à la potence du puits ; au milieu du carrefour, une grande table a été dressée pour le repas de noces, qui touche à sa fin. Les chiffonniers, hommes et femmes, endimanchés et dans des toilettes qui sentent le chiffon, sont à table; au centre, on voit l'Arlequine en toilette de mariée; sous la tonnelle, on a attablé les enfants.

SCÈNE PREMIÈRE.

FARFAILLOU, L'ARLEQUINE, LEPAILLEUX, HENRI, CHIFFONNIERS, puis LE PÈRE LAVIGNE et LES MUSICIENS.

(Avant le lever du rideau, on entend chanter un refrain avec accompagnement de verres et de couteaux. — Le rideau lève sur les applaudissements donnés au chanteur.)

TOUS.

Ah ! bravo ! Ah ! ah ! ah ! (Rires et bravos.)

HENRI, arrivant du fond.

Bravo, père Lepailleux, bravo !

TOUS.

Oh ! monsieur Henri...

LEPAILLEUX.

Place, place à not' *artisse !* Vite... un verre et une bouteille !

HENRI, s'asseyant.

Merci !... Ne vous interrompez pas, beau chanteur...

FARFAILLOU.

Les couplets à la mariée étaient *chocnosophes*... L'Arlequine, mon épouse, en est toute rouge...

HENRI, à Lepailleux.

Vous n'avez pas fini, j'espère ?

FARFAILLOU.

Si... mais on peut demander bis.

TOUS.

Oui... oui...

L'ARLEQUINE.

Non... non... je ne demande pas bis, moi... (Bas.) Ils sont très-vilains, ses couplets !

FARFAILLOU.

Alors, à un autre.

LEPAILLEUX.

Oui, à un autre... A qui le tour?

L'ARLEQUINE, regardant Henri.

Si j'osais...

HENRI.

Osez, mon enfant.

FARFAILLOU.

Pardieu!.. Si on n'osait pas... un jour de noces...

L'ARLEQUINE.

Je demanderais à monsieur Henri...

HENRI.

Quoi donc?

L'ARLEQUINE.

Une chanson.

TOUS.

Ah! oui... oui!

HENRI.

Ma foi, j'en ai justement fait une à votre intention, mes amis.

LEPAILLEUX.

C'est gentil, ça. C'est-y une gaudriole?

HENRI.

Après vous, père Lepailleux, on ne peut plus rien se permettre dans ce genre-là... Mes couplets sont pourtant de circonstance; j'ai chanté le chiffon.

LEPAILLEUX

La marchandise!... Oh! fameux! Ça nous intéressera tous... Il y a-t-y un refrain?

HENRI.

Certainement.

LEPAILLEUX.

Attention! Nous le reprendrons en chœur, et de cœur. (Tout le monde se lève et se groupe autour de Henri.)

HENRI.

Air nouveau de M. Fossey.

PREMIER COUPLET.

Par la nuit froide et terne,
Chiffonnier de Paris,
Que cherche ta lanterne,
Au milieu des débris? } (*bis en chœur.*)

Chiffon, chiffon,
C'est ta moisson;
Que ton crochet dans ta hotte l'entasse.
Va, du chiffon,
L' commerce est bon :
Tout s'use ou s'efface,
Et n'est plus que chiffon. } (*reprise en chœur.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Ce morceau de dentelle,
De soie ou de velours,
A plus d'un cœur rappelle
De lointaines amours !
Chiffon, chiffon,
Ce vieux chiffon
Fut jeune et frais comme Rose ou Palmyre.
Tout passe donc!
Pauvre chiffon,
Tu fus cachemire,
Et te voilà chiffon.

TROISIÈME COUPLET.

C' papier, chiffon naguère,
Sous la presse apporté,
Parfois c'est la lumière,
Parfois la liberté!
Chiffon, chiffon,
Grâce au chiffon,
Chacun s'instruit, Béranger peut écrire.
Livre ou chanson,
Fut un chiffon.
Si nous savons lire,
On le doit au chiffon.

QUATRIÈME COUPLET.

Jadis l'Europe entière
Contre la France arma;
Qui donc à la frontière
Venait dire : « Halte-là ? »
Chiffon, chiffon,
C' fut un chiffon,
Lambeau sacré que tout Français honore!
Chiffon, chiffon,
Noble chiffon,
S'il est tricolore,
Amis, gloire au chiffon!

TOUS.

Bravo ! (On entend un charivari au dehors.)

HENRI.

Qu'est-ce que c'est que ce charivari-là ?

FARFAILLOU.

C'est l'orchestre du Lapin blanc... Place ! place !... (On voit arriver trois musiciens, un violon, une clarinette et une grosse caisse avec cymbales, le tout orné de rubans. Ils entrent en jouant une marche à tour de bras. — A l'entrée des musiciens, les enfants se sont mis à suivre l'orchestre ambulant en se faisant des castagnettes d'assiettes cassées. Pendant tout ce mouvement, on a enlevé la table et déplacé les chaises.)

HENRI.

Voilà une musique !

FARFAILLOU.

Bonsoir, père Lavigne!... On vous a préparé votre estrade... (Il lui montre un plancher posé sur le puits.) Serez-vous bien là-dessus, hein ?

LE PÈRE LAVIGNE.

Sur le puits!... Eh ! eh ! c'est solide, dites donc?

FARFAILLOU.

A porter le bœuf gras.

L'ARLEQUINE.

Eh ben, et le trombone? Je ne vois pas le trombone !

LE PÈRE LAVIGNE.

Il est indisposé.

L'ARLEQUINE.

Ah ! un orchestre sans trombone... c'est du joli ! D'abord, vous nous devez un trombone.

LE PÈRE LAVIGNE.

C'est vrai; aussi j'ai apporté l'instrument.

L'ARLEQUINE.

Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse... une bassinoire ? Ah ! s'il n'y a pas de trombone, je ne danserai pas à ma noce, la ! (Elle remonte en boudant.)

FARFAILLOU.

Plus souvent ! Passez-moi ça, père Lavigne... ma femme veut du trombone, on lui en donnera.

LEPAILLEUX.

Tu en pinces donc, toi?

FARFAILLOU.

Je suis très-fort sur la trompe marine. J'aurai bien assez de souffle pour c'te machine-là. Écoutez plutôt. (Il souffle dans le trombone et en tire un son plaintif.) Voilà le trombone demandé.

L'ARLEQUINE.

Toi?

FARFAILLOU, tendrement.

Oui, moi. Aujourd'hui, je ne peux rien te refuser... A charge de revanche, madame Farfaillou. (Il l'embrasse.)

L'ARLEQUINE.

Je vous ai déjà dit que je n'aimais pas ces choses devant le monde.

LEPAILLEUX.

V'là l'orchestre au complet.

L'ARLEQUINE.

Oui, mais c'est mademoiselle Mariette, c'est vot' fille qui doit ouvrir le bal. On ne commencera pas sans elle.

LA MÈRE MOSCOU, en dehors.

En avant les huit z-autres !

TOUS.

Ah ! v'là la mère Moscou.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MÈRE MOSCOU, MARIETTE et PAUL.

LA MÈRE MOSCOU, en grande toilette. Bonnet à rubans, châle rouge sur le bras, robe jaune.

Vous ne dansez pas plus haut que ça, vous autres?

LEPAILLEUX.

On vous attendait. Eh ben, et Bamboche?

LA MÈRE MOSCOU.

C'est ce gueux-là qui nous a mises en retard. (Bas à Mariette.) Il faut être plus gaie que ça, ma petite.

PAUL, bas.

Qu'avez-vous donc, Mariette?

MARIETTE.

Mon Dieu, rien, monsieur, rien!

LA MÈRE MOSCOU.

Je vois ce que c'est. Comme le docteur est encore trop faible pour danser, toi, sa garde-malade, tu ne veux pas danser non plus. Eh ben, restez là... causez... Mais qui est-ce qui fera le vis-à-vis de la mariée?

HENRI.

Moi?

LA MÈRE MOSCOU.

Et avec qui?

HENRI.

Avec vous, mère Moscou. (Rires.)

LA MÈRE MOSCOU.

Avec moi?... Vous seriez bien attrapé si je disais oui.

HENRI.

Je serais désolé si vous disiez non.

LA MÈRE MOSCOU.

Vrai?... Eh ben, alors, gare là-dessous!... le tremblement va commencer. Je vas montrer à ces poulettes-là comment on tricotait en 1809.

LEPAILLEUX, à l'Arlequine.

Tu m'as fait l'honneur de la première. En place tout le monde! (Paul et Mariette se sont assis sous la tonnelle. Seulement, et comme pour éviter le tête-à-tête, Mariette prend sur ses genoux un des petits enfants qui jouaient autour d'elle, et ne paraît s'occuper que de cet enfant. On se met en place pour le quadrille.

FARFAILLOU.

Dites donc, père Lavigne, je soufflerai quand vous taperez du pied.

LE PÈRE LAVIGNE, sur l'estrade.

Tu es sûr que c'est solide?

FARFAILLOU.

Allez-y ! (L'orchestre commence. Farfaillou souffle à tort et à travers. Mais la contredanse n'en va pas moins galement. Henri est électrisé par les avant-deux de la mère Moscou.)

HENRI, levant la jambe.

Voilà du 1859, mère Moscou !

LA MÈRE MOSCOU, battant un entrechat.

Eh ben, v'là du 1809, mon petit...

TOUS, après le pas de la mère Moscou et de Henri.

Galop général ! (Pendant le galop, le père Lavigne frappe si fort la mesure, que le plancher se brise en partie et que Farfaillou disparaît dans le puits. L'orchestre s'arrête. — Cri d'effroi.)

LE PÈRE LAVIGNE.

Le trombone est tombé dans l'eau !

L'ARLEQUINE.

Ah ! mon mari est noyé... me voilà veuve !...

LA MÈRE MOSCOU.

Oh ! c'est trop tôt !...

FARFAILLOU, passant la tête au-dessus de la margelle.

Rassure-toi, je me suis raccroché. J'en serai quitte pour un bain de pied (Éternuant.) et un rhume ! (On l'entoure, on le tire du puits, puis on l'emmène dans la maison de l'Arlequine. A ce moment, on entend la voix de Bamboche.)

BAMBOCHE, en dehors.

Mariette !

LA MÈRE MOSCOU.

C'est la voix de Bamboche!

MARIETTE.

C'est moi qu'il appelle.

BAMBOCHE, entrant.

Mariette !

LA MÈRE MOSCOU.

D'où viens-tu, décousu que tu es ?

BAMBOCHE.

D'où je viens ?... Je viens du Brésil..

TOUS.

Du Brésil ?

BAMBOCHE.

Rue de Provence, numéro 4... Je vous avais fait un mystère de la chose... mais à présent qu'elle a réussi... Mariette, ne va pas être malade de joie. Ah bah ! le bonheur ne fait jamais de mal. Mariette, mon enfant, j'ai retrouvé ton père !

MARIETTE.

Mon père !

TOUS.

Son père !

BAMBOCHE.

Oh ! mais celui-là, c'est le vrai.

Digitized by Google

MARIETTE.

Mon père !... Il existe ?

BAMBOCHE.

Il se porte même très-bien !

LA MÈRE MOSCOU.

Tu l'as trouvé à toi tout seul ?

BAMBOCHE.

A moi tout seul... Les lettres laissées par la pauvre mère de Mariette, et signées Rafaël, étaient datées de Rio-Janeiro; en apprenant que le grand monsieur qui était venu plusieurs fois visiter notre blessé...

PAUL.

M. Sandoval ?

BAMBOCHE.

Oui... était lui-même de ce pays-là... j'ai eu l'idée de lui porter les lettres; après les avoir lues, il s'est écrié tout de suite : « Ce Rafaël que vous cherchez, je le connais... il est à Paris. »

MARIETTE, PAUL, LA MÈRE MOSCOU.

A Paris !

BAMBOCHE.

Je vous conduirai chez lui ce soir.

LA MÈRE MOSCOU.

Il t'y a conduit?

PAUL.

Vous y êtes allé?

MARIETTE.

Tu l'as vu... lui, mon père?

BAMBOCHE.

Comme je vous vois.

MARIETTE.

Il s'est souvenu de ma mère?

BAMBOCHE.

Il a pleuré, Mariette; et quand je lui ai raconté comment nous nous étions faits tes pères, en attendant mieux, il m'a embrassé comme du pain !... Il voulait venir te chercher... ici. Ça ne se pouvait pas... d'ailleurs, je voulais te prévenir tout doucement... Mais je lui ai promis que je t'amènerais chez lui aujourd'hui, ce soir... et il a fait atteler sa voiture.

TOUS.

Sa voiture!

BAMBOCHE.

Allons, marraine, embrassez Mariette bien vite... et je l'emmène dans la voit... dans sa voit... dans not' voiture !...

MARIETTE, embrassant la mère Moscou.

Oh ! c'est comme un rêve !

LA MÈRE MOSCOU.

Chère petite, va !...

BAMBOCHE.

Partons!... partons!

PAUL, le retenant.

Mais, vous ne nous avez pas dit le nom...

BAMBOCHE, s'arrêtant.

Le nom de Rafaël?

PAUL.

Oui, son nom...

BAMBOCHE.

Il s'appelle Dartès.

PAUL ET HENRI.

Dartès!

PAUL.

Dartès!... Oh! Mariette est perdue pour moi! (Mariette sort, entraînée par Bamboche. — Farfaillou revient.)

TOUS.

Ah! v'là le marié! v'là le marié!... En place, en place! (Tous les couples se reforment, et commencent un grand galop, accompagné par les chants joyeux des chiffonniers, pendant que le rideau baisse.)

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

LA REVANCHE DE BAMBOCHE

Même décor qu'au deuxième tableau. — La causeuse de droite a été placée devant la cheminée; deux lampes brûlent sur la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, MAS.

JOSEPH.

Mais arrivez donc, monsieur Mas, arrivez donc !.. nous vous attendions avec une impatience...

MAS.

Comment! nous vous attendions?

JOSEPH.

Mais, certainement.

MAS.

C'est-à-dire que c'est ta maîtresse qui m'attend.

JOSEPH.

Moi aussi, monsieur Mas; moi, d'abord... je suis pressé de savoir où en sont mes valeurs.

Digitized by Google

MAS.

Elles sont en bonnes mains, mon garçon, en très-bonnes mains : il n'y a personne qui s'entende mieux que moi à faire fructifier les capitaux, et, puisque j'ai bien voulu me charger des tiens, tu peux être tranquille... à une condition pourtant...

JOSEPH.

Toujours la même?...

MAS.

Mon Dieu! oui...

JOSEPH.

C'est que je vous tiendrai au courant de tout ce qui se passe dans la maison Dartès ?

MAS.

Précisément. Je suis un peu curieux...

JOSEPH.

Et moi un peu bavard...

MAS.

Ça s'accorde à merveille... Renseigne-moi donc sur le motif urgent qui a décidé ta maîtresse à m'envoyer chercher ce soir... conte-moi vite ce que tu sais...

JOSEPH.

Ce que je sais?

MAS.

Oui.

JOSEPH.

Je ne sais rien du tout.

MAS.

Par exemple!

JOSEPH.

Seulement, je suppose qu'il y a du nouveau, beaucoup de nouveau...

MAS.

Ah! ah!...

JOSEPH.

D'abord, M. Sandoval, l'ami de monsieur, a amené ici plusieurs fois, dans la journée, un individu assez mal mis et pas distingué du tout, une espèce de pas grand'chose, enfin. . Ils se sont enfermés ensemble, puis le pas grand'chose est reparti dans la propre voiture de monsieur, attelée tout exprès pour lui sur l'ordre de monsieur, qui lui a pris les deux mains et s'est écrié : « Amenez-la, mon ami, amenez-la bien vite! »

MAS.

Ensuite?

JOSEPH.

Ensuite, j'ai introduit dans le cabinet de monsieur un autre visiteur qui avait la tournure d'un magistrat, puis monsieur a fait prier madame de passer chez lui; elle y est restée

assez longtemps, et quand elle est ressortie elle n'avait pas l'air content du tout.

MAS.

Pourquoi?

JOSEPH.

Oh! impossible de le savoir.

MAS.

Vous devenez donc sourd, monsieur Joseph?...

JOSEPH.

J'espère bien que non...

MAS.

Et vous n'avez pas entendu ce qui se disait dans le cabinet du baron Dartès?

JOSEPH.

J'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour entendre, mais on avait eu la précaution de fermer la double porte, et on parlait si bas, si bas, que je n'ai pu saisir une gueuse de parole...

MAS.

Tant pis pour vos valeurs... il y aura de la baisse...

JOSEPH.

Oh! que non!

MAS.

J'attends.

JOSEPH.

Après vous avoir envoyé chercher, madame est rentrée dans sa chambre comme un ouragan, et alors...

MAS.

Alors?

JOSEPH.

J'ai mis l'œil à la lorgnette...

MAS.

A la lorgnette?

JOSEPH.

Oui, au trou de la serrure...

MAS.

Ah! très-bien...

JOSEPH.

Madame est restée assise quelques instants, très-émue, très-pâle, comme accablée; puis elle s'est relevée brusquement, elle a ouvert le meuble où elle renferme ses objets les plus précieux, elle en a tiré une liasse de papiers qu'elle a feuilletés, et elle s'est écriée : « Il n'y a qu'un homme qui puisse me sauver !...»

MAS.

Et cet homme?...

JOSEPH.

Pardieu, c'est monsieur Mas...

Digitized by Google

MAS.

Ah! la petite dame a besoin de moi... ah! je lui suis indispensable!... bien, très-bien!... C'est de la hausse pour toi, mon garçon, c'est de la hausse!...

JOSEPH, voyant entrer Térésa.

Madame!

SCÈNE II.

LES MÊMES, TÉRÉSA.

TÉRÉSA, à Joseph.

Sortez! (Joseph sort.) Bonsoir, monsieur Mas!

MAS, très-humble.

Madame la baronne...

TÉRÉSA.

Je vous remercie d'être venu sans retard...

MAS.

Trop heureux d'être agréable à madame la baronne. Je me permettrai de remarquer que madame la baronne paraît bien troublée, bien inquiète; serait-il donc survenu quelque événement fâcheux?

TÉRÉSA.

Je peux avoir confiance en vous?

MAS.

Confiance aveugle, madame.

TÉRÉSA.

Eh bien, monsieur Mas, tout me fait pressentir que je touche à une de ces crises suprêmes de la vie contre lesquelles on ne peut lutter qu'à force de résolution et d'énergie!... et je lutterai ainsi jusqu'à mon dernier souffle... Vous vous en doutez bien, n'est-ce pas?... Ah! c'est une véritable bataille qui va s'engager... Voulez-vous être avec moi?...

MAS.

Alliance offensive et défensive, madame.

TERÉSA, allant s'asseoir et faisant signe à M. Mas de prendre un siége.

C'est bien; vous allez tout savoir... Mon Dieu, j'ai tant de choses à vous dire, que je ne sais vraiment par où commencer... (Brusquement.) M. Dartès a retrouvé sa fille...

MAS.

Quelle fille?...

TÉRÉSA.

Oh! c'est fort touchant, fort romanesque!... M. Dartès avait aimé, autrefois, je ne sais quelle femme, nommée Julie Morel; et c'est la fille de cette Julie qui, par un concours de circonstances merveilleuses, vient réclamer aujourd'hui la tendresse de l'heureux père!...

MAS.

Oui... un péché de jeunesse... Et qu'avez-vous dit? qu'avez-vous fait?

TÉRÉSA.

J'ai pleuré d'attendrissement; j'ai eu des regards angéliques, des paroles sorties du cœur; j'ai promis d'accueillir à bras ouverts la nouvelle venue; j'ai promis de l'aimer comme ma propre fille; j'ai promis, enfin... tout ce qu'on peut promettre quand on ne doit rien tenir, et j'ai laissé ce pauvre Dartès dans l'admiration de sa Térésa!...

MAS.

Voilà une fille qui aurait mieux fait de ne jamais retrouver son père!

TÉRÉSA.

Je le crois!

MAS.

Du reste, madame la baronne n'a pas à s'inquiéter au sujet de la donation qui lui a été faite par M. Dartès; la jeune personne n'a aucun droit à la fortune paternelle.

TÉRÉSA.

Oh! je le sais... Mon mari a daigné me rassurer complétement là-dessus : «Loin de moi la pensée, m'a-t-il dit, de retirer d'une main ce que j'ai donné de l'autre... Je suis jeune encore, j'ai de l'audace, du courage, et je travaillerai pour l'enfant que le ciel m'a rendu.»

MAS.

Ah! c'est très-beau, cela...

TÉRÉSA.

Magnifique, n'est-ce pas? Et pour se refaire une fortune, il a l'intention de retourner au Brésil...

MAS.

Où vous ne le suivrez pas...

TÉRÉSA.

Ce passe-port que je vous avais demandé...

MAS.

Le voici, madame...

TÉRÉSA.

Donnez.

MAS.

Vous voyez... la personne qui vous accompagnerait pourrait passer pour votre mari...

TÉRÉSA.

C'est bien... Ah! cette Mariette!

MAS.

C'est le nom de la demoiselle?

TÉRÉSA.

Nom abhorré, nom maudit, comme celle qui le porte!...

MAS.

Pardon, madame... mais je ne vous comprends plus...

Digitized by Google

Pourquoi cette colère, puisque vous n'avez rien à craindre d'elle au sujet de votre fortune?...

TERÉSA.

Ah! monsieur, il ne s'agit pas seulement de ma fortune, il s'agit de mon bonheur!... oui de mon bonheur!... Ah!... c'est que vous ne savez pas tout le mal que m'a déjà fait cette femme, tout le mal qu'elle peut me faire, surtout!... Si encore je n'avais qu'elle à combattre, vous me verriez tranquille sur le résultat de cette lutte; je n'aurais pas besoin d'appeler à mon aide tout ce qu'un cœur blessé contient de ruse et d'audace! Je saisirais dans ma main ce roseau fragile et je le briserais!... Mais cette rencontre inattendue, fatale, n'est pas celle qui m'inquiète le plus à cette heure; il y en a une autre. (Se levant lentement.) Entendez-vous? une autre qui est venue tout à coup jeter dans mon existence la menace, le danger, l'épouvante!...

MAS, qui a suivi ses mouvements.

Madame!

TÉRÉSA.

Regardez-moi bien en face, monsieur, et quand vous saurez ce qui m'arrive, vous vous étonnerez de ne pas me voir encore plus troublée et plus pâle!... Faites-moi le plaisir maintenant de jeter un coup d'œil sur ces valeurs! (Elle jette sur la table des papiers qu'elle a tirées de sa poche.)

MAS, à part.

Allons, allons, l'affaire sera bonne. (Il examine les papiers que Térésa lui a remis.)

TÉRÉSA, à part.

C'est résolu! J'irai trouver Paul et je lui dirai: « Votre mariage avec la fille de Dartès est impossible, et comme sans vous la vie n'est rien pour moi, j'ai brisé ma chaîne: fuyons! Si vous ne voulez pas fuir, ne me chassez pas, au moins! Je resterai chez vous jusqu'à ce que mon mari vienne m'y tuer sous vos yeux! » Oh! je connais Paul! il ne résistera pas à mes larmes, à mes prières, à mon désespoir! N'a-t-il pas déjà donné son sang pour moi?... Oui, oui, il partira. (Haut à Mas, qui se lève.) Eh bien, monsieur?...

MAS.

Eh bien, madame, toutes ces valeurs sont excellentes.

TÉRÉSA.

Et faciles à réaliser, n'est-ce pas?

MAS.

Cela dépend du temps qu'on aurait.

TÉRÉSA.

Quarante-huit heures...

MAS.

Hum!

TÉRÉSA.

Doutez-vous que ce soit possible?

MAS.

Non, mais la négociation coûtera plus cher, beaucoup plus cher...

TÉRÉSA.

Je ne marchande jamais les services qu'on me rend.

MAS.

Madame la baronne aura ses fonds après-demain.

TÉRÉSA.

Monsieur Mas !

MAS.

Madame?

TÉRÉSA.

J'ai encore besoin de vous pour quelque chose de plus important, de plus cher...

MAS.

Ah! madame... vous pouvez compter sur tout mon zèle, sur tout mon dévouement... De quoi s'agit-il ?

TÉRÉSA.

De faire disparaître quelqu'un...

MAS.

Diable!

TÉRÉSA.

Eh ! ne vous récriez pas si vite !

MAS.

Ça n'est pas ma partie, madame, ça n'est pas ma partie! (Fausse sortie.)

TÉRÉSA.

N'en parlons plus... Vingt mille francs à gagner, (Mas s'arrête.) c'était pourtant une assez jolie somme...

MAS, avec hésitation.

Vingt mille francs!

TÉRÉSA.

Je voulais dire trente...

MAS, revenant.

Et... jusqu'où irait-on ?

TÉRÉSA.

Oh! vous ne m'avez pas comprise !... Il suffirait de mettre quelqu'un dans l'impossibilité de me nuire pendant trois ou quatre jours.

MAS.

Une bonne petite séquestration?...

TÉRÉSA.

Précisément.

MAS.

Ah ! madame, c'est que nous avons une police si bien faite... c'est terrible!

TÉRÉSA.

Allons, c'est convenu, n'est-ce pas?

MAS.

On essayera.

JOSEPH, en dehors.

Monsieur est dans son cabinet... je vais aller le prévenir.

TÉRÉSA.

Quelqu'un !... Suivez-moi, monsieur; venez recevoir mes dernières confidences et nous mettre d'accord sur ce qui nous reste à faire.

MAS, à part, se frottant les mains.

Cette femme-là est un vrai trésor !

TÉRÉSA.

Venez vite.

MAS.

Madame la baronne... (Ils sortent par la gauche. La porte du fond s'ouvre, et Joseph introduit Bamboche et Mariette.)

SCÈNE III.

BAMBOCHE, MARIETTE, JOSEPH.

JOSEPH.

Entrez... entrez ici... et attendez!

BAMBOCHE.

Dépêchez-vous, mon garçon, dépêchez-vous !

JOSEPH, à part.

A-t-il un drôle d'habit, ce gaillard-là ! (Il sort par la droite.)

BAMBOCHE.

Hein ! ma petite Mariette, comme c'est gentil, comme c'est riche!... En v'là des glaces, des tapis, des dorures !... et les fauteuils donc !... Oh ! Dieu de Dieu ! les fauteuils... je n'oserai jamais m'asseoir là-dedans, moi !... Ici, au moins, je suis plus solide sur mes jambes, car, dans l'autre pièce, le parquet était si glissant, que j'ai manqué de faire la culbute... Et penser que toutes ces belles choses-là vont t'appartenir, à toi !... Tiens, je crois te voir déjà mise comme une princesse, dans un brillant équipage, servie par des laquais tout galonnés, et si belle, si riche, si éblouissante, que si je te rencontre par hasard dans les rues, je me cacherai tout honteux derrière ma hotte, oui, tout honteux, Mariette... Oh ! mais le cœur plein de joie!

MARIETTE.

Mon ami ! mon père !

BAMBOCHE.

Oh ! ton père pour de rire, à présent !.. Le pauvre Bamboche n'osera plus seulement tutoyer sa Mariette... C'est drôle, v'là le chagrin qui me prend!... Je ne suis qu'un égoïste, vois-tu !... Ah ! je ne croyais pas qu'au moment de te quitter... ça me ferait tant de peine !

MARIETTE.

Cette peine, oh ! mon cœur la partage bien, allez !...

BAMBOCHE.

Je ne le veux pas, Mariette, je ne le veux pas... c'est des bêtises que je viens de dire là. Pardonne-moi, mignonne, pardonne-moi !...

MARIETTE.

Vous pardonner !

BAMBOCHE.

Tu ne m'oublieras pas, au moins, tu n'oublieras personne, pas vrai?... Tu penseras quelquefois à la petite chambrette dont je calfeutrais la fenêtre avec des chiffons pour que tu n'aies pas trop froid ; au talent que j'avais pour y faire grimper des capucines ?

MARIETTE.

Oh ! jours de calme, jours de pauvreté qui avaient bien aussi leurs délices !...

BAMBOCHE.

Tu t'en souviendras, dis, tu t'en souviendras encore ?...

MARIETTE.

Toujours, mon ami, toujours !... Oh ! je vous le jure par toute la reconnaissance de ce cœur qui vous aime, je n'oublierai jamais ce passé qui m'est si cher !

BAMBOCHE.

Bien, Mariette, bien !... Mais il ne faut pas pleurer, mon enfant !...

MARIETTE.

Ne pleurez-vous pas aussi?...

BAMBOCHE.

C'est, ma foi, vrai... (A part.) Et le loueur d'habits qui n'a pas mis de mouchoir dans les poches !... Cré mouchoir, va !... Oh ! il n'y en a pas... Je ne peux pourtant pas m'essuyer les yeux avec sa manche !

MARIETTE.

Écoutez... On vient... C'est lui, sans doute.

BAMBOCHE.

Eh bien, mais, voyons, ne tremble donc pas comme ça...

MARIETTE.

Oh ! je me sens mourir !...

BAMBOCHE.

Mariette !... (Dartès paraît ; il est très-pâle et sous le coup d'une vive émotion.) C'est lui !... (Un silence.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DARTÈS.

BAMBOCHE.

C'est elle, monsieur, c'est Mariette Morel...

DARTÈS, avec douceur.

Non... Mariette Dartès !... et je serais bien heureux de la presser sur mon cœur !... (Il lui tend les bras.)

MARIETTE, défaillante, et laissant tomber sa tête sur la poitrine de Dartès.

Mon... père...

DARTÈS.

Oui, chère enfant, ton père que ta vue transforme et rajeunit, qui retrouve en toi la vivante image d'une femme bien tendrement aimée, ton père à qui tu viens d'apparaître comme l'ange miséricordieux des premières années !... Assieds-toi donc là, près de moi, que je te regarde, que je t'admire à mon aise !... Oh ! que tu es belle... et que tu dois être bonne !...

BAMBOCHE.

Je crois bien !

DARTÈS, à Mariette.

Pourquoi joins-tu les mains et lèves-tu les yeux au ciel ?

MARIETTE.

Ah ! tenez, je viens d'avoir comme une vision !... Il m'a semblé que, de là-haut, ma mère se penchait vers nous et nous bénissait en souriant !...

DARTÈS.

Ma fille ! c'est ma fille !... Ah ! comme je vais t'aimer ! comme je vais te rendre heureuse !.. Et toi, tu m'aimeras aussi, n'est-ce pas ?...

MARIETTE.

Maintenant que ma première émotion est passée, que je n'ai plus peur de vous... eh bien, il me semble que nous ne nous sommes jamais quittés... on s'habitue si vite au bonheur !...

DARTÈS.

Ah ! puisse celui-là durer toujours !...

BAMBOCHE, à part.

Sapristi ! que c'est donc gênant de ne pas avoir de mouchoir ! (Essuyant ses yeux à la derobée au coin d'un rideau de mousseline.) Ah bah !... tant pis ! ça ne tache pas... les larmes !...

DARTÈS.

Dans l'isolement, dans la misère, tu ne m'as jamais accusé, jamais condamné ?...

MARIETTE.

J'ai passé ma vie à prier pour vous !...

DARTÈS.

Et... ta mère ?...

MARIETTE.

N'est-ce pas elle qui m'avait appris à aimer, à respecter votre souvenir ?...

DARTÈS.

Ah ! c'est qu'en effet ce n'est point par un abandon volontaire que j'ai été séparé d'elle, mais par une sorte de fatalité ;

des voyages fréquents, des oppositions de famille, une correspondance interceptée, m'avaient fait perdre ses traces; puis les années se passaient... d'autres intérêts ont surgi... d'autres liens se sont formés... et, sans avoir oublié celles que je croyais perdues, je n'avais gardé leur souvenir dans mon cœur que comme celui des morts qu'on ne doit jamais revoir!...

MARIETTE.

Mon père!...

DARTÈS.

Pauvre chère Julie!...

BAMBOCHE.

Elle revit en vous, mam'selle, elle revit en vous trait pour trait!... Regardez plutôt, monsieur... les mêmes yeux. . le même sourire...

DARTÈS.

Oui, oui...

BAMBOCHE.

Un brin pâlotte aussi...

DARTÈS.

C'est vrai...

BAMBOCHE, baissant la voix.

Oh! mais, les couleurs viendront... J'ai une recette pour ça, moi... Chut!... (Plus haut.) Quant au cœur, ah! dame, c'est celui de la mère tout entier! et ils ne sont pas communs, ceux-là! (A part.) Je suis payé pour le savoir!...

DARTÈS.

Et lorsque je vivais dans le luxe, dans l'abondance, elles menaient péniblement loin de moi une vie de privations, de travail, de misères!... Tout en pleurant le passé, tout en regrettant ce qu'il a d'irréparable, espérons que l'avenir nous réserve à tous des jours meilleurs!... J'ai gardé pour toi au fond de mon âme des trésors de tendresse, et, pour avoir été tardive, oh! la réparation que je te dois n'en sera que plus éclatante!...

BAMBOCHE.

Tenez, voulez-vous que je vous dise, vous êtes un brave homme!

DARTÈS.

Et vous vous connaissez en probité, n'est-ce pas? (Il lui serre la main.)

BAMBOCHE.

C'est bien de l'honneur pour moi, monsieur le baron! (A Mariette.) Parole! mam'selle, il me va, votre père, il me va beaucoup!...

MARIETTE.

Eh bien! vous ne me tutoyez plus?...

BAMBOCHE.

J'ose pas...

MARIETTE.

Si vous m'appelez encore vous, je me fâcherai...

DARTÈS.

Et moi aussi...

BAMBOCHE.

Dame, alors, je tâcherai de vous dire tu, Mariette...

MARIETTE.

A la bonne heure!

BAMBOCHE, à part.

Cré mouchoir!... Ah bah! tant pis pour sa manche (Il s'essuie les yeux avec sa manche. Haut.) Ah çà! voyons, maintenant, parlons d'autre chose...

MARIETTE.

De quoi donc?

BAMBOCHE, bas à Dartès.

Vous savez... ma recette pour faire pousser des couleurs aux joues de la petite.

DARTÈS, souriant.

Ah! ah!...

BAMBOCHE.

Il faut vous dire qu'en ma qualité de trois cent trente-troisième papa, j'avais arrangé avec mère-grand certaine affaire...

MARIETTE.

Oh! taisez-vous!...

BAMBOCHE.

Certaine affaire que M. Dartès terminera, j'en suis sûr, à ta satisfaction, ma petite Mariette...

MARIETTE.

Au nom du ciel!...

BAMBOCHE.

Tu vois, je viens de vous dire tu...

DARTÈS.

Achevez...

MARIETTE.

Oh! non, non! je vous en supplie! (Elle rougit et se cache le visage.)

BAMBOCHE, à Dartès.

N'est-ce pas que ma recette était bonne...

DARTÈS.

Eh bien?...

BAMBOCHE.

Eh bien, nous lui avions trouvé un mari... Oh! pas un chiffonnier... rassurez-vous... Un jeune homme très-bien et qui l'aime comme elle mérite d'être aimée!

MARIETTE.

Mon père!... Bamboche se trompe!... ce mariage est impossible!...

BAMBOCHE ET DARTÈS.

Impossible!...

MARIETTE.

Oui!

DARTÈS.

Pourquoi, mon enfant?... Sans connaître l'homme que tu s choisi, je suis certain d'avance qu'il doit être digne de toi!

BAMBOCHE.

Je crois bien, et quand je vous aurai dit son nom...

MARIETTE.

Oh! ne le dites, ne le dites pas!...

BAMBOCHE.

Par exemple!...

DARTÈS, à Bamboche.

C'est elle qui me le dira!... Je ne peux pas encore avoir toute sa confiance, mais je saurai la gagner à force d'affection, à force de tendresse... Mon ami, laissez-nous seuls un instant...

BAMBOCHE.

Je m'en vas, monsieur, je m'en vas...

DARTÈS.

Oh! mais, je ne veux pas que vous nous quittiez encore... Entrez dans mon cabinet...

BAMBOCHE.

Dans votre cabinet?...

DARTÈS.

On y a besoin de vous pour attester votre déclaration. Vous y trouverez M. Sandoval assisté d'un magistrat...

BAMBOCHE, surpris.

D'un magistrat!...

DARTÈS.

Oui, je l'ai prié de venir ce soir même, tant j'avais hâte de régulariser la position de Mariette.

BAMBOCHE, inquiet.

Un magistrat!...

DARTÈS.

Oh! ne vous effrayez pas... Il s'agit d'une formalité très-simple... Votre signature à donner, voilà tout...

BAMBOCHE, à part.

Ma signature... ma vraie... et *si on allait me reconnaître*, m'arrêter... Sapristi! mais, v'là la peur qui me prend, moi!...

DARTÈS.

Allez, mon ami, allez...

BAMBOCHE; il se dirige vers le fond.

Oui, monsieur, oui...

DARTÈS.

Pas par là... de ce côté...

BAMBOCHE.

C'est que je ne connais pas les êtres...

DARTÈS.

Traversez ce petit salon bleu, et ouvrez la porte en face de vous... là-bas...

BAMBOCHE.

Là-bas!... un magistrat... Oui... oui... (A part.) Allons! un peu de courage! c'est encore pour elle! (Il entre à droite.)

SCÈNE V.

DARTÈS, MARIETTE.

DARTÈS.

Eh bien, chère enfant, nous voilà seuls... Tu vas tout me dire, n'est-ce pas?... (Ils vont s'asseoir devant la cheminée.)

MARIETTE.

Oh! mon père!

DARTÈS.

Voyons... confie-moi sans crainte tes petits secrets de jeune fille... Peux-tu trouver pour les recevoir un cœur plus rempli d'indulgence?...

MARIETTE.

Oh! je vous en supplie, ne m'interrogez pas!...

DARTÈS, souriant.

Mon Dieu, c'est donc bien grave, et je suis donc bien terrible!...

MARIETTE.

Oh! non!... mon front va de lui-même au-devant de vos lèvres... Je sens que vous avez déjà toute ma reconnaissance, toute ma tendresse... mais...

DARTÈS.

Mais...

MARIETTE.

Pardonnez-moi de ne pas vous dire maintenant ce que vous désirez savoir... plus tard, bientôt, vous saurez tout, je vous le jure... (Ils se lèvent.) Ne songeons en ce moment qu'à la joie d'être ensemble... Puis-je avoir d'autre pensée que de remercier Dieu qui m'a rendu les caresses d'un père?...

DARTÈS.

Cependant, d'après ce qu'a dit Bamboche, c'est de ton bonheur qu'il s'agit...

MARIETTE.

Mon bonheur, désormais, ce sera de vous aimer, de vous entourer de soins, de vous consacrer ma vie tout entière! Est-il au monde une tâche plus enviable, plus douce?... Rester toujours près de vous, joyeuse si vous souriez, cherchant à vous consoler si vous êtes triste, voilà mon unique désir, mon rêve le plus cher... Soyez heureux, et que tout le reste soit oublié!...

DARTÈS.

Chère fille!... Allons, je n'insiste plus; mais, je l'avoue, ta réserve avec moi me donne un peu de jalousie...

MARIETTE.

Comment?...

DARTÈS.

Eh! oui... ce qu'on cache à un père, on le confierait à une mère, sans hésiter... chose bien naturelle, après tout... C'est donc à elle, j'en suis certain, que tu feras cette grande confidence...

MARIETTE.

A qui?

DARTÈS.

A celle qui doit remplacer ici, pour toi, la femme regrettée que nous avons perdue... à celle qui porte mon nom...

MARIETTE.

Madame Dartès!...

DARTÈS.

Ta mère, Mariette, tu l'appelleras ta mère .. elle sait tout, elle a hâte de te connaître... Eh! tiens, la voici.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TÉRÉSA, puis JOSEPH.

DARTÈS, à Terésa.

Venez, ma chère, venez donc... je vous attendais avec impatience.

TÉRÉSA, retenant Dartès et l'éloignant du geste.

Laissez, mon ami, je vais me présenter moi-même... (A part.) Elle va se trahir! (Haut et s'approchant de Mariette.) Mademoiselle... (Frappée du son de voix, Mariette regarde Térésa, la reconnaît et jette un cri.) Prenez garde!...

DARTÈS.

Qu'est-ce donc?...

TÉRÉSA, se plaçant devant Mariette.

Rien, ce n'est rien... un saisissement nerveux... l'excès des émotions, sans doute...

MARIETTE, à part.

Elle!...

DARTÈS.

Mariette!...

MARIETTE, regardant Térésa et Dartès.

Mon... père... c'est madame?...

DARTÈS.

C'est madame Dartès... oui, mon enfant...

MARIETTE, à part.

Ah!

DARTÈS.

Mais voyez donc, elle chancelle!... (Mariette tombe sur le fauteuil.)

TÉRÉSA, l'écartant.

Laissez-moi la soigner... les hommes n'entendent rien à ces choses-là... donnez-moi le flacon de sels qui est sur ce meuble.

MARIETTE, à part.

Elle! sa femme!...

TÉRÉSA, bas et penchée sur elle.

Mais prenez donc garde!...

DARTÈS, apportant le flacon.

Voici... (Térésa le fait respirer à Mariette.) Eh bien, comment t'trouves-tu?...

TÉRÉSA.

Oh! mieux, beaucoup mieux; n'est-ce pas, mademoiselle?...

MARIETTE.

Oui, madame, oui...

TÉRÉSA.

Dartès, elle est charmante!... Je sens que je l'aime déjà, que je serai heureuse de partager avec elle la tendresse de mon cher mari! Oh! je suis sûre que nous allons nous entendre à merveille toutes les deux... (Joseph entre de droite.)

DARTÈS.

Que voulez-vous?...

JOSEPH.

Ces messieurs attendent monsieur le baron... (Il se retire au fond, l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes.)

TÉRÉSA.

Allez, mon ami... nous ferons connaissance pendant ce temps-là...

DARTÈS.

Quitter Mariette en ce moment!...

TÉRÉSA.

Est-ce que je ne reste pas auprès d'elle?

DARTÈS.

Elle ne souffre plus, au moins?

TÉRÉSA, les séparant.

Mais allez donc... je vous réponds de cette chère enfant.

DARTÈS.

A tout à l'heure! (Il sort accompagné par Térésa jusqu'à la porte.)

JOSEPH, à part.

Mais où diable est donc passé ce vieux renard de Mas? (Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

MARIETTE, TÉRÉSA, puis BAMBOCHE.

TÉRÉSA.

Écoutez-moi, mademoiselle... les moments sont précieux, les paroles aussi...

MARIETTE.

Vous? c'est vous!...

TÉRÉSA.

Mon Dieu, oui... Vous ne vous attendiez pas à me revoir si tôt, n'est-ce pas?... ni moi, je vous le jure...

MARIETTE.

Vous! la femme de mon père!...

TÉRÉSA.

Oui, et une femme aimée, respectée, toute-puissante!...

MARIETTE.

Mais par quelles ruses infernales, par quelles manœuvres infâmes vous êtes-vous donc emparée de ce cœur si généreux, si noble?

TÉRÉSA.

Ce qui importe, c'est que ce cœur m'appartient!

MARIETTE.

Et il faut que je me taise, et je ne peux ni l'avertir ni le désabuser... et pourtant le silence est un crime, peut-être; le devoir m'ordonne de vous démasquer à ses yeux...

TÉRÉSA.

Faites, et vous le tuerez...

MARIETTE.

Oh!

TÉRÉSA.

Vous le tuerez, vous dis-je... il m'aime tant!...

MARIETTE.

Je suis bien éprouvée, bien malheureuse!

TÉRÉSA.

N'exagérons rien, tenez, et parlons à cœur ouvert de l'étrange position que le hasard nous a faite...

MARIETTE.

Madame...

TÉRÉSA.

Dans mon premier entretien avec vous, j'ai eu des torts, beaucoup de torts... je me suis laissée aller à la colère, à la menace, à la violence passionnée; mais les événements qui sont survenus depuis ont donné un autre cours à mes idées, à mes sentiments même!... Vous m'écoutez avec attention, n'est-ce pas?

MARIETTE.

Oui, madame...

TÉRÉSA.

Par le fait, je n'éprouve plus pour vous aucun éloignement, vous m'inspirez même une certaine sympathie, et, dût cet aveu vous surprendre, je vois sans déplaisir votre venue dans cette maison.

MARIETTE, à part.

Protége-moi, ma mère!

TÉRÉSA.

Mon cœur à pu avoir des erreurs coupables, mais loin de lui, croyez-le bien, les sentiments odieux d'une marâtre... Je n'ai pas d'enfant, moi, et je me sens toute disposée à adopter la fille de mon mari... Ce sera une affection si légitime, si naturelle!... Dartès et moi, voyez-vous, nous vous chercherons un beau mariage et je veux vous donner de ma main une dot princière...

MARIETTE, à part.

Oh! que j'ai de peine à me contenir!

TÉRÉSA.

Cette main que vous repoussez encore, vous la presserez un jour avec affection, j'en suis sûre... tenez, Mariette, je suis convaincue de vous avoir rendu service en vous éclairant sur la conduite de Paul... de M. Paul, que moi-même je ne veux plus, je ne dois plus revoir... Ce qui vous sauve me sauve aussi, car, maintenant que je ne suis plus aveuglée par une passion folle, je ne me pordonnerais jamais de tromper le meilleur des hommes... Oh! allez, je suis bien résolue à redoubler de soins et de tendresse pour racheter à mes propres yeux mon erreur d'un moment!

MARIETTE.

Hypocrite!... hypocrite!...

TÉRÉSA.

Qu'osez-vous dire?

MARIETTE.

Je dis que vous méditez en ce moment de nouvelles perfidies, de nouvelles lâchetés. Vos regards, mensonges! vos étreintes, mensonges! vos paroles, mensonges!...

TÉRÉSA.

Mariette! (Au moment où elle lui saisit les deux mains avec rage, la porte de droite s'ouvre, et Bamboche s'elance entre elles deux.)

BAMBOCHE.

Dites donc, vous... je crois que vous menacez cette enfant-là...

TÉRÉSA, qui a reculé.

Vous ici, monsieur!

BAMBOCHE.

Ça dérange madame? Tant pis!...

TÉRÉSA.

Vous avez écouté?...

BAMBOCHE.

Écouté, non... entendu, oui... et voilà comment : M. Dartès m'avait dit que Mariette était souffrante, et j'accourais près d'elle, quand tout à coup, en traversant la chambre voisine, je me suis arrêté comme pétrifié devant un portrait de femme... Il s'est mis à me regarder, le portrait... ses grands yeux jetaient comme des éclairs, son sourire me mordait le cœur, et au moment où, par un effet de mon illusion, je croyais voir remuer ses lèvres, il a parlé... Ah! c'est-à-dire pas lui... c'était votre voix à vous que j'avais entendue... et ça revient toujours au même, puisque ce portrait-là c'est le vôtre! (Baissant la voix.) C'est le tien, la Catalane!...

TÉRÉSA, soutenant son regard.

Vous êtes fou!

BAMBOCHE.

Nous allons voir ça...

MARIETTE.

Mon ami!...

BAMBOCHE.

Vous, mam'selle, retournez près de votre père et retenez-le dix minutes loin d'ici. (Regardant Téresa.) Dix minutes suffiront!... N'ayez plus peur, surtout, de rien ni de personne!... M. Paul vous aime, M. Paul n'aime que vous, vous l'épouserez, j'en réponds, et je défie bien tous les diables, mâles ou femelles, de vous empêcher d'être heureuse à présent... Allez, mam'selle, allez! (Mariette entre à droite; Bamboche la regarde un instant s'éloigner, puis se retourne les bras croisés vers Téresa, qui l'observe et paraît se préparer à une lutte décisive.)

SCÈNE VIII.

TÉRÉSA, BAMBOCHE, puis JOSEPH.

BAMBOCHE.

Je viens de causer avec M. Dartès, qui m'a raconté comment il t'avait épousée... Ah!... tu ne diras pas, cette fois, que tu n'es pas Téresa, que tu n'as jamais été à Marseille?...

TÉRÉSA.

Je vais vous faire chasser!...

BAMBOCHE.

Oh! plus de grands airs, hein? n... i... ni, c'est fini!... ça ne prend plus...

TÉRÉSA.

Je vais vous faire chasser!...

BAMBOCHE.

Pas possible!

TÉRÉSA.

Vous l'aurez voulu! (Elle court à une sonnette; Bamboche lui barre le passage.)

BAMBOCHE.

Où vas-tu donc?

TÉRÉSA.

Sonner mes gens pour qu'on vous jette dehors!...

BAMBOCHE.

Ah! bon... attends... je vais sonner moi-même... J'ai justement quelque chose à leur dire, à tes valets...

TÉRÉSA.

Vous?

BAMBOCHE.

Oui...

JOSEPH, paraissant au fond.

Madame a sonné?...

BAMBOCHE.

Non, c'est moi...

JOSEPH.

Ah!

BAMBOCHE.

Qu'on ne laisse entrer personne ici jusqu'à nouvel ordre...

JOSEPH.

Mais...

BAMBOCHE.

C'est ma volonté...

JOSEPH.

Est-ce la volonté de madame?

TÉRÉSA.

Oui... allez!...

BAMBOCHE.

Oui... allez!

JOSEPH, à part.

Qu'est-ce que c'est que ce particulier là?... (Il sort.)

BAMBOCHE.

A la bonne heure... te voilà plus raisonnable. (S'asseyant.) Tu m'offres un fauteuil, c'est gentil!... J'accepte, et je ne te demande pas de tabouret, moi... Ils sont excellents tes fauteuils... Je ne t'empêche pas de t'asseoir... Mets-toi là... et causons... (La faisant asseoir de force.) Assieds-toi donc!... Saperlotte, sais-tu que j'ai joliment bien fait de te jeter à l'eau il y a huit ans? Ça a été un vrai coup de fortune pour toi, cette noyade-là!... Avoue que tu aurais un fameux crève-cœur, hum! à quitter ce riche hôtel, ces belles toilettes, ces magnifiques diamants, pour t'en aller, rue Mouffetard, faire la potbouille de ton premier... C'est pourtant ce qui te pend au nez, ma bonne chérie...

TÉRÉSA.

Voyons, combien demandez-vous pour vous taire?

BAMBOCHE, se levant.

Coquine! qui m'offre de l'argent, à moi, et l'argent de l'autre, encore!...

TÉRÉSA, se levant.

Mais que veux-tu donc, enfin?...

BAMBOCHE.

Oh! oh!... il paraît que tu te décides à me reconnaître.

TÉRÉSA.

Eh bien, oui!

BAMBOCHE.

Grand merci, madame!

TÉRÉSA.

Ne t'imagine pas qu'il soit si facile de m'effrayer... Je ne suis pas la plus coupable, après tout... La preuve, c'est que je ne me suis pas cachée, comme toi, sous un faux nom, pour échapper au châtiment... Convaincue de ta mort et me croyant veuve, n'avais-je pas le droit de me remarier.

BAMBOCHE.

Oui, oui, oui...

TÉRÉSA.

Cette discrétion que je te demandais tout à l'heure, tu es encore plus intéressé que moi à la garder, car si j'étais poursuivie comme bigame, tu serais poursuivi comme assassin...

BAMBOCHE.

Après?

TÉRÉSA.

Oh! n'affecte pas de faire bonne contenance... je sais que tu as peur... Hier, quand j'ai parlé de la justice, je t'ai vu frissonner...

BAMBOCHE.

Hier, possible, mais je ne frissonne pas du tout, à présent... Allons-y...

TÉRÉSA.

Où donc?...

BAMBOCHE.

Faire notre déclaration...

TÉRÉSA.

A qui?

BAMBOCHE.

Eh bien, à la justice... Et, comme ça se trouve, nous n'aurons pas beaucoup de chemin à faire... il y a précisément un magistrat ici... En route!

TÉRÉSA.

Attends...

BAMBOCHE.

Tu ne veux pas?... Alors, je vais les appeler...

Digitized by Google

TÉRÉSA.

Tais-toi!...

BAMBOCHE.

Les appeler tous!...

TÉRÉSA.

Mais, tais-toi donc!...

BAMBOCHE.

Tu vois comme j'ai peur! Ah! ce n'est pas moi qui change de couleur, qui chancelle, qui tremble des pieds à la tête!... Mais regarde-toi donc, la Catalane, et dis-moi lequel de nous deux tremble... lequel de nous deux a peur!...

TÉRÉSA.

Voyons, pour la dernière fois, que demandes-tu?...

BAMBOCHE.

Je ne demande pas... j'exige!...

TÉRÉSA.

Parle!...

BAMBOCHE.

Je ne me tairai qu'à une condition, à une seule, entends-tu bien?

TÉRÉSA.

Laquelle?

BAMBOCHE.

C'est que tu aplaniras sans retard tous les obstacles qui s'opposent au bonheur de Mariette...

TÉRÉSA.

Comment?...

BAMBOCHE.

Parbleu! en avouant à M. Dartès que tu as aimé M. Paul, mais que M. Paul t'a repoussée!...

TÉRÉSA.

C'est faux... Paul m'aime!...

BAMBOCHE.

Allons donc!...

TÉRÉSA.

Il m'aime!...

BAMBOCHE.

Ne dis donc pas de bêtises!... Ainsi c'est convenu, tu vas te priver de mentir une fois dans ta vie, tu vas confesser toute la vérité à M. Dartès...

TÉRÉSA.

Mais cet aveu, en supposant que je sois contrainte de le faire, cet aveu déchaînerait contre moi toute sa colère, toute sa haine. Il me tuerait peut-être!...

BAMBOCHE.

Ça ne me regarde pas...

TÉRÉSA.

Eh bien, non, je ne ferai pas cela!... Plutôt que d'assurer moi-même le bonheur de Mariette, plutôt que de prêter les

mains à ce mariage odieux, j'aime mieux me perdre tout à fait... en te perdant aussi!...

BAMBOCHE.

A ton aise...

TÉRÉSA.

Oh! je suis bien sûre, d'ailleurs, qu'au dernier moment, tu reculeras devant cet éclat, devant ce scandale... tu y regarderas à deux fois avant de te servir d'une arme qui te frapperait le premier...

BAMBOCHE.

Avec ça que je me gênerai! Tu refuses donc de tout dire à M. Dartès?

TÉRÉSA.

Je refuse...

BAMBOCHE.

Soit! C'est moi qui m'en charge.

TÉRÉSA.

Il ne te croira pas!

BAMBOCHE.

Vraiment?

TÉRÉSA.

L'homme qui aime est aveugle, et, pour convaincre Dartès, il me suffira de nier ce que tu affirmeras...

BAMBOCHE.

Oh! je sais que tu es une gaillarde très-forte à ce jeu-là...

TÉRÉSA.

Comparées au pouvoir, à l'ascendant que j'exerce sur le cœur de cet homme, les paroles ne sont rien!

BAMBOCHE.

Possible... mais les preuves sont tout!

TÉRÉSA, avec doute.

Les preuves?

BAMBOCHE.

Elle croit que je n'en ai pas.

TÉRÉSA, avec inquiétude.

Et où sont-elles?

BAMBOCHE.

Curieuse, va...

TÉRÉSA.

Où sont-elles?

BAMBOCHE.

Un chiffonnier, ça trouve bien des choses dans la rue, et il y a un mois environ, pendant une nuit de bal, sous une des fenêtres de cet hôtel... tiens, celle-ci... le nommé Bamboche, en faisant sa tournée, a trouvé une certaine lettre écrite à M. Paul Verdier... tu dois savoir par qui...

TÉRÉSA, à part.

Oh!

BAMBOCHE.

Elle était froissée, déchirée, à demi brûlée, cette lettre; mais c'est, plus que jamais, le cas de dire : « Les morceaux en sont bons! »

TÉRÉSA.

Tu l'as rendue à Paul, sans doute?

BAMBOCHE.

Pas encore, Dieu merci!... Et cette écriture, que je n'avais pas reconnue d'abord, M. Dartès la reconnaîtra tout de suite.

TÉRÉSA, à part.

Il l'a sur lui!

BAMBOCHE.

Et puisque tu n'es pas raisonnable, la Catalane, je vais la lui porter...

TÉRÉSA.

Arrête... je ferai tout ce que tu exiges de moi!

BAMBOCHE.

Et quand je le voudrai?

TÉRÉSA, baissant la tête.

Quand tu le voudras.

BAMBOCHE.

Regarde-moi un peu... regarde-moi donc!... Pas de nouvelles coquineries, surtout!... prends-y garde et marche droit, ou sinon, vois-tu, je te casserais comme une allumette... A demain, la Catalane! A demain, madame la baronne!.. (A peine est-il sorti, que Térésa s'élance vers la porte de gauche et appelle.)

SCÈNE IX.

TÉRÉSA, MAS.

TÉRÉSA, appelant.

Monsieur Mas! monsieur Mas!...

MAS, sortant de la chambre à gauche.

Me voici!...

TÉRÉSA.

Vous savez tout?

MAS.

Oui.

TÉRÉSA.

Il faut mettre cet homme dans l'impuissance de me nuire!

MAS.

Combien de temps?

TÉRÉSA.

Quarante-huit heures...

MAS.

Je m'y engage!

TÉRÉSA.

C'est bien!... Et cette lettre surtout, c'est cette lettre qu'il me faut à tout prix!

MAS.

A tout prix?... Vous l'aurez!

TÉRÉSA.

J'y compte!

MAS, à part.

Décidément, l'affaire sera bonne! (Il sort.)

TÉRÉSA, triomphante.

Ah! je ne suis pas encore perdue!

ACTE CINQUIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

LA SOURICIÈRE

Une cave occupant deux plans : au fond, sur la gauche, une petite porte étroite et basse, et, à une hauteur de trois mètres à droite, un soupirail praticable; le caveau est entièrement vide; seulement, au fond, et au-dessous du soupirail, une litière de paille.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAMBOCHE, LE GEOLIER.

(Au lever du rideau, Bamboche est à demi couché sur la paille. Le geôlier, debout, dépose un pain et une cruche près de Bamboche. Une lanterne est à terre près de la porte.)

BAMBOCHE.

Vous dites donc, monsieur le geôlier, que je suis...

LE GEÔLIER.

A la Conciergerie!

BAMBOCHE, effrayé.

A la... Mais c'est à la Conciergerie qu'on enferme les grands criminels?

LE GEÔLIER.

Oui, les assassins.

BAMBOCHE, se mettant la tête dans les mains.

Les as...

LE GEÔLIER.

Il paraît que votre affaire est grave... très-grave... car vous êtes au secret.

Digitized by Google

BAMBOCHE.

Au secret? Qu'est-ce que ça veut dire?

LE GEÔLIER.

Ça veut dire qu'excepté le juge d'instruction qui viendra vous interroger, vous ne devez voir personne.

BAMBOCHE, se levant.

Ah! qu'il vienne donc, ce juge... j'en ai long à lui dire... Il la fera arrêter aussi, elle, la Catalane; il protégera Mariette, que je ne peux plus défendre! (Au geôlier.) Est-ce que vous vous en allez?

LE GEÔLIER.

Oui, je vous ai apporté votre souper.

BAMBOCHE.

Oh! je n'ai pas faim... Mais ne partez pas encore... je suis resté si longtemps seul... et j'ai peur quand je suis seul!

LE GEÔLIER.

Vous avez été arrêté la nuit dernière. Il n'y a pas encore vingt-quatre heures que vous êtes au cachot, et vous en avez déjà assez?

BAMBOCHE.

J'en ai trop... je veux voir le juge... Oh! il m'écoutera, lui... il ne sera pas comme les trois escogriffes qui sont venus me prendre au nom de la loi et ne m'ont pas laissé le temps de me reconnaître ni de dire à personne où on me conduisait: on m'a jeté dans un fiacre, après m'avoir mis sur les yeux une cravate noire qu'on ne m'a retirée que lorsque j'ai été...

LE GEÔLIER, appuyant.

A la Conciergerie. (Il se dispose à prendre sa lanterne.)

BAMBOCHE.

Vous emportez votre lumière?...

LE GEÔLIER.

C'est ma consigne, et puis, vous, vous n'avez pas besoin de lumière pour dormir.

BAMBOCHE.

Dormir?

LE GEÔLIER.

C'est ce que vous avez de mieux à faire; bonsoir! (Il ferme la porte. Bamboche se trouve seul et dans l'obscurité.)

BAMBOCHE.

Seul!... encore seul!... enfermé... enterré plutôt... car je suis enterré ici... Pourtant, il m'a semblé tout à l'heure entendre là-haut comme un bruit de voitures sur le pavé... on dirait que ce soupirail donne sur une rue. J'ai voulu y atteindre... mais je me suis déchiré les mains, voilà tout. Si j'essayais encore!... (Au moment où il essaye de grimper après le mur, la porte se rouvre et le geôlier passe la tête; Bamboche se retourne vivement.) Hein!

LE GEÔLIER.

J'ai oublié de vous prévenir d'une chose, c'est que si cette porte est bien gardée, ce soupirail est encore mieux surveillé. Il y a là-haut deux factionnaires avec des fusils chargés... (Rouvrant la porte.) à balles... (Il referme la porte.)

BAMBOCHE.

Des fusils chargés!... Oh! pour aller démasquer la Catalane, pour aller au secours de Mariette, je n'en aurais pas peur. (Roulement de voiture.) Encore ce bruit de voiture! Si j'appelais, si je criais! (A ce moment, une lumière passe devant le soupirail.) Ah! une lumière a passé là! (Criant.) A moi! au secours! Oh! la lumière a disparu!... (La lumière qui s'était éloignée reparaît.) Ah! elle revient!... les factionnaires ne se promènent pas avec des lanternes, ça n'est donc pas un factionnaire qui est là. (Criant d'une voix étouffée.) Qui que vous soyez... à l'aide! au secours!

LA MÈRE MOSCOU.

Qui est-ce qui geint là-dessous?

BAMBOCHE, avec joie.

Cette voix!...

LA MÈRE MOSCOU.

Y a-t-il quelqu'un en bas?

BAMBOCHE, qui reconnaît la voix.

Oh! la mère Moscou!

LA MÈRE MOSCOU.

Qui est-ce qui m'appelle?

BAMBOCHE.

C'est moi, marraine, moi!

LA MÈRE MOSCOU.

Bamboche, mon filleul?

BAMBOCHE.

Oui, Bamboche, qui donnerais tout au monde pour arriver jusqu'à vous; mais je ne peux pas, marraine, je ne peux pas.

LA MÈRE MOSCOU.

Attends! attends! si tu ne peux pas monter, on pourra peut-être descendre.

BAMBOCHE.

Qu'est-ce que vous allez faire?

LA MÈRE MOSCOU.

Prends ma lanterne, d'abord! (Elle la lui passe au moyen d'un crochet de chiffonnier.) La tiens-tu?

BAMBOCHE.

Oui. (Il la pose à terre.)

LA MÈRE MOSCOU.

A présent, nous allons voir si tout pourra passer. (Ayant attaché ses jupons à l'aide de son mouchoir, elle passe les jambes dans le soupirail et se laisse glisser le long du mur.) Gare là-dessous! (Elle tombe sur la paille.) Ouf! tout a passé!...

Digitized by Google

SCÈNE II.

BAMBOCHE, LA MÈRE MOSCOU. Elle a un mouchoir rouge sur la tête, un casaquin de toile, une jupe rapiécée et un tablier bleu à grande poche; enfin, elle est en costume de travail.

BAMBOCHE.

Ah! marraine, vous vous êtes fait mal!

LA MÈRE MOSCOU, deliant ses jupons.

Au contraire, je suis même tombée sur quelque chose de mollet.

BAMBOCHE.

Oui, sur la paille de mon lit.

LA MÈRE MOSCOU.

De ton lit? Tu as couché ici?...

BAMBOCHE.

Je suis là depuis vingt-quatre heures.

LA MÈRE MOSCOU.

Sur la paille! et moi qui te croyais sous les édredons de l'hôtel Dartès!

BAMBOCHE.

J'ai été arrêté, puis conduit à la Conciergerie.

LA MÈRE MOSCOU.

A la... Heureusement, tu n'y es pas resté...

BAMBOCHE.

Comment! mais j'y suis en plein.

LA MÈRE MOSCOU.

Où ça?

BAMBOCHE.

Eh! dans le cachot des plus grands criminels. Vous avez même dû voir des factionnaires là-haut.

LA MÈRE MOSCOU.

Il n'y a là-haut que mon cachemire d'osier.

BAMBOCHE.

Vous avez repris la hotte?...

LA MÈRE MOSCOU.

Et le crochet, oui, mon petit; il faut bien tâcher de rattraper les sept cents francs que j'ai donnés pour Mariette, et que je n'irai pas lui redemander... Voilà pourquoi et comment je trime la nuit avec une lanterne dans la rue Copeau.

BAMBOCHE, stupéfait.

Rue Copeau! rue Copeau!

LA MÈRE MOSCOU.

Oh! je connais la rue et la maison aussi, vu que j'y venais souvent pour cause de peaux de lapin.

BAMBOCHE.

Rue Copeau !...

LA MÈRE MOSCOU.

Tu es infusé dans une cave de l'immeuble appartenant à un monsieur Mas, un agent d'affaires prêtant sur gages, et volant surtout, une canaille, quoi !

BAMBOCHE.

Vous êtes bien sûre de ce que vous dites ? Vous connaissez ce monsieur Mas ?

LA MÈRE MOSCOU.

De réputation beaucoup, et de vue un peu.

BAMBOCHE.

Comment est-y fait ?

LA MÈRE MOSCOU.

Oh ! très-mal... il est petit, maigre, avec une figure de fouine, un nez rouge et des lunettes bleues.

BAMBOCHE.

Le coquin aura été payé par Térésa.

LA MÈRE MOSCOU.

Térésa !

BAMBOCHE.

Oh ! je l'ai retrouvée, la Catalane, plus belle et plus méchante que jamais. Cette fois, elle n'a pas pu me tromper... mais elle m'a fait fourrer dedans.

LA MÈRE MOSCOU.

Elle ! pourquoi ?

BAMBOCHE.

Pour que je ne dise rien à M. Dartès, à son mari.

LA MÈRE MOSCOU.

Son mari ! elle en a donc deux ?

BAMBOCHE.

Oui...

LA MÈRE MOSCOU.

La gueuse !... elle est *bégame !*

BAMBOCHE.

Oh ! à présent que je sais que je ne suis pas dans les mains de la justice, mais dans les griffes de ma femme, à tout prix je veux sortir d'ici.

LA MÈRE MOSCOU.

Sortir !... comment ?...

BAMBOCHE.

Chut !...

LA MÈRE MOSCOU.

Qu'est-ce qu'il y a ?

BAMBOCHE.

On descend l'escalier.... c'est le geôlier... Oh ! je vas commencer par étrangler celui-là...

LA MÈRE MOSCOU.

Pas de bêtises. Faut d'abord le laisser entrer pour qu'il ne puisse pas crier et nous échapper.

BAMBOCHE.

Éteignez votre lanterne alors, et cachez-vous.

LA MÈRE MOSCOU.

Me cacher, où ça?... Il n'y a que les quatre murs.

BAMBOCHE.

Sous ma paille. (Il aide la mère Moscou à se cacher sous sa paille, puis va s'asseoir à terre, vers la gauche.)

LA MÈRE MOSCOU.

C'est une idée! (Se blottissant dans la paille.) Coucou! c'est fait!

SCÈNE III.

LA MÈRE MOSCOU, cachée, BAMBOCHE, LE GEOLIER, M. MAS, DEUX HOMMES qui restent en dehors.

LE GEÔLIER, ouvrant la porte.

Voilà M. le juge d'instruction. Levez-vous!

BAMBOCHE, voyant entrer M. Mas, à part.

Des lunettes bleues! C'est bien mon homme.

MAS, au geôlier.

Laissez-moi votre lanterne et retirez-vous. Personne ne peut assister à l'interrogatoire que je dois faire subir au prévenu.

LE GEÔLIER.

Il suffit, monsieur. (Bas à M. Mas.) Il n'est pas dangereux. Et puis nous sommes là.

LA MÈRE MOSCOU, à part.

Moi aussi, je suis là!

LE GEÔLIER, à Bamboche.

Levez-vous donc! (Il sort et ferme la porte en dehors.)

MAS.

Approchez, prévenu. Vous voyez que, tôt ou tard, l'œil de la justice découvre le coupable, et que son bras sait l'atteindre toujours.

BAMBOCHE, à part.

Voilà un coquin qui a de l'aplomb. Patience, j'aurai mon tour.

MAS.

J'ai examiné votre dossier. Je connais tous les faits qui se sont passés à Marseille. Oh! vous êtes dans une position fâcheuse!

BAMBOCHE, à part.

Et toi donc!

MAS.

Mais la conduite de votre femme pourrait être pour vous une circonstance atténuante; je vous conseille donc, dans

votre intérêt, de ne rien cacher de ce qui pourrait la compromettre.

BAMBOCHE, à part.

Où veut-il donc en venir ?

MAS, à part.

Rien encore. (Haut.) La justice, qui sait tout, connaît l'existence d'une lettre adressée par madame Dartès à M. Paul Verdier. Cette lettre est tombée entre vos mains.

BAMBOCHE.

Ah ! j'y suis !

MAS.

Hein ?

BAMBOCHE, haut.

C'est pour me prendre cette lettre qu'on m'a si bien et si mal fouillé.

MAS.

Vous l'aviez donc sur vous ?

BAMBOCHE.

Oui, mon magistrat, oui, je l'avais.

MAS, à part.

Oh ! les maladroits, qui n'ont pas su la trouver !

BAMBOCHE.

Je l'ai encore. (La tirant de sa cravate qu'il ôte.)

MAS, à part, avec joie.

Ah ! (Haut.) Et cette lettre ?...

BAMBOCHE, la montrant.

La voilà.

MAS, vivement et s'oubliant.

Donnez-la-moi. (Il veut la prendre.)

BAMBOCHE, éloignant la lettre.

Oh ! vous devenez bien vif, mon magistrat.

MAS.

Cette lettre, je la veux !

BAMBOCHE, se redressant.

Oui, pour l'aller rendre à Térésa... Non pas, monsieur Mas, non pas.

MAS.

Hein ?

BAMBOCHE.

Oh ! je vous connais, vous n'êtes pas un juge, mais un des gredins qu'on juge.

MAS, reculant, en tournant le dos à la litière de paille.

Ah ! ah ! j'avais donc bien fait de prendre mes précautions. (Il tire de sa poche un petit pistolet qu'il dirige sur Bamboche ; mais la mère Moscou, qui s'est levée doucement, saute sur le bras de Mas, qu'elle désarme.)

LA MÈRE MOSCOU.

A bas les pattes !

MAS.

D'où sort-elle donc, celle-là? (Bamboche a pris Mas par le bras droit, la mère Moscou par le bras gauche, et, de la main droite, elle le menace du pistolet.)

LA MÈRE MOSCOU.

Les armes à feu... ça me connaît, mon petit vieux!

MAS, se débattant.

Ah! mais j'appellerai... je crierai!... A moi!... au secours!...

BAMBOCHE.

Ah! tu veux aboyer!... (Il le bâillonne avec sa cravate.)

LA MÈRE MOSCOU.

Te v'là muselé!... Tiens, petit... prends mon mouchoir dans ma poche et attache-lui les pieds, j'ai ce qu'il faut pour lui lier les mains... la!.. (A Mas.) quand tu seras ficelé comme un saucisson, tu te tiendras peut-être tranquille. (Lorsque Mas est solidement attaché, ils le couchent par terre, au fond.)

LA MÈRE MOSCOU.

A présent, file par le soupirail... je vas te faire la courte-échelle. (Elle se place devant le mur et tend ses mains.) Allons, grimpe, petit, comme Millavoine à l'assaut de Saragosse. Allons, une, sur les mains... deux, sur les épaules... trois, au soupirail.

BAMBOCHE, qui a exécuté les trois mouvements.

J'y suis, marraine... et vous?...

LA MÈRE MOSCOU.

Moi, je couvre la retraite. (Elle se cache derrière la porte qui ouvre en dedans.)

BAMBOCHE, passant la tête à travers le soupirail.

A présent, j'ai mon idée... A nous deux, la Catalane!... (Le geôlier et un autre homme entrent et vont droit à Mas, que l'un d'eux délie et que l'autre débâillonne. — La mère Moscou se glisse dehors en faisant un pied de nez à Mas et à ses acolytes.)

MAS, libre et apercevant la mère Moscou.

Arrêtez-la! (La mère Moscou ferme, du dehors, la porte à double tour.) Enfermés!...

LA MÈRE MOSCOU, en dehors.

Ne vous impatientez pas... je vas vous envoyer le commissaire.

TOUS LES TROIS.

Le commissaire!

MAS.

Nous sommes perdus!

Digitized by Google

HUITIÈME TABLEAU

A BAS LES MASQUES

Un jardin d'hiver brillamment éclairé.

SCÈNE PREMIÈRE.

DARTSÉ, SANDOVAL, HARRIS, GEORGES, ensuite TÉRÉSA et DE LUSSAN, MASQUES, puis JOSEPH.

(Au lever du rideau, le bal est dans toute son animation; on valse dans le salon voisin, on se promène dans le jardin; les costumes brillants et variés donnent à ce bal un aspect pittoresque. La valse finit, des groupes se forment; sièges de jardin, à droite et à gauche. Dartès, assis à droite, cause avec une dame; Harris et Sandoval s'approchent de lui.)

HARRIS.

En vérité, monsieur Dartès, vous êtes un hôte magnifique, et ce jardin d'hiver est une merveille.

SANDOVAL.

Je n'ai pas encore vu ce soir la véritable reine de la fête?

DARTÈS.

Oh! elle va venir. (Il va au-devant d'un invité qui arrive de droite.)

HARRIS, à Sandoval.

Mais la reine de la fête, n'est-ce pas la belle Térésa?

SANDOVAL.

Non, c'est mademoiselle Dartès.

HARRIS.

Mademoiselle Dartès?...

SANDOVAL.

Oh! c'est toute une histoire. (Il parle bas à Harris en remontant vers le fond.)

LUSSAN, arrivant du fond avec Térésa, couverte d'un élégant costume de déesse de la nuit.

Mes compliments, madame, ce costume vous sied à ravir! Vous êtes adorable ainsi... (A part, à Georges qui vient à lui.) Mais d'une humeur massacrante. (Térésa s'assied sur le canapé de jardin, à gauche.)

GEORGES.

Vraiment!

LUSSAN.

Le bal donné ici, il y a un mois, a fini par un duel... Comment finira celui-ci?... (Regardant à droite.) Oh! je ne peux pas m'être trompé.

GEORGES.

Que regardes-tu donc?

LUSSAN.

Viens avec moi dans le grand salon.

GEORGES.

Que veux-tu faire?...

LUSSAN.

Je te le dirai. (Ils sortent par la droite.)

DARTÈS, qui est allé à Térésa.

Pourquoi Mariette n'est-elle pas avec vous?

TÉRÉSA.

J'aurais été heureuse, croyez-le bien, de la présenter à vos amis, mais elle s'est obstinément refusée à prendre le costume qu'on avait disposé pour elle. Justine n'est parvenue à lui faire accepter qu'une robe blanche par trop simple, en vérité, et, tout à l'heure encore, elle n'avait pu décider votre fille à quitter sa chambre.

DARTÈS.

Je vais la chercher moi-même. Vous n'en voulez pas à cette enfant? Vous comprenez que cette fortune subite l'étonne et l'étourdisse. Et puis, il y avait je ne sais quel tendre roman commencé et brusquement interrompu.

TÉRÉSA.

Ah! vous savez?...

DARTÈS.

On avait même promis la main de Mariette, mais je dois d'abord connaître...

TÉRÉSA.

Le nom de celui qui aime votre fille... et ce nom on vous l'a caché...

DARTÈS.

C'est vrai.

TÉRÉSA.

Eh bien... je vous le dirai peut-être, moi.

DARTÈS.

Vous?...

JOSEPH, venant du premier plan à gauche, bas, à Dartès.

Mademoiselle est prête, elle attend monsieur.

DARTÈS.

Bien... bien... je vais la chercher. (A part.) Comment ce nom peut-il être connu de Térésa? (Il sort par la gauche.)

TÉRÉSA, bas, à Joseph.

Joseph!

JOSEPH.

Madame?

TÉRÉSA.

M. Mas n'est pas encore venu?

JOSEPH.

Non, madame. (Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

TÉRÉSA, seule, puis PAUL, DE LUSSAN et GEORGES.

(Les masques se promenent, causent, etc.)

TÉRÉSA, à part.

Cette lettre qu'il devait reprendre et me rapporter, cette lettre, il me la faut... (Après un silence.) « Je n'aime que Mariette, et je vous hais, vous, qui me séparez d'elle. » Voilà ce qu'il m'a osé dire chez lui. Oh! Paul, Paul, ta Mariette payera cher l'outrage que tu m'as fait! Si je suis rentrée dans cet hôtel, si je suis revenue près de Dartès, c'est pour me venger de Mariette et de lui. Me venger! oui, je le veux! Mais, comment, comment? (Pendant ce monologue, on a vu arriver, de la droite, un jeune homme masqué et soigneusement enveloppé dans un domino vénitien. Ce jeune homme s'est arrêté, et son regard fouille tous les groupes comme s'il y cherchait quelqu'un. Lussan et Harris sont rentrés à la suite de ce jeune homme, et Lussan traverse le théâtre avec Harris.)

LUSSAN, bas, et regardant encore le domino vénitien qui se perd dans les groupes.

J'étais bien sûr de mon fait... mais je ne veux pas garder ma découverte pour moi seul.

GEORGES.

Prends garde!

LUSSAN, passant près de Térésa, à demi-voix, mais de façon à être entendu par elle.

Je te répète qu'en dépit de son masque et sous son domino vénitien, si soigneusement fermé, je crois avoir reconnu...

GEORGES.

Qui donc?

LUSSAN.

Paul Verdier!...

TÉRÉSA, tressaillant.

Paul!

LUSSAN, à part, et riant.

La, c'est charitable de ma part. (Ils remontent.)

TÉRÉSA.

Paul!... Il serait venu... pour moi!...

SANDOVAL, voyant venir de la gauche Dartès et Mariette...

Ah!... mademoiselle Dartès! (Mouvement.)

TÉRÉSA.

Non!... S'il est ici... c'est pour elle... pour elle!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DARTÈS, MARIETTE.

(Dartès amène Mariette, autour de laquelle chacun s'empresse.)

HARRIS.

La charmante personne! (Mouvement du jeune homme masqué.)

TÉRÉSA, regardant autour d'elle.

Oh! moi aussi, je le devinerai sous son masque. (Musique.)

DARTÈS.

Voici les premières mesures de l'orchestre. (A ce moment, le jeune homme masqué s'approche de Mariette.) On vient t'inviter... accepte, ma fille... je le veux! (Il remonte et cause avec Harris et Sandoval.)

PAUL, bas, à Mariette, qui hésite.

Mariette!

MARIETTE, à part.

Oh! mon Dieu!

TERÉSA, à part.

Pourquoi a-t-elle tressailli? (Elle passe derrière Mariette et le masque.)

PAUL.

A tout prix je voulais vous voir, vous parler, me justifier à vos yeux!

MARIETTE, bas.

Vous, monsieur, chez mon père? Oh! s'il vous savait ici...

PAUL.

Il me tuerait? Pourtant, je suis venu et je reste.

MARIETTE, à part.

Oh! par pitié, par grâce!...

TÉRÉSA, qui ne les quitte pas des yeux.

Pourquoi hésite-t-elle à le suivre?...

PAUL, insistant.

Mariette, il faut que je vous parle.

TÉRÉSA, à part.

Oh! je le saurai!...

Digitized by Google

PAUL.

Venez! venez!... (Ils font un mouvement pour sortir.)

TÉRÉSA, très-haut, et se plaçant devant Mariette et Paul.

Un moment, monsieur, un moment! (Mouvement général.)

DARTES, revenant près de Mariette.

Qu'y a-t-il?

TÉRÉSA.

Trouvez-vous convenable, monsieur, qu'on invite mademoiselle Dartès en gardant un masque sur le visage?

MARIETTE, vivement.

Oh! j'ai refusé, madame... j'ai refusé.

PAUL, s'oubliant.

Madame...

TÉRÉSA, à part.

C'est lui... Oh! c'est par trop d'audace!

DARTÈS.

Qu'avez-vous donc, Térésa?

TÉRÉSA.

Monsieur, ce nom qu'on vous cache, je vais vous le dire.

MARIETTE.

Madame!

TÉRÉSA, bas.

Je me perds, mais je me venge! (Haut à Dartès.) Vous allez connaître celui qui ose venir jusqu'ici protester de son amour pour votre fille. (A Paul.) Allons, monsieur, à bas le masque. (Elle lui arrache son masque.)

SANDOVAL, LUSSAN, HARRIS, GEORGES.

Paul!

DARTÈS.

Lui!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BAMBOCHE, en tenue de chiffonnier.

BAMBOCHE, arrivant du fond, écartant tout le monde.

Oui, à bas les masques... mais pour tout le monde.

TÉRÉSA.

Libre! Il est libre!... (Elle recule jusqu'au premier plan de gauche.)

DARTÈS.

Paul Verdier chez moi!

BAMBOCHE, se plaçant entre Paul et Dartès.

Oui, monsieur, et s'il est ici, c'est qu'il a le droit d'y être!

DARTES.

Le droit?...

BAMBOCHE, montrant la lettre de Térésa.

V'là sa lettre d'invitation.

TÉRÉSA, à part.

Ah!

BAMBOCHE.

Et, Dieu merci, j'arrive à temps pour vous l'apporter.

PAUL, à Bamboche.

Ah! Que faites-vous ?

BAMBOCHE.

Mon devoir. (A Dartès.) Lisez, monsieur, lisez.

DARTÈS.

Une lettre à demi brûlée...

BAMBOCHE.

Et ramassée par un chiffonnier il y a un mois, sous une des fenêtres de cet hôtel, d'où on l'avait jetée... Elle avait été écrite à M. Paul Verdier, qui reçut un coup d'épée plutôt que de livrer cette lettre qui l'aurait justifié, lui!

DARTÈS, qui a lu.

Trahi par elle!... Ah! misérable!

MARIETTE, courant à Dartès.

Mon père! mon père!

DARTÈS.

Infâme!

BAMBOCHE, qui est venu se placer alors entre Dartès et Térésa.

Ah! ce n'est pas à vous de la menacer, monsieur, ce n'est pas à vous de la punir... Ce n'est pas votre nom qu'elle déshonore, ce nom n'est pas à elle, elle n'a pas le droit de le porter.

DARTÈS.

Que dites-vous?

BAMBOCHE.

Je dis que celle qui se fait appeler madame la baronne Dartès... et qu'on voit là, couverte de diamants, c'est la femme de Bamboche, le chiffonnier ici présent... Et ce n'est pas elle qui doit rougir de Bamboche, non, c'est le chiffonnier qui rougit d'elle; car son nom, sa fortune, ses diamants, elle a tout volé... Mais elle va tout rendre... Tu n'iras pas te faire voir comme ça à la cour d'assises ?

TOUS.

A la cour d'assises!

BAMBOCHE.

Je crois que les bigames ont à passer par là.

TÉRÉSA, à Bamboche.

Oh! ce tribunal dont tu me menaces... ce tribunal jugera l'assassin.

BAMBOCHE.

Oui... mais il verra d'abord que ceux que je tue ne se portent pas trop mal... Enfin, enfin, advienne que pourra!... En France, la justice est juste.

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA MÈRE MOSCOU.

LA MÈRE MOSCOU, entrant de gauche, premier plan, avec deux agents en bourgeois.

La justice ?... La voilà !... Elle a déjà pincé M. Mas; c'est à votre tour, la petite mère.

BAMBOCHE.

On vient nous chercher. Allons !

TÉRÉSA, passant à Dartès.

Oh ! monsieur, protégez-moi, sauvez-moi !

DARTÈS, après un regard de mépris, tend la main à Paul.

Voilà ma réponse, madame.

BAMBOCHE, la prenant par le bras.

Allons, la Catalane, on nous attend... Que la loi nous fasse à chacun notre part... (Il la fait passer devant lui.) Et que Dieu protége la fille des chiffonniers !

FIN.

N.° d' invent. ~~386~~ 31376

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google